

Grijpstra et De Gier - 3 - Meurtre sur la digue

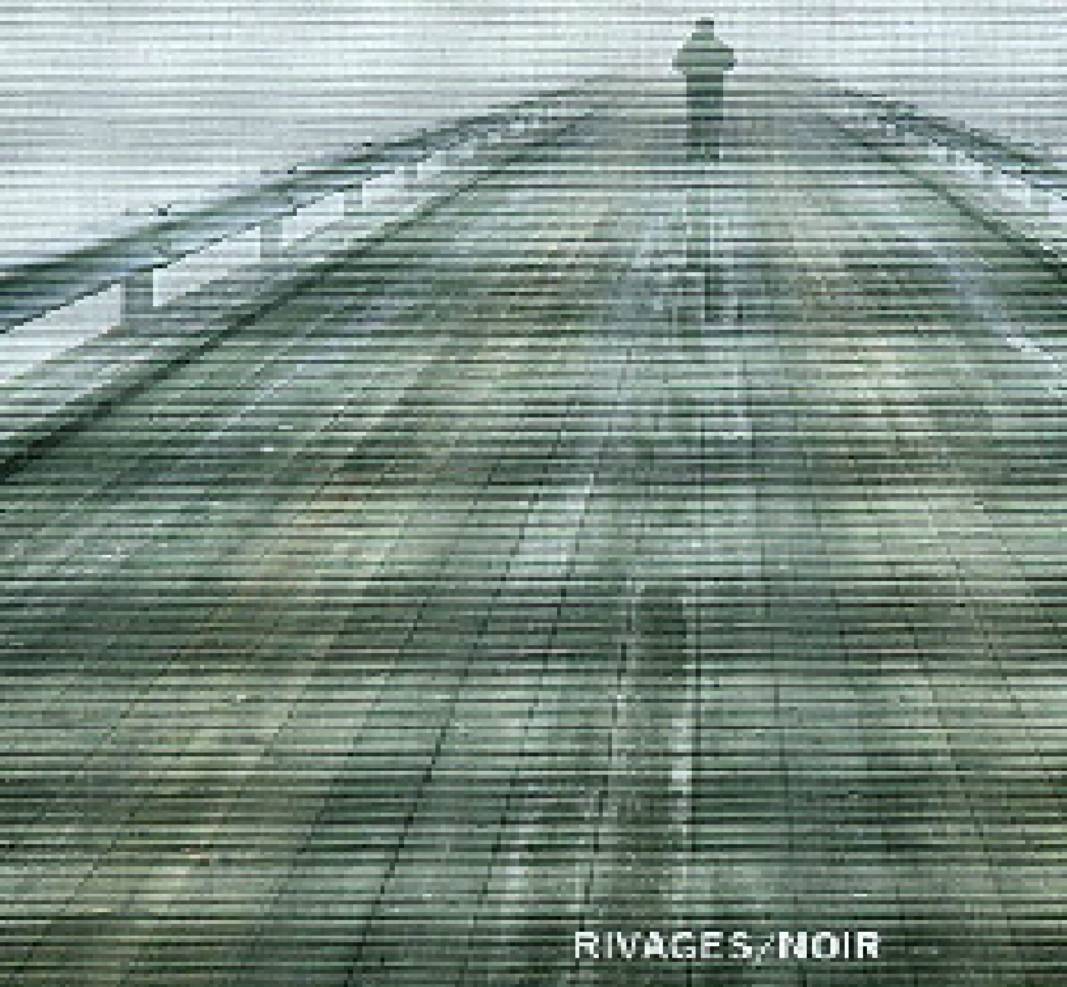
Wetering, Janwillem van de

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J. VAN DE
WETERING

MEURTRE
SUR LA DIGUE



RIVAGES/NOIR

MEURTRE SUR LA DIGUE

JAN WILLEM VAN DE WETERING

Traduit de l'anglais par
Philippe-Frédéric ANGELLOZ

*Série « Grands Détectives » dirigée
par Jean-Claude Zylberstein*

Titre original :
The Corpse on The Dike

(Edition originale : Houghton Mifflin Company, Boston, U.S.A.,
1976.) © Janwillem van de Wetering, 1976.

© Mercure de France, 1981, pour la traduction française.
ISBN-2-264-00779-6

C'était l'été. En cette fin de soirée, la chaleur était accablante. Dans le ciel, de sombres nuages s'étaient amoncelés et la lumière réfractée déformait le petit bateau dans lequel avaient pris place les deux pêcheurs. La légère brise qui soufflait en début de soirée était tombée et c'est à peine si la surface de l'eau se ridait autour du dinghy. Les poissons avaient dû sombrer dans l'apathie générale car le bouchon du sergent de Gier⁽¹⁾ semblait figé dans de la glue, comme si, dans sa blancheur étincelante, il défiait l'étendue aqueuse et grisâtre.

« Si c'est ça la pêche à la ligne, marmonna de Gier, c'est encore plus barbant que ce à quoi je m'attendais. »

L'adjudant-détective Grijpstra tourna la tête et fit la moue.

« C'est bien ça qu'on appelle pêcher à la ligne, non ? » interrogea de Gier.

D'un signe de tête Grijpstra acquiesça.

« Et il y a des poissons là-dedans ? »

Derechef Grijpstra acquiesça.

De Gier reporta son attention sur son bouchon. Ce dernier n'était plus à la même place, il avait bougé, mais de combien ? De trois centimètres ? D'un demi-centimètre ? Il ferma un œil. Le bouchon était auparavant dans l'alignement du tronc d'un vieux noisetier sur la berge, et maintenant il était sensiblement décalé, incontestablement il avait quelque peu bougé.

En fait il ne s'en souciait guère. Au cours des dix années qu'il avait passées à la Brigade criminelle de la Police d'Amsterdam, de Gier avait acquis une certaine réputation, c'était un « fonceur », un policier qui n'avait en vue que l'efficacité ; en tant qu'homme il n'était pourtant pas tellement motivé. Ce soir, avant de monter dans le dinghy, il avait estimé qu'ils ne passeraient pas plus de deux heures sur l'eau, ça lui semblait logique : ils étaient là pour capturer un prisonnier qui s'était évadé. Les informations qu'on lui avait données étaient tout à fait claires. Tout portait à croire que le prisonnier, ou plutôt l'évadé, se trouvait dans l'une des douze petites baraques complètement délabrées adossées à la digue qu'ils surveillaient depuis leur bateau. Cependant, s'ils pouvaient voir des baraques, leurs occupants, y compris l'évadé, pouvaient également les voir. N'importe qui s'avisant de regarder par la fenêtre verrait bien qu'il ne s'agissait que de

pêcheurs, mais on pêche quand il fait jour et dans une heure il ferait nuit. Bizarre, des pêcheurs qui continuent d'essayer d'attraper des poissons la nuit ; ça ne manquerait pas de mettre la puce à l'oreille de l'évadé. Donc, si rien ne se produisait, songeait de Gier, Grijpstra et lui ramèraient jusqu'au rivage. Ils amarreraient le dinghy et rentreraient chacun chez soi. Grijpstra regarderait la télé dans sa petite maison de la Lijnbaansgracht, dans le vieux quartier d'Amsterdam, et lui, de Gier, regagnerait son appartement de banlieue pour arroser les jardinières de fleurs sur son balcon et nourrir Oliver, le chat siamois qui ne manquerait pas de se rouler par terre dès qu'il entendrait la clef dans la serrure, dans l'espoir de se faire câliner. Il aimait ses fleurs ; les asters orange foncé qu'il avait récemment plantés commençaient à bien prendre. Il aimait son chat Oliver même si la pauvre bête névrosée était exaspérante mais, surtout, il détestait la pêche à la ligne.

Et si jamais j'attrape quelque chose ? se demandait-il. Il se voyait déjà en train d'essayer d'arracher l'hameçon de la gueule d'un poisson visqueux agité de soubresauts convulsifs et il frissonna. Il ne voulait pas faire souffrir un poisson. Il n'aurait pas dû autoriser Grijpstra à mettre un appât sur son hameçon. Il se pouvait très bien qu'en ce moment même il y eût un poisson près de l'appât, et qu'ouvrant démesurément sa stupide gueule, il s'apprêtât à avaler l'acier cruellement acéré. On ne devrait attraper les poissons qu'avec un filet, dans la limpidité d'une eau fraîche et scintillante, au large d'une île des tropiques. Avec des palmiers bien entendu, et aussi des filles couleur caramel vêtues de pagnes en peau de banane pour exécuter quelque danse exotique que des oiseaux de paradis accompagneraient de leurs battements d'ailes. De Gier jubilait.

De son côté, Grijpstra n'était pas triste non plus. Au début, il avait eu des pensées sérieuses, les mêmes que de Gier, mais il s'était laissé aller à rêver. Il rêvait qu'il prenait un poisson, un gros poisson, un brochet, un énorme brochet. Il savait qu'il y en avait dans la rivière ; il en avait vu un gros, empaillé et placé au-dessus du comptoir dans un pub sur la digue. On lui avait dit que ce trophée ne datait que d'un an. Pourquoi n'en attraperait-il pas un maintenant ? Prendre d'abord le brochet et ensuite le prisonnier évadé. Puis il montrerait sa prise, le brochet, aux autres détectives. Y avait-il quelque chose de mal à afficher sa réussite ? Il voyait d'ici la tête de l'adjudant Geurts, il esquisserait une grimace qui passerait pour un sourire, il serait jaloux. Geurts était lui-même un pêcheur invétéré et Grijpstra prenait un malin plaisir à l'enquiquiner.

« La nuit tombe, chuchota de Gier. Les collègues feraient bien de se grouiller un peu là-bas ou bien ce sera fichu pour aujourd'hui. »

Grijpstra émit un grognement. Il avait brusquement changé d'avis. Il ne tenait plus à attraper le prisonnier évadé. Il se plaisait bien sur l'eau. Pourquoi devaient-ils harceler ce malheureux ? Cependant il fallait qu'on rattrapât l'homme, évidemment. Il s'était délibérément échappé de prison alors qu'un juge âgé et bon enfant l'avait privé de sa liberté pendant trois ans, et ce parce qu'il avait enfreint des lois qui n'avaient d'autres buts que de protéger les citoyens contre eux-mêmes. L'homme aurait dû rester dans sa cellule de béton gris avec, pour tout ameublement, une couchette, une table et une chaise en métal gris. Il aurait dû être patient mais il en avait été incapable. Dans sa cellule que le soleil éclairait à peine, il avait élaboré un plan et l'avait mis à exécution.

À l'aide d'un clou pointu il s'était charcuté le nez, comme l'hameçon de De Gier pouvait cruellement charcuter la gueule d'un poisson à tout moment. Le clou avait fait jaillir un flot de sang et le prisonnier s'en était barbouillé la chemise et les lèvres. Auparavant il avait tapé à la porte et appelé en hurlant le maton, l'infâme garde-chiourme qui venait toutes les heures jeter un œil dans le judas pour s'assurer que tout allait bien. En arrivant, le maton avait trouvé le prisonnier étendu par terre, le sang lui dégoulinait du menton. Il avait fait un rapport avant de revenir avec des collègues pour mettre le prisonnier dans une ambulance. À l'hôpital le prisonnier avait un complice et il s'était évadé le jour même.

Ça s'était passé trois mois plus tôt. Les autorités ne s'en étaient pas beaucoup inquiété.

La police était bien informée et le commissaire avait appelé Grijpstra à son bureau pour lui montrer le dossier du prisonnier.

« Du menu fretin, souligna le commissaire. Il n'est même pas dangereux. Vous le connaissez, non ? De Gier et vous ne vous êtes-vous pas occupés de cette affaire ?

— Effectivement, monsieur, répondit Grijpstra tout en compulsant le dossier.

— Attrapez-le à l'occasion, suggéra le commissaire, mais n'outrepassez pas vos fonctions. Inutile de lancer un mandat contre lui, il se manifesterait et nous avons ses adresses. Laissez faire les indicateurs ; offrez une petite prime pour sa capture. Pourquoi a-t-il écopé trois ans ? Ce n'est qu'un cambrioleur de seconde zone, non ?

— Oui, monsieur, reconnut Grijpstra, mais il n'arrête pas de casser, c'est ça son problème. C'est un casseur raté, et malchanceux qui plus est. »

Le commissaire soupira. « Mettez-moi au courant, je n'ai pas envie de lire le rapport, c'est trop volumineux. »

Grijpstra leva tes yeux, il s'aperçut que le commissaire n'avait pris connaissance que d'un feuillet dactylographié, celui sur lequel on avait agrafé une photo, celle d'un barbu qui affichait un sourire narquois.

Le commissaire tendit le feuillet à Grijpstra. Les fonctionnaires du Département d'État y avaient inscrit trois adresses à Amsterdam, la première était celle de la sœur aînée du délinquant, les autres celles de deux de ses amis.

« Il n'avait opposé aucune résistance quand nous l'avons arrêté cette fois-là, déclara Grijpstra. Il était entré par effraction dans une boutique, mais malheureusement le propriétaire a rattrapé et l'a pris la main dans le sac. Il y a eu bagarre et le proprio est tombé, se blessant à la tête. Bien évidemment le chef d'inculpation s'en est trouvé changé. Le procureur était dans un mauvais jour et l'avocat n'était pas spécialement brillant, bref il en a pris pour trois ans. »

Le commissaire secoua la tête.

« Eh bien, une fois encore, il se rendra sans résistance. Ne le poussez pas à bout. Soyez diplomate. Vous savez vous y prendre, Grijpstra. Surtout ne faites pas de zèle. Il est des cas où il faut foncer, il en est d'autres où il faut attendre. Cette fois-ci, nous attendrons. »

Grijpstra soupira. « Il a déjà passé deux ans en prison, monsieur. Espérons qu'il n'est pas devenu enragé.

— Ah oui, reconnut le commissaire, la prison.

— Ça ne les améliore guère », commenta Grijpstra.

Le commissaire en convint mais il ne s'appesantit pas sur le sujet. C'était un homme âgé, proche de la retraite. Lui-même avait été en prison, pendant la guerre, lorsque la Gestapo avait voulu connaître la façon dont fonctionnait la Résistance hollandaise. Il en était l'un des officiers supérieurs et n'avait jamais eu envie de collaborer avec les envahisseurs. On l'avait mis en prison, celle-là même d'où s'était évadé le cambrioleur minable. À l'époque, il n'en allait pas de même, les circonstances étaient différentes, un filet de sang sur le menton d'un prisonnier n'aurait guère impressionné les Allemands. Le commissaire se souvenait encore du morceau de pain qu'il avait ramassé dans le seau qui leur servait de fosse d'aisance à lui et à ses compagnons d'infortune. Un des prisonniers, aveuglé par le sang qui lui coulait de l'arcade sourcilière – un officier allemand autant que zélé l'avait frappé en oubliant l'alliance qu'il portait au doigt –, l'avait laissé tomber dans ces prétendues « commodités ». Le commissaire avait repêché le morceau de pain, il l'avait soigneusement essuyé et l'avait mangé. Bien que les circonstances fussent différentes, la prison n'en était pas moins ignoble. Il fallait pourtant bien qu'il y eût des prisons dans l'État. Le commissaire soupira en se massant la jambe

droite ; cette dernière le faisait davantage souffrir ce jour-là que la gauche. La douleur rhumatismale s'atténua quelque peu, comme si l'étau qui étreignait l'os se desserrait légèrement. Il continua à se frotter la jambe. S'il ne pouvait faire disparaître la douleur, il ne pouvait pas non plus éliminer le système carcéral.

Grijpstra interrompit sa lecture. « D'après le dossier, monsieur, l'homme est très attaché à sa sœur. Ils vivaient ensemble. Elle ne s'est jamais mariée et lui est veuf. Il ira donc probablement se réfugier chez elle. Elle habite sur la digue, vous connaissez l'endroit, monsieur ? » Grijpstra s'était approché d'un plan détaillé de la ville d'Amsterdam accroché au mur du bureau du commissaire. De son index boudiné il indiqua la distance qui séparait le Quartier général de la police de la rivière qu'il faudrait traverser pour se rendre encore plus au nord.

« C'est là, déclara-t-il, la digue de Landsburger. » Pensivement le commissaire suivit l'itinéraire que lui montrait Grijpstra. « Effectivement, laissa-t-il tomber au bout d'un moment, il y a bien un quai là-bas, assez petit du reste. On m'y avait appelé une fois, il y a des années de cela, parce qu'un ouvrier s'était brisé la nuque en tombant d'un échafaudage. D'après le docteur on l'avait probablement poussé et c'était vraisemblablement le cas mais on n'a jamais pu le prouver.

— Il y a là-bas quelques petites maisons très anciennes, ajouta Grijpstra, les gens qui y vivent sont bizarres. C'est ce que de nos jours on appelle des marginaux. Des chômeurs, des ivrognes, des petits retraités, des paumés et des délinquants occasionnels. Je m'y suis souvent rendu, principalement pour des vols à la tire et des bagarres d'ivrognes. La sœur de l'homme qui nous intéresse vit certainement dans l'une de ces maisons. Il y avait eu dans le temps un projet du conseil municipal pour raser toutes les habitations de la digue afin d'y construire des H.L.M., mais les maisons sont anciennes, elles datent d'il y a peut-être trois cents ans et finalement on les a classées monuments historiques. Il est question de les rénover. »

Le commissaire se rassit à son bureau et brandit les feuilles d'un bloc-notes. « Nous avons un indicateur sur la digue, déclara-t-il.

— Je sais, monsieur, on l'appelle la Souris.

— Vous le connaissez ? » demanda le commissaire. Grijpstra fit la grimace. « Vous ne l'aimez pas ?

— Est-ce qu'on peut aimer un mouchard ? interrogea Grijpstra en regardant le plafond.

— Mais celui-là, vous semblez encore moins l'apprécier que les autres, persifla le commissaire.

— C'est un pourri, monsieur. Un sale petit cafard. Trop petit pour qu'on puisse l'appeler le Rat. L'année dernière il a balancé son propre copain, un type avec qui il jouait au billard depuis des années, et pour pas grand-chose en plus. Mais il a quand même été inculpé.

— Allons, Grijpstra, fit le commissaire, reprenez-vous. Il y a des prisons et des informateurs, et aussi des criminels. Nous sommes policiers et il pleut, ne broyez pas du noir.

— À vos ordres, monsieur. »

Grijpstra se déplaça et le dinghy tangua dangereusement.

« Doucement, recommanda de Gier, reste assis tranquillement. Ce bateau n'est pas bien grand et si tu le fais chavirer nous boirons la tasse et nous coulerons. Et si on ne se noie pas, on aura l'air fin, trempés, alors vas-y doucement !

— Je croyais que t'étais sportif ? s'étonna Grijpstra.

— Pas ici, l'eau est trop sale. »

Grijpstra soupira. Il se remit à penser au prisonnier qui s'était évadé. En ce moment il devait prendre le thé avec sa sœur, songea Grijpstra. Il était simplement venu passer la journée mais la Souris l'avait repéré et il avait dépensé un quart de florin pour donner son coup de fil. Plus tard ce serait sur son ardoise, en même temps que le prix du sang. On a mobilisé les détectives Geurts et Sietsma, en ce moment même ils sont dans une voiture garée près de la porte de la maison où est censé se trouver l'évadé. Ils ont utilisé la voiture de livraison, celle qui permet d'observer les environs par des petites fentes. Ils ne vont pas tarder à frapper à sa porte, et si l'homme est suffisamment stupide pour s'enfuir vers la rivière et sauter dans une barque, alors nous le cueillerons. De Gier mettra le hors-bord en route et il se peut même que nous l'attrapions avant qu'il n'ait sorti ses avirons, et si de Gier cafouille, la Police fluviale s'occupera de lui. Leur vedette n'est pas loin et ils ont posté un agent sous l'arbre qui est là-bas, il a une paire de jumelles et un émetteur radio. Le pauvre diable n'a pas la moindre chance. Ce soir il sera de nouveau en prison, pour une année supplémentaire. Peut-être qu'ils le mettront au mitard pendant un certain temps, les matons n'aiment pas les prisonniers qui s'évadent. Il se peut qu'ils lui infligent toutes sortes de brimades. Je devrais peut-être alors téléphoner parfois pour prendre de ses nouvelles, m'assurer qu'il va bien et lui acheter une cartouche de cigarettes. Hochant la tête, Grijpstra approuva son idée silencieusement. Oui, je vais faire ça.

De Gier pensait également, les yeux mi-clos et les lèvres pincées. Je suis un policier de troisième ordre, songeait-il, et j'attrape des délinquants de seconde zone. J'aurais dû l'avertir. De Gier reporta son

attention sur son bouchon ; il avait encore bougé sans qu'il s'en aperçût. Bientôt il pleuvrait, il y aurait un orage, des éclairs et le tonnerre. La chaleur était de plus en plus étouffante, les nuages de plus en plus sombres. Le grand héron bleu qui était près de leur dinghy, et que l'épave à demi coulée d'un bateau leur cachait partiellement, prit lentement son envol dans un grand battement d'ailes. Au sommet de sa tête fine et délicate les plumes se redressèrent tandis que le majestueux animal entamait son imposante ascension dans les airs. De toute façon le type se fera prendre, pensa tristement de Gier. Le pays n'est pas grand et lui n'est pas très intelligent. Il ne peut pas s'échapper. Nous connaissons ses habitudes et il ne les changera pas, ça lui est impossible. C'est toujours pareil : il suffit de découvrir la voie qu'ils empruntent et de dresser une embuscade sur leur chemin, jamais ils ne s'en écarteront.

Le petit émetteur-récepteur de radio que Grijpstra avait coincé entre ses pieds crachota.

« Oui ? fit Grijpstra.

— On y va, répondit la voix à la radio.

— Entendu. »

Les détectives sortirent leurs lignes de l'eau et les démontèrent. De Gier tira la corde du petit moteur hors-bord qui démarra aussitôt. Il le fit tourner au ralenti en souriant. Il s'était attendu à avoir des difficultés mais le sergent de la Police fluviale qui leur avait prêté le bateau n'avait décidément pas exagéré en leur vantant les qualités de la machine.

« Vérifie ton pistolet », recommanda Grijpstra.

Il y eut un claquement sec quand ils introduisirent une balle dans le canon de leurs pistolets. Grijpstra avait un gros calibre qu'il portait dans un étui à la ceinture, et de Gier un petit calibre qu'il mettait dans un holster sous le bras.

Je ne lui tirerai pas dessus, se promit de Gier, même s'il court, je préfère le rattraper à la course.

De Gier le rattrapera sans mal, pensait Grijpstra de son côté, il a de longues jambes.

« Le voilà », s'écria Grijpstra.

L'homme courait dans le jardin derrière la maison. Il sauta dans une barque qui était amarrée au petit débarcadère.

« Police », cria Grijpstra. Le dinghy prit de la vitesse tandis que l'homme s'efforça de mettre en place les avirons.

« Stop, mugit Grijpstra, vous n'avez aucune chance ; il y a une

vedette de la police. Vous êtes cerné. Levez les mains. »

On apercevait la proue de la vedette qui dépassait maintenant le coude de la rivière.

L'homme leva les mains. De la main gauche Grijpstra repêcha l'un des avirons qui s'en allait au fil de l'eau.

« Merci, dit l'homme. C'est le bateau de ma sœur et elle n'apprécierait pas que je perde les rames. »

Geurts et Sietsma les attendaient dans le jardin.

« On lui passe les menottes ? demanda Geurts.

— Non, implora l'homme, je n'opposerai pas de résistance, je ne suis pas armé.

— Laissez-moi vérifier », fit de Gier, et il passa les mains sous la veste de l'homme et le long de ses jambes de pantalon. « Il y a quelque chose dans votre poche droite. Faites voir. » C'était un canif. De Gier s'en empara et le mit dans sa poche. « Merci. Vous pouvez l'emmener maintenant, adjudant Geurts.

— Merci, sergent.

— Merci, merci, répéta l'homme. Pour vous c'est de la routine, pour moi c'est un an de taule », dit-il avec humour et Grijpstra ne put s'empêcher de sourire.

« Désolé.

— Ça va bien, adjudant, je ne suis pas rancunier, mais un an, c'est long.

— Je viendrai vous voir dans une semaine environ, assura Grijpstra. Désirez-vous autre chose que des cigarettes ? »

L'homme écarquilla les yeux. « Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr.

— Quelques cigares, dit l'homme. Des petits. En prison, j'ai un vieil ami qui adore en fumer. »

D'un signe de tête, Grijpstra acquiesça tandis que, de la main, il indiquait à la vedette de la police fluviale de reculer pour faire demi-tour.

De Gier remit son pistolet dans son holster.

« Vous gardez toujours votre arme sous l'aisselle, sergent ? s'enquit l'homme.

— Oui, comme ça il n'y a pas de bosse.

— Quel souci d'élégance, apprécia l'homme.

— De Gier est un flic élégant, fit remarquer l'adjudant Geurts. Dans les forces de police, c'est lui le mieux sapé. »

Un ange passa puis Geurts posa la main sur l'épaule de l'homme. « Allons-y », dit-il.

De Gier regarda l'homme dans les yeux et lui toucha légèrement le bras en souriant avant de faire demi-tour. Grijpstra l'attendait près de la camionnette qu'avaient utilisée l'adjudant Geurts et le sergent Sietsma pour surveiller la maison et dans laquelle il ramènerait le prisonnier. Grijpstra s'éloigna rapidement et de Gier fut obligé de courir pour le rattraper.

« Un boulot sans bavure, dit Grijpstra.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Et pas un seul poisson, insista Grijpstra. On est resté dans le bateau pendant plus d'une heure, j'avais appâté comme il fallait, et à cet endroit il y a plein de poissons.

— C'était pas un bon jour », reconnut de Gier.

Leur voiture était garée au bout de la digue, à dix minutes de l'endroit où ils se trouvaient. Ils passèrent devant un café minable caché dans un recoin de la digue – l'endroit avait davantage l'air d'un hangar que d'un café et aurait bien eu besoin d'une couche de peinture ; même l'enseigne métallique qui faisait de la réclame pour de la bière était rouillée.

« Un café ? » proposa de Gier.

Grijpstra hocha la tête. Ils entrèrent et s'assirent à une petite table partiellement recouverte d'une nappe crasseuse à damier rouge et blanc. Derrière le comptoir, un adolescent les observait. « Deux cafés », ordonna de Gier.

Le garçon se dirigea vers un antique percolateur qui n'avait pas été astiqué depuis des années et il remplit deux timbales. Il renversa une partie de l'infect jus de chaussette quand il posa sans ménagement les timbales sur la table.

« Pourquoi ne le servez-vous pas dans un seau ? » demanda Grijpstra.

Le garçon haussa les épaules puis il retourna au comptoir où il se saisit d'un téléphone. Il venait juste de finir de former le numéro quand une jeune femme fit irruption dans le café et se précipita vers le comptoir.

« Laissez-moi me servir du téléphone, s'il vous plaît, dit-elle au garçon, c'est pour une urgence. Il faut que j'appelle la police.

— Attendez une minute, répondit le garçon.

— Je vous en prie », implora la fille.

De Gier s'était levé précipitamment. Il marcha jusqu'à la fille et lui toucha l'épaule. « Puis-je vous être utile, mademoiselle ? Je suis policier. » Il lui montra sa plaque mais la fille l'ignora.

« Je vous en prie, continua-t-elle à l'adresse du garçon, donnez-moi le téléphone.

— Que s'est-il passé, mademoiselle ? » interrogea de Gier en essayant de lui montrer de nouveau sa plaque. Elle n'y fit pas davantage attention. Le comique de la situation n'échappait pas à Grijpstra qui de divertissait franchement. Le grand jeu, se dit-il, mais pour une fois ça va faire long feu. Regardez-moi ces larges épaules, ces dents saines et bien plantées, ce charmant sourire et ce nez, surtout n'oublions pas le nez. C'est dommage qu'il n'ait pas eu le temps de se recoiffer, encore que la coiffure est peut-être plus séduisante si elle est naturellement ébouriffée. En tout cas, c'est bien regrettable que la dame ne soit pas d'humeur à apprécier tout ce déploiement de charmes.

Finalement, le garçon raccrocha et la fille composa six fois le numéro deux avec frénésie, l'indicatif qui relie tous les citoyens désesparés aux gardiens de la paix.

De Gier coupa la communication. « Mademoiselle ! cria-t-il, la police est à vos côtés. Sergent-détective de Gier, pour vous servir. A présent, si vous me racontiez ce qui se passe ? »

La fille se rendit enfin compte de la situation.

« Vous êtes policier, fit-elle doucement.

— C'est exact, mademoiselle, et à la petite table que vous voyez là-bas il y en a un autre : l'adjudant-détective Grijpstra. Venez vous asseoir avec nous et racontez-nous ce qui ne va pas. »

La jeune femme était jolie et la façon haletante qu'elle avait de parler ainsi que sa timidité la rendaient même ravissante. Elle portait un jean délavé très serré et une blouse qui semblait un peu juste pour contenir son opulente poitrine. Elle se laissa conduire à la table et serra la main de Grijpstra.

« Eh bien, fit gentiment Grijpstra, qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous, mademoiselle ?

— C'est mon voisin, dit la fille. Depuis quelques jours on ne le voyait plus et je me suis inquiétée à son sujet. » Elle se mit à pleurer.

« Allons, allons », fit de Gier en lui tendant son mouchoir. La fille sanglota puis s'essuya les yeux.

« Et alors ? reprit Grijpstra.

— Il ne sort jamais, voyez-vous, les commissions et c'est tout, mais ça ne lui prend jamais plus d'une heure. Et puis, il est toujours à bricoler dans son jardin, le jardin voisin de l'endroit où je vis, et je ne l'y ai pas vu ; sa voiture est dehors, à sa place habituelle. Alors j'ai commencé à me faire vraiment du souci et j'ai escaladé la clôture. »

Elle s'était remise à sangloter et Grijpstra lui tapota affectueusement le dos.

« Très bien, mademoiselle. Dites-nous ce qui est arrivé.

— La porte de la cuisine était ouverte, j'ai monté les marches. Je n'étais jamais entrée chez lui auparavant. Il était là.

— Il n'était pas mort, si ? interrogea de Gier.

— Si, fit la fille d'une voix hystérique, il est mort. On l'a tué.

— Allons voir », décida Grijpstra.

Ils revinrent sur leurs pas ; presque jusqu'à la maison où ils avaient agrafé le prisonnier évadé. La fille s'arrêta devant un pavillon à deux étages.

« C'est la maison dans laquelle vous avez découvert votre ami ? demanda Grijpstra.

— Non, répondit la fille. C'est l'endroit où j'ai une chambre. Nous pouvons entrer par là pour nous rendre dans le jardin. »

Elle ouvrit la porte avec sa clef mais une grosse dondon se mit en travers du chemin des deux policiers. « Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? glapit-elle.

— Laissez-les entrer, Mary, s'il vous plaît, dit la fille. Ce sont des policiers qui veulent jeter un œil dans la maison voisine. Tom est mort.

— La police ? » La voix de la femme était soupçonneuse et elle ne bougea pas d'un pouce. De nouveau de Gier exhiba sa plaque et la femme s'en empara. « Sergent de Gier, lut-elle à haute voix. De la police municipale d'Amsterdam.

— C'est cela, madame, fit de Gier d'une voix mielleuse. Pouvons-nous passer par votre maison à présent ? »

Son charme n'eut aucun effet sur la femme ; elle lui tendit la main et de Gier la serra. Il n'en apprécia guère le contact, ses doigts boudinés lui avaient pratiquement broyé la main. La femme se présenta : « Mary van Krompen, institutrice à la retraite. J'habite ici. Vous pouvez entrer si vous le désirez, sergent, bien que je n'en voie pas la nécessité. Evelien s'affole pour un rien, comme toutes les jeunes filles. L'homme est probablement malade ou quelque chose comme ça. Comment savez-vous qu'il est mort, Evelien ?

— J'ai vu son corps, dit Evelien en sanglotant.

— Quand ? demanda la grosse dondon.

— Tout à l'heure, je suis entrée dans sa maison, il est par terre avec du sang et un trou au milieu du visage. Je suis infirmière, non ? S'il y a quelqu'un qui sait si une personne est morte, c'est bien moi.

— D'accord, d'accord, dit la femme.

— Est-ce que je peux entrer aussi ? demanda Grijpstra.

— Vous êtes également de la police ?

— Oui, madame.

— Il y en a encore ?

— Non, madame.

— C'est une invasion, marmonna Mary. Essuyez-vous les pieds, les hommes ! J'ai mis toute la journée à faire le ménage de cette foutue baraque ; essayez de ne pas tout saloper. »

De Gier regarda la clôture, elle avait un mètre cinquante de haut. « Vous êtes bien sûre que vous ne vous faites pas des idées ? insista-t-il auprès de la fille. S'il n'y a rien qui cloche, votre ami est en droit de ne pas être très content de nous voir piétiner ses plates-bandes. Légalement, ça s'appelle une violation de domicile, ça pourrait nous mettre dans un sacré pétrin.

— Je vous en prie », implora la fille.

De nouveau de Gier regarda la clôture, elle était couverte de lierre. Il agrippa l'un des poteaux et s'assura qu'il était suffisamment solide. « Très bien », dit-il, et il sauta par-dessus. En dépit de son désarroi, la fille ouvrit de grands yeux. Le mouvement avait été parfaitement exécuté, en souplesse et sans effort apparent.

« Super », s'exclama-t-elle.

Grijpstra soupira et il expliqua. « C'est un athlète ; il gagne des tas de concours, il a une ceinture noire de judo et c'est également un tireur d'élite. »

Devant la sérénité des détectives, la fille se détendit quelque peu. « Vous aussi vous pouvez faire ça ? demanda-t-elle en regardant Grijpstra pour la première fois.

— Non, je ne vaux rien en sport, mais je pêche à la ligne. Malheureusement je n'ai pas attrapé grand-chose ces jours-ci. L'eau devient trop sale, j' imagine. »

La fille esquissa un sourire. « Ne vous en faites pas, je suis persuadée que vous êtes un bon policier.

— Passable, corrigea Grijpstra ; j'en apprends un peu tous les jours.

— Je suis une infirmière déplorable. Je suis trop nerveuse et je fais sans arrêt tomber les objets.

— Tu peux contourner la clôture, Grijpstra, cria de Gier, si tu la suis jusqu'à l'embarcadère, mais fais attention sinon tu risques de te mouiller les pieds. »

Grijpstra contourna pesamment la clôture.

« La fenêtre plus haut est ouverte, déclara de Gier. Ça doit être celle de la chambre où elle dit qu'elle a trouvé le corps. »

La fille les rejoignit.

« N'aviez-vous pas dit que la porte de la cuisine était ouverte, mademoiselle ? » interrogea de Gier.

Elle hocha la tête.

« Bon, ben je vais regarder. »

Il réapparut quelques instants plus tard en passant la tête par la fenêtre de l'entresol.

« Alors ? demanda Grijpstra.

— Alors oui, répondit de Gier. Tu ferais mieux de venir. »

Grijpstra traversa la cuisine et monta quelques marches. De Gier était debout auprès du corps d'un jeune homme étendu par terre sur le dos, les bras écartés. Il était bien mort.

« Jamais je ne m'y ferai, jamais, murmura de Gier. Regarde, il a la bouche ouverte et il y a un trou entre ses yeux, un trou noir. Bah ! »

De Gier était livide ; il s'appuya contre le mur.

« Va chez la voisine, dit Grijpstra, ou plutôt non, retourne au café. Il ne doit pas y avoir de téléphone à côté sinon la fille s'en serait servi. Je reste là, raccompagne la fille chez elle, ce n'est pas la peine qu'il y ait foule ici.

— Entendu », fit de Gier. Il y avait deux grandes auréoles sous les bras du costume qu'il portait et qui avait dû lui coûter fort cher.

« Eh bien, vas-y », dit Grijpstra.

De Gier sortit et Grijpstra l'entendit parler à la fille dans le jardin. Lorsque les voix ne furent plus qu'un murmure, Grijpstra mit les mains dans ses poches. « Espèce d'idiot, pourquoi vous êtes-vous fait tuer ? » demanda-t-il à la dépouille de l'homme qu'il avait devant lui.

Il fallut un certain temps pour que l'orage éclate. Des éclairs sporadiques zébraient le ciel et les grondements du tonnerre étaient couverts par le bruit d'un quinze tonnes qui roulait sur la digue.

La pièce était dans l'obscurité et malgré ses efforts Grijpstra ne trouva pas l'interrupteur. Il semblait y avoir beaucoup de meubles ; tournant précautionneusement sur ses talons, Grijpstra entreprit d'en faire l'inventaire : des bibliothèques, des placards, un vieux poste de télévision de grande dimension, plusieurs fauteuils, deux tables rondes, un divan, un buffet. Tous les murs avaient été recouverts de tableaux dont les cadres dorés étaient savamment ouvragés. Sur les chaises et sur le divan, il y avait des coussins en velours chatoyant avec un gland doré à chacun des coins.

Grijpstra se déplaça. Il lui fallait absolument trouver un interrupteur, au risque de brouiller les traces de pas et les empreintes digitales. Mettant les mains contre le mur, il avança à tâtons ; il trébucha contre une chaise et se fit mal au tibia, il avait les mains moites et son cou le démangeait. La lumière ne lui fut pas d'un grand secours car l'ampoule était faible et la clarté qu'elle diffusait n'atténuait pas les ombres, non plus que le rictus du cadavre.

« Espèce d'idiot », répéta Grijpstra.

Il s'assit sur le divan et se mit à réfléchir. Que s'était-il passé ? Une bagarre ? À quel sujet ? L'autre homme avait-il menacé l'occupant de cette petite baraque qui tombait en ruine ? « Je pourrais te tuer pour ça ! » avait-il crié, ou marmonné entre ses dents. Avait-il brandi le pistolet, ou le revolver, d'une façon théâtrale, et en faisant de grands gestes ? Ou bien l'avait-il tué de sang-froid ?

Grijpstra s'obligea à un effort d'observation. D'abord bien regarder, et en tirer éventuellement une conclusion par la suite. Non, pas de conclusion, de l'observation. Mais qu'observait-il au juste ? Un homme qui était mort, ça ne faisait aucun doute, âgé d'une trentaine d'années, les cheveux noirs et épais, avec une grosse moustache et de grandes dents blanches, en avant, comme celles d'un rongeur. Non, pas d'un rongeur, plutôt comme celles d'un animal sympathique, avenant, même dans la mort. Le rictus était hideux, mais c'était l'effet de la peur et de la surprise. Ce soir-là, la mort avait pris l'homme par surprise. Le soir ? et pourquoi le soir ? On avait très bien pu l'abattre le matin ou l'après-midi et ce, depuis quelque temps, un jour, peut-

être deux. Les mouches avaient commencé à s'occuper du visage. Les rats de la rivière s'en étaient-ils aussi mêlés ? Non, Grijpstra s'épongea le front avec son grand mouchoir blanc. Pas les rats ! Il y avait quelque chose d'étrange qui ne cadrait pas avec le décor. Mais quoi ? Le mobilier. Comment se faisait-il qu'une petite baraque de quelques pièces, un appartement plutôt qu'une maison, un taudis adossé à la digue, fût meublé aussi luxueusement ? Quelque chose d'autre renforçait encore cette impression d'étrangeté : la voiture de sport à l'extérieur, un modèle récent et très cher. L'homme avait de la fortune, alors pourquoi vivait-il dans un taudis ? Et pourquoi y avait-il autant de poussière ? Il y avait quelque chose d'autre de sale, c'en était choquant, qu'était-ce donc ? Ah oui, la voiture de sport, elle était couverte de boue. Une voiture vieille d'un an qu'on n'avait jamais nettoyée.

Grijpstra se leva de façon à mieux pouvoir détailler le corps. Il voulait examiner les vêtements. Le cadavre était habillé d'un complet à l'ancienne mode, avec un gilet. Il ne portait pas de cravate, sa chemise était sale et le col élimé. Une des manchettes dépassait, elle était également élimée. En se déplaçant légèrement, Grijpstra s'aperçut que les chaussures étaient usées et que leurs semelles étaient même trouées. Que fallait-il en penser ? L'homme était riche et ne prenait pas du tout soin de lui ? Apparemment. En face de la télé il y avait un énorme fauteuil, probablement le seul que l'homme utilisait, pour regarder la télé. Grijpstra examina le cendrier, il débordait de mégots et de paquets de cigarettes froissés. Il y avait aussi tout un tas de boîtes. Grijpstra en dénombra cinquante mais il y en avait sûrement d'autres. Un homme extrêmement négligé. Cependant quelque chose d'autre ne collait pas. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Le jardin, bien sûr ! Il fit un pas en avant de façon à pouvoir le regarder par la fenêtre. Il était magnifique ; les parterres de dahlias, d'asters et de reines-marguerites étaient parfaitement ordonnés et les arbustes impeccablement taillés. On avait balayé les dalles sous les arbres et le banc semblait en excellent état. À propos, qu'avait dit la fille ? Alors propre dehors et crasseux à l'intérieur. Pourquoi donc ? C'était dingue.

Autre chose encore qui ne collait pas. Où était de Gier ?

« Grijpstra », appela de Gier. La porte était restée ouverte et il se tenait sur le seuil.

« Oui ? »

— Ils seront un peu en retard. J'ai téléphoné mais je n'ai pu avoir que le sergent de garde. Tout le monde est sur la brèche. On a trouvé un cadavre dans le canal, et un autre dans le parc ; en outre, il y a eu une bagarre dans je ne sais plus quel pub. Ils sont tous débordés, le

docteur, les photographes et les gars chargés de relever les empreintes. Il va falloir qu'on attende un peu. L'inspecteur-chef n'est pas de service, sa mère est très malade. C'est le commissaire qui va venir, mais il était chez des amis et on a eu du mal à le joindre.

— C'est gai, marmonna Grijpstra. Et les services publics, à quoi ça sert ? Normalement deux voitures devraient rappliquer ici à toute vitesse, avec à leur bord des agents et des inspecteurs. Où sont-elles ?

— En service, la soirée est particulièrement chaude.

— Bon, ben, assieds-toi, dit Grijpstra. Cet endroit est bizarre, jette un coup d'œil.

— Grijpstra, fit de Gier.

— Non, pas maintenant. Laisse-moi réfléchir. J'étais en train de penser à quelque chose quand tu es arrivé et maintenant je ne sais plus à quoi. »

Grijpstra ferma les yeux, ses épais sourcils en arcades faisaient sur ses yeux deux voûtes de poils. Il serra les poings. Où en étais-je ? se demanda-t-il. Ah voilà, le trou, celui qu'avait fait la balle, juste entre les deux yeux. La chair n'était pas brûlée, on avait donc dû tirer de loin. Un très bon coup, excellent même puisque la victime devait être debout devant la fenêtre en train de regarder dehors. Le tueur, lui, était dans le jardin, un professionnel, un tireur d'élite. Mais en Hollande, personne ne possède d'armes à feu, c'est un délit. On peut même aller en prison et payer une lourde amende si l'on porte sur soi une arme qui n'est pas chargée. Menacer quelqu'un avec un pistolet en plastique, un jouet, est aussi un délit. On ne délivre de port d'arme à personne, sauf pour faire du sport. Et encore, le permis n'est valable que pour le transport de l'arme. Le particulier a uniquement le droit d'emporter l'arme, à condition qu'elle soit convenablement enveloppée, de chez lui à son club de tir, et inversement. Il est d'ailleurs difficile d'obtenir le permis. Il faut remplir des formulaires et être accepté par le club, la police est très pointilleuse, elle exige des garanties, des références. Dans le cas présent on avait tué un homme, par balle et de loin. Juste entre les deux yeux. Qui l'avait tué ? Un gangster ? Pourquoi un gangster irait-il tuer un homme qui s'occupe de son jardin le jour et regarde la télévision le soir ? Un homme qui ne travaille même pas et qui ne sort que pour faire un peu de shopping ? Dans quoi avaient-ils encore mis les pieds ? Dans une sombre histoire de fous ? Supposons qu'un type complètement détraqué cache un horrible secret et qu'un autre fou dangereux vienne et l'abatte du jardin ? Mais non, Amsterdam est une ville paisible et charmante. Grijpstra avait passé l'après-midi à lire les rapports de police qui relataient les faits divers survenus depuis trois semaines. Il n'y avait

rien eu d'atroce : des vols à la tire, des cambriolages, une bagarre au couteau, des suicides, beaucoup d'incendies, une maison vétuste qui, en s'effondrant, avait cassé la jambe d'un enfant. Ce qui était arrivé de pire durant les deux derniers *mois*, ç'avait été le hold-up d'une banque. L'Italien qui l'avait braquée avait essayé d'utiliser la mitrailleuse Sten dont il était armé ; elle s'était enrayée au bout de trois coups. La police en parlait encore ! « Des mitrailleuses ! s'étaient exclamés les jeunes agents à la cantine. La prochaine fois, ce sera un canon et nous, nous n'avons que des 7.65 à six coups. » Les gradés avaient souri en leur tapotant la tête, histoire de les reconforter. Et voilà qu'ici il y avait un homme avec un trou entre les yeux.

« Grijpstra, répéta de Gier.

— Oui, oui.

— C'est du jardin qu'on lui a tiré dessus, expliqua de Gier, par la fenêtre qui était ouverte.

— Je sais.

— Regarde-moi toutes ces boîtes de bière vides.

— Oui, j'ai vu.

— On se croirait chez un brocanteur ici, poursuivit de Gier. Où a-t-il dégotté toute cette camelote ? Ça vaut de l'argent en plus. Si toute la baraque est remplie de ce genre de meubles, il devait avoir dans les cent mille florins, rien qu'en antiquités. Alors pourquoi n'a-t-il pas engagé une femme de ménage pour nettoyer ? Et pourquoi ne cirait-il pas ses chaussures, ou n'achetait-il pas un nouveau poste de télé, en couleurs, à la place de cette ruine ? De toute façon, il aurait quand même pu s'acheter une chemise !

— Eh oui, fit Grijpstra.

— C'est dingue, continua de Gier. Un dingue, voilà ce que c'était. Mais pourquoi l'avoir tué ?

— Et pourquoi entretenir soigneusement son jardin et pas du tout son intérieur ? demanda Grijpstra.

— J'en sais rien. Mon balcon est dégueulasse mais mon intérieur est soigné, c'est l'inverse. Mais je ne suis quand même pas aussi dégueulasse que l'était cet oiseau-là.

— Il a plutôt l'air d'un lapin que d'un oiseau, fit remarquer Grijpstra.

— Un lapin ? » s'étonna de Gier en se levant pour mieux regarder le visage du mort. Il se rassit. « Effectivement il n'a pas l'air méchant ; le genre de type qui ne ferait pas de mal à une mouche. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On attend, et rappelle-toi qu'il ne faut pas que les gens pénètrent dans le jardin, il devrait y avoir des empreintes. Tout me porte à croire qu'il était là-bas, juste devant la fenêtre ouverte, et que le tueur se trouvait dans la jardin. Il a dû l'appeler et tirer dès que l'autre s'est montré.

— Il a recommencé à pleuvoir, constata de Gier d'un air sombre. Et hier il pleuvait. Ce cadavre est peut-être là depuis plusieurs jours. » Il renifla, et, une nouvelle fois, il devint livide.

Grijpstra renifla aussi. « Ça sent un peu, mais pas beaucoup. Bien entendu, les fenêtres étaient ouvertes.

— Il se peut qu'il y ait quand même des empreintes, hasarda de Gier, à un endroit où la pluie n'a pas pu les effacer.

— On trouvera », assura Grijpstra d'une voix calme, comme pour apaiser les craintes que de Gier ou lui-même pouvaient avoir. Il se sentait las et vain. Il n'avait pas envie que l'enquête soit compliquée. La canicule ne l'avait pas épargné et chez lui, dans la petite maison de la Lijnbaansgracht, son épouse, revêche et obèse, ainsi que ses trois enfants criards, l'avaient poussé à bout. Les sempiternelles émissions de variétés que la télé diffusait tous les soirs lui avaient mis les nerfs en pelote. De sévères disputes étaient fréquentes entre sa femme et lui ; chaque fois qu'il éteignait le poste, elle le rallumait. Il n'y avait aucune alternative. La voix des comiques, celle des bons et des méchants dans les séries policières, celles de ceux qui étaient chargés de dispenser l'information ou d'améliorer votre culture, toutes ces voix l'avaient suivi jusque dans la salle de bains. Sa femme devenait sourde et elle mettait le son presque au maximum. Moi aussi d'ici peu je serai sourd, songea Grijpstra. Il s'imaginait une chambre idyllique, n'importe où ailleurs, sans télé, et avec vue sur la rivière. Il pourrait s'y asseoir et regarder passer les bateaux. Quelle joie ! Pas de femme. A la pensée des bigoudis en plastique il frissonna. Les femmes, jamais plus. Il pourrait lire le journal et barbouiller des aquarelles pendant ses loisirs. De Gier pourrait venir le voir de temps à autre pour faire une jam ; après avoir fait de la musique ensemble, de Gier repartirait, et de nouveau il aurait la chambre pour lui tout seul. Pas de femme, pas de télé. Cela dit, il y aurait encore le problème des enfants. Quand il en aurait la garde le week-end, il les emmènerait en balade avec d'autant plus de plaisir s'il s'agissait des deux petits derniers. Campée sur le pas de la porte, imposante et matriarcale, sa femme le houspillerait. Elle pourrait aussi venir faire un scandale au Quartier général de la police, ça lui était déjà arrivé, après qu'il se fût absenté pour quelques jours. À l'époque, il était en mission mais elle était persuadée qu'il l'avait quittée. Grijpstra en avait été mortifié, rouge de honte. De toute son existence, cette épreuve avait été la plus pénible

qu'il ait eu à supporter. Cette fois-là, le commissaire lui avait sauvé la mise. Il avait parlé très gentiment à sa femme qui était devenue complètement hystérique, il avait réussi à la faire sortir du bureau de Grijpstra et l'avait même éloignée des locaux de la police. De Gier et d'autres détectives avaient assisté à la scène, extrêmement gênés. Grijpstra sursauta, on avait sonné.

« J'y vais, fit de Gier. C'est pas trop tôt.

— Bonsoir, dit le commissaire à Grijpstra. Alors, qu'avez-vous encore déniché ?

— Il est là-bas, monsieur », répondit Grijpstra. Il y avait une table dont la nappe, une épaisse carquette orientale, traînait par terre et le commissaire ne pouvait pas voir le cadavre.

« Je vois », dit le commissaire en se penchant. Il examina de près le cadavre et jeta un œil à la fenêtre ouverte.

De nouveau on sonna et de Gier ouvrit la porte à deux policiers en tenue. Un attroupement s'était formé sur la digue et quelques personnes demandèrent à de Gier ce qui se passait.

« La personne qui vivait ici est morte, leur expliqua de Gier. Est-ce que quelqu'un la connaissait ? »

Personne ne broncha. Ils étaient fascinés par ce détective bien baraqué qui portait un costume bleu pâle. Ils l'examinaient comme un savant examine un corps étranger. Ils détaillèrent sans complaisance les cheveux bouclés, les yeux bleus et le nez aquilin. À son tour de Gier les regarda. Ils lui faisaient penser à une peinture de Brueghel, une scène de genre, les visages étaient lourds et on n'y décelait pas la moindre trace d'intelligence. L'homme qui était le plus près de lui portait un pantalon de velours noir usagé et une chemise sale, entrouverte sur une poitrine mince et velue. Il était chauve et sa bouche édentée formait comme un trou noir sous son nez qu'il avait gros comme une patate. Les millions de verres de genièvre qu'il avait ingurgités lui donnaient un aspect violacé, comme si le sang s'était changé au contact de l'alcool. Bien qu'il ne fît guère confiance à l'homme, de Gier pensa que c'était probablement le seul qui pût le renseigner.

« Eh vous, fit de Gier en lui touchant l'épaule. Vous connaissiez l'homme qui vivait ici ?

— Rien que son nom, il s'appelle Tom Wernekink.

— Il habitait là depuis longtemps ? demanda de Gier.

— Un an, peut-être un peu plus mais pas beaucoup. Il a acheté la maison quand on a embarqué l'ancien propriétaire.

— On l'a conduit en prison ?

— Non, à l'asile. Un vieux grand-père qui picolait sec. » La bouche édentée se tordit. « On l'a emmené en ambulance et on ne l'a jamais revu. Ses enfants ont vendu la baraque. Trop bon marché ; plus tard j'ai su le prix. C'est moi qui aurait dû l'acheter, ça vaut du pognon les maisons en ce moment.

— Est-ce qu'il travaillait ? interrogea de Gier. Ce Tom Wernekink, est-ce qu'il avait un boulot ? »

Le type secoua la tête. « Non, il restait toujours ici, dans son jardin. Il avait peut-être des indemnités de chômage. Quelquefois il allait faire un tour en voiture, mais jamais bien longtemps.

— Vous arrivait-il de discuter avec lui ?

— Non, il n'était pas causant. Bonjour bonsoir, c'est tout.

— Très bien », fit de Gier en se demandant pourquoi il perdait son temps. Il pouvait toujours poser des questions à la fille qui habitait à côté, elle avait de jolis seins.

« Si quelqu'un détient des informations qui puissent nous être utiles, je le prie de bien vouloir laisser son nom et son adresse aux agents qui sont ici », dit-il d'une voix forte en s'adressant à la foule. Il se tourna vers les deux policiers en tenue. « Vous feriez mieux de rester ici et de garder la porte. Il va y avoir encore plus de voitures. À l'intérieur de cette maison, il y a un mort. Quelqu'un est peut-être au courant de quelque chose, appelez-moi si vous jugez que ça en vaut la peine, je serai à l'intérieur ou dans la maison à côté.

— Il a reçu un pruneau ? demanda l'un des agents.

— Oui, juste entre les yeux.

— Cherchez la femme ou la petite amie, sergent, conseilla l'agent. Chez moi j'ai une série d'articles de journaux ; chaque fois qu'il y a un crime, je découpe l'article. L'autre jour je relisais tous les cas d'assassinats que j'ai et il semble bien que chaque fois le coupable soit le mari ou la femme ou l'amant, surtout à Amsterdam. C'est bizarre, non ?

— Effectivement, répliqua de Gier, mais je viens de me rappeler que je n'ai pas de femme.

— Les petites amies peuvent aussi être des meurtrières.

— Je n'en ai pas en ce moment mais je crois que j'exaspère mon chat. Regardez. » Il montra à l'agent une profonde balafre qu'il avait sur le poignet.

« Vous voyez, fit triomphalement l'agent. Vous apportez de l'eau à mon moulin. Votre chat commence à se sentir frustré ou déprimé, ou

simplement un peu cinglé, et qui attaque-t-il ? C'est vous. La première chose qui lui tombe sous la patte c'est vous, alors il s'en prend à vous.

— C'est bien vu, admit de Gier. Je tâcherai de m'en souvenir.

— Il a dû lire ça quelque part », dit l'autre agent en faction devant la porte, les jambes écartées et les mains derrière le dos. Il se mit au garde-à-vous et regarda la foule.

« Allez, circulez, cria-t-il. Ne restez pas là, il n'y a plus rien à voir. »

Les voitures de police arrivèrent enfin et les enquêteurs effectuèrent des relevés d'empreintes. Ils passèrent le jardin au peigne fin ; deux hommes le sillonnaient en s'éclairant de puissantes torches. On y trouva des traces de pas et les spécialistes en firent des moules à l'aide d'un châssis métallique et de plâtre pulvérulent. Ils pestèrent contre les photographes qui avaient eux aussi à prendre des clichés des empreintes.

De Gier finit par trouver Grijpstra en haut, dans le grenier, en compagnie du commissaire assis sur un lit qui n'avait pas été refait. « Je suis d'accord avec vous, Grijpstra, disait le commissaire. Notre ami ne prenait pas grand soin de lui. Les draps sont sales, le plancher n'a pas dû être balayé depuis des mois, les cendriers sont pleins et il y a des boîtes de bière vides partout. Est-ce que vous avez remarqué s'il y a une salle de bains ou une douche quelque part ?

— Non, monsieur, je n'ai rien vu de semblable.

— Alors il devait se laver et se raser dans l'évier de la cuisine. Pourtant il était riche, ça ne fait aucun doute. Je regardais le bureau en bois de rose qui est à l'entresol, c'est une véritable pièce de collection qui doit valoir une petite fortune. Comme les porcelaines de Chine qui sont dans le buffet, d'ailleurs. Mais ce qui me chiffonne le plus, c'est qu'il paraissait se moquer complètement de tout ce qu'il avait. Il n'a même pas pris la peine de ranger les meubles d'une façon harmonieuse, on dirait qu'ils sont restés là où les avaient mis les déménageurs. Essayons de trouver ses papiers, nous en apprendrons peut-être davantage. »

Grijpstra et de Gier se mirent à ouvrir les tiroirs et les portes du placard, il n'y avait pratiquement que des vêtements, surtout des vêtements sales. « Le docteur doit en avoir fini avec le corps à l'heure qu'il est, dit Grijpstra. Il devrait y avoir un portefeuille dans sa veste. » Le commissaire s'engagea prudemment dans le petit escalier et Grijpstra descendit en faisant beaucoup de bruit. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la pièce, de Gier les suivit.

« Bonsoir, dit le commissaire en serrant la main du docteur. Est-ce que vous savez à peu près depuis combien de temps il est mort ?

— Ça fait déjà un bout de temps, répondit le docteur. Il faudra que je vérifie, mais à première vue, je dirais qu'il y a au moins deux jours qu'il a reçu la balle. Ça ne sera pas commode de déterminer l'heure exacte ; moins le cadavre est frais, moins la précision est grande. Enfin, je vous dirai demain.

— Est-ce que je peux regarder dans ses poches ? demanda de Gier.

— Bien sûr.

— Laisse-moi faire, intervint Grijpstra. Tu vas t'évanouir et nous ne voulons pas que le docteur fasse des heures supplémentaires.

— Merci », fit de Gier.

Le commissaire ne put réprimer un sourire. De Gier s'était déjà évanoui à deux reprises, chaque fois qu'il avait eu affaire à un cadavre. D'ailleurs il n'est pas rare que les policiers s'évanouissent. De toute façon, de Gier ne s'évanouissait pas quand il devait passer à l'action – courir, tirer, ou réfléchir.

« Voilà », dit Grijpstra en tendant le portefeuille au commissaire, qui en fit l'inventaire. Il examina le passeport. D'après les cachets qui y étaient apposés, il s'avérait que l'homme avait effectué trois voyages en Angleterre ; chacun de ses séjours durait exactement deux semaines. Probablement des vacances, se dit le commissaire. Il y avait aussi une adresse à Kralingen, un faubourg de Rotterdam, qu'on avait rayée pour la remplacer par une nouvelle adresse, 131, digue de Landsburger, Amsterdam Nord. Un secrétaire de mairie avait contresigné le changement d'adresse pour l'authentifier. « Employé de bureau, lut à haute voix le commissaire. Il a donc un travail, ou, du moins, il en avait un. Thomas Wernekink, trente et un ans. Eh bien, nous n'en savons guère plus. » Dans le portefeuille il y avait encore un permis de conduire, quatre cents florins et un relevé bancaire indiquant qu'il avait 28000 florins sur son compte courant.

« Ça fait beaucoup d'argent, déclara Grijpstra.

— Il peut y en avoir encore davantage, dit le commissaire. Ça, c'est son compte courant ; il est possible qu'il ait aussi un compte épargne. Nous vérifierons auprès de la banque demain. Les banques connaissent généralement leurs clients, d'autant plus que c'est une petite agence. La police de Rotterdam devrait nous être d'une aide précieuse, ils sont toujours prêts à nous rendre service. Nous avons son ancienne adresse à Kralingen ; mais dites-moi, n'est-ce pas une banlieue très chic ?

— Si, monsieur, répondit Grijpstra. Il y a des tas de villas résidentielles, un grand parc et quelques immeubles très sélects en bordure du parc. Il y a aussi un lac, un très beau lac, les gens y font de la voile.

— Bon, on en sait quand même un peu plus, dit le commissaire. Demain on regardera ça de plus près. Est-ce qu'il y a autre chose qui nous retient ici ?

— On pourrait aller parler à la fille qui habite à côté, proposa de Gier. C'est elle qui nous a demandé de venir jeter un coup d'œil ici. Il paraît qu'elle était amoureuse de Wernekink mais il ne lui a jamais proposé de venir chez lui. Elle ne doit pas savoir grand-chose, mais on ne sait jamais...

— D'accord. » Le commissaire fit un effort pour avoir l'air intéressé mais il ne souhaitait qu'une chose : rentrer chez lui pour prendre un bain très chaud. Ses jambes le faisaient souffrir et l'eau chaude atténuerait les douleurs. « D'accord, allons-y. »

À l'instant où de Gier pressait la sonnette, la porte s'ouvrit. « Bonsoir », dit le commissaire à la grosse dondon qui avait déclaré à de Gier qu'elle s'appelait Mary van Krompen. « Nous aimerions poser quelques questions à la jeune femme qui vit ici. Nous permettez-vous d'entrer ? »

La femme regarda le commissaire en ouvrant de grands yeux. « C'est que, balbutia-t-elle, il est très tard. Vous ne pourriez pas revenir demain ? Nous aimerions bien nous coucher, voyez-vous. »

— Je vous en prie, madame, insista gentiment le commissaire. Nous sommes officiers de police et il y a eu un meurtre à côté. Un homme a été tué par balle ; nous aimerions bien arrêter l'assassin et il est possible que la jeune dame et vous-même puissiez nous aider ? »

Le commissaire n'avait pas l'air méchant et Mary van Krompen capitula. « Entrez », fit-elle d'une voix rude. Elle les introduisit dans le salon et sortit chercher la fille.

À l'inverse de l'endroit qu'ils venaient de quitter, la pièce était propre et bien éclairée ; l'ambiance qui régnait dans la maison était d'ailleurs assez agréable. On avait fait des travaux pour la retaper mais on n'avait pas touché aux poutres de soutien vieilles de plusieurs centaines d'années ; leur teinte sombre contrastait harmonieusement avec la blancheur des murs. Il y avait des fleurs fraîchement coupées sur la table et des plantes en pot sur le rebord des fenêtres. Dans un coin on avait aligné sur une table huit coupes en argent de différentes tailles. Grijpstra se leva pour aller les admirer. « Dites donc, fit-il, savez-vous ce qu'elles représentent ? » Le commissaire et de Gier le rejoignirent. De Gier prit une coupe et l'examina, elle était ornée de deux ré vol vers croisés.

« Ce sont des récompenses à des concours de tir », expliqua le commissaire.

Ils étaient toujours en contemplation devant les trophées lorsque Mary van Krompen revint, suivie de la fille.

« Evelien Dapper, dit la fille aux trois hommes. C'est mon nom. Vous désirez me voir ?

— Oui, mon enfant, répondit le commissaire. Asseyez-vous, je vous prie. Nous savons que vous êtes bouleversée, mais vous avez découvert le corps et vous connaissiez l'homme, vous pouvez donc nous aider dans notre enquête. »

La fille renifla.

« Dites-nous ce que vous savez, s'il vous plaît, demanda gentiment le commissaire.

— Je l'ai déjà dit aux autres hommes, dit la fille en tripotant nerveusement son mouchoir. Je me faisais du souci pour Tom, alors je suis entrée chez lui et il était là, par terre.

— Bien. Vous n'étiez jamais allée chez lui avant ?

— Non, interrompit brusquement Mary en regardant le commissaire. Ils avaient l'habitude de comploter tous les deux en se parlant par-dessus la clôture, elle lui offrait des tasses de thé.

— Nous ne complotions pas, s'indigna la fille. Nous parlions simplement et il était toujours très gentil. Nous étions voisins après tout ; de plus il ne se préparait jamais rien pour lui, il jardinait c'est tout, alors je ne vois pas pourquoi je ne lui aurais pas fait une tasse de thé de temps à autre ?

— Allons, du calme, dit le commissaire en souriant à Mary. Il n'y avait rien de mal à ça. Et il ne vous a jamais proposé d'entrer ?

— Non, répliqua la fille.

— C'est bizarre, vous ne trouvez pas ? Vous êtes séduisante, il était jeune et vous aviez lié connaissance. Quand l'avez-vous connu ?

— Dès que je suis arrivée ici, je crois que cela fait trois mois. »

Mary lâcha un petit rire, et le commissaire la regarda sans comprendre.

« Excusez-moi, dit-elle. Je ne veux pas être mauvaise langue, mais je me suis souvent demandé ce qu'il y avait derrière tout ça. Ils étaient là tous les après-midi à discuter et à siroter leur thé et il ne lui est jamais venu à l'idée de lui proposer d'entrer chez lui.

— C'était peut-être un jeune homme très timide », hasarda le commissaire.

La fille se remit à pleurer et de Gier se sentit coupable. Il se rappela combien il s'était montré froid en début de soirée, quand ils avaient

quitté la maison pour se rendre chez Wernekink. Quand elle l'avait questionné en balbutiant, il avait vaguement marmonné quelque chose au lieu de la réconforter.

Il se souvint de la philosophie qu'on lui avait enseignée à l'école de police. C'est à la police qu'incombe la tâche de maintenir l'ordre et d'assister les personnes en détresse. La fille avait eu besoin d'être secourue et il ne l'avait même pas écoutée ; soucieux d'atténuer sa propre peur et sa nausée, il n'avait pensé qu'à lui. Il frissonna en songeant à ce qui était arrivé quand il était revenu du café où il avait téléphoné. Sur la digue les gens s'étaient rassemblés en petits groupes, la lumière des réverbères et l'orage qui avait éclaté les rendaient irréels. Un vieil homme l'avait arrêté pour lui demander ce qui se passait dans la maison de Tom Wernekink. Il n'avait pas répondu et le vieil homme l'avait regardé sournoisement. « Vous êtes forcé de bosser un peu aujourd'hui, hein, maquereau de la communauté ? Vous êtes finalement obligé de faire quelque chose en échange de tous les impôts qu'on paie et qui ne servent qu'à vous entretenir ? » Quand il avait entendu l'expression « maquereau de la communauté », de Gier avait failli répliquer mais il s'était forcé à continuer son chemin.

« En ce qui concerne ce garçon, il est inutile de lui poser des questions, ou de m'en poser à moi, commissaire, déclara Mary. Nous ne le connaissons pas vraiment.

— Mesdames, asseyez-vous je vous prie », dit le commissaire. Mary se laissa tomber sur une chaise et Evelien se posa délicatement sur le bord d'un divan.

Mais qu'aurais-je bien pu dire à la fille ? se demandait de Gier. Le garçon était mort, non ? Pire, il était en putréfaction. Est-ce que j'aurais dû dire qu'il s'était éteint pour rejoindre un monde meilleur ?

« Qui d'autre habite ici, madame ? demanda le commissaire.

— Ma compagne, répondit Mary. Ann Helders ; elle n'est pas ici en ce moment, elle travaille de nuit. C'est une infirmière. »

C'est une lesbienne, songèrent ensemble de Gier et Grijpstra ; rien qu'à sa façon arrogante et possessive dont Mary avait dit « ma compagne », elle semblait défier leur virilité. Je vis avec une fille, et après ? J'en suis fière. Je n'ai pas d'homme et je n'en veux pas. Les hommes sont des ordures.

Le commissaire pouvait voir sur le visage de la femme toute l'agressivité qu'elle avait refoulée jusqu'alors. Elle n'a pas encore compris qu'il n'y a rien de mal à être lesbienne, se dit-il, elle fait partie de ma génération et elle a honte d'avouer qu'elle est différente des autres femmes. Les mœurs ont changé mais elle, elle ne changera pas, les tabous sont trop forts.

« Je vois, fit le commissaire. Est-ce que l'une d'entre vous a entendu le coup de feu ? On a tiré sur l'homme voyez-vous, et nous pensons que le tireur était dans le jardin.

— Dans le jardin ? s'étonna Mary. Et vous savez aussi quand on lui a tiré dessus ?

— Non, peut-être il y a deux jours mais nous ignorons l'heure exacte. Nous devrions l'apprendre demain, quand le docteur aura fini ses examens.

— Je n'ai pas entendu de coup de feu, déclara Mary. Et vous, Evelien ? »

La fille faisait son possible pour ne pas éclater en sanglots. Elle secoua la tête.

« Connaissiez-vous votre voisin, mademoiselle van Krom-pen ? demanda le commissaire.

— À peine, il n'était pas très bavard. Il nous arrivait d'échanger quelques mots quand nous étions tous les deux en train de jardiner, mais c'est tout. Je crois que nous n'avons jamais parlé d'autre chose que de la pluie et du beau temps.

— Est-ce qu'il avait des amis ?

— Je ne pense pas ; à l'exception du "Chat botté " qui venait le voir de temps en temps. Il habite un peu plus loin sur la digue. Je ne connais pas son véritable nom, tout le monde l'appelle le Chat. Il a l'air d'un fou.

— Ainsi il avait au moins un ami, dit le commissaire. Et où habite-t-il, ce Chat ? »

Mary ferma les yeux, elle comptait mentalement.

« La septième maison en partant de la gauche à partir d'ici.

— Nous irons le voir plus tard, assura le commissaire. Y a-t-il autre chose que vous sachiez et qui pourrait nous être utile à votre avis ?

— Non », répliqua Mary.

Le commissaire regarda Evelien. « Et vous, mademoiselle Dapper ? »

La fille était toujours en larmes.

« Mademoiselle Dapper ? »

Elle se leva et sortit en courant de la pièce.

« Hmm, fit le commissaire.

— Je vais vous faire du café, proposa Mary, du café instantané ; ça ne prendra que quelques minutes. Vous prenez tous du lait et du

sucré ?

— Volontiers », répondirent en chœur les trois hommes.

Lorsque Mary eut quitté la pièce, Grijpstra se leva et se remit à examiner les trophées sportifs.

« Tu penses à ce que je pense ? lui demanda de Gier.

— À quoi êtes-vous en train de penser, de Gier ? questionna doucement le commissaire.

— J'essaie de bâtir une théorie à partir de faits à peu près évidents, monsieur, répondit de Gier.

— Je vous écoute.

— Mary est lesbienne, expliqua de Gier. Elle vit avec cette infirmière – elle s'appelle Ann Helders, si j'ai bonne mémoire. Mais voilà qu'Ann amène une amie à la maison et celle-ci y reste, comme locataire. La fille en question n'est autre que la jeune et charmante dame qui vient de sortir en courant : Evelien. Mary en tombe amoureuse mais elle ne peut pas lui dévoiler ses sentiments à cause d'Ann ; elle en éprouve une grande frustration. Mary est une femme violente et son sport favori c'est le tir au pistolet. Les sports violents son généralement un moyen de libérer les tensions accumulées et les instincts refoulés. La passion des armes témoigne de tendances fortement agressives. Evelien se met à flirter avec le voisin, c'est un homme et ça ne plaît pas à Mary. Ils entretiennent donc des relations amicales. Tous les jours Evelien prépare du thé et elle en offre une tasse à Tom Wernekink par-dessus la clôture. Ils sirotent leur thé en bavardant et en plaisantant sans se douter que Mary les surveille, ivre de rage. Elle est amoureuse d'Evelien, donc elle ne peut pas la tuer ; par contre, elle peut éliminer Tom. Alors, un jour, elle se glisse furtivement dans le jardin voisin, elle appelle Tom et lui colle une balle entre les deux yeux.

— D'après toi, c'est aussi simple que ça ? intervint Grijpstra.

— N'étais-tu pas arrivé aux mêmes conclusions lorsque tu rêvassais devant les coupes il y a quelques instants ? » demanda de Gier.

Grijpstra grommela une réponse indistincte.

Ils regardèrent le commissaire qui tirait pensivement sur un petit cigare. « Ça se pourrait, reconnut-il. Ça expliquerait un coup aussi précis. J'ai essayé de déterminer la distance qu'il y avait entre le point de départ du coup de feu et la blessure ; demain nous la connaîtrons exactement, mais à mon avis il doit y avoir entre huit et neuf mètres. Toucher un homme entre les yeux à cette distance, c'est un exploit peu commun, et Mary a gagné des tas de récompenses en concours.

— Ce à quoi je faisais allusion, en matière de psychologie, est un peu élémentaire, reprit de Gier. Il devait y avoir autre chose que ces quelques tasses de thé ; elles nous ont peut-être caché la vérité. Si ça se trouve Tom venait souvent ici pour coucher avec la fille. Leurs relations n'étaient peut-être pas du tout platoniques. Mary a dû menacer la fille, et maintenant celle-ci est trop effrayée pour parler. En ce moment même Mary est peut-être en train de lui agiter un pistolet sous le nez.

— Allez voir, suggéra le commissaire. Vous n'avez qu'à dire que vous voulez l'aider à servir le café. »

De Gier se leva et quitta la pièce. Il trouva Mary tranquillement affairée dans la petite cuisine.

« Prenez le plateau, sergent, lui dit-elle. C'est bien votre grade, non ? Vous me permettez de vous appeler sergent ?

— Appelez-moi comme vous voulez », répliqua de Gier.

Elle avait une voix aimable, mais quand il leva la tête il s'aperçut que les muscles de son visage étaient contractés et qu'elle se mordait les lèvres.

« Comment gagnez-vous votre vie, madame ? demanda le commissaire.

— J'enseignais.

— Quelle discipline ?

— Les mathématiques, au lycée.

— Vous avez un diplôme alors.

— Effectivement. »

Le commissaire tourna son café.

« C'est vous qui avez gagné toutes ces coupes ? demanda Grijpstra.

— Oui c'est moi.

— Vous êtes donc une championne de tir, interrompit de Gier. Votre voisin a reçu une balle entre les yeux, et elle a été tirée d'assez loin. »

Mary reposa brusquement sa tasse. « Ce qui veut dire ?

— Nous essayons de raisonner logiquement, madame, expliqua le commissaire. Il y a très peu de gens capables de toucher un homme entre les yeux à une distance de huit ou neuf mètres. Moi j'aurais du mal à faire mouche et pourtant je m'entraîne régulièrement. Parmi les gens que je connais, très peu auraient été capables d'accomplir cet exploit, surtout dans de telles conditions, en plein air dans un jardin. Vous êtes une tireuse d'élite et vous êtes aussi mathématicienne.

— Je n'ai pas tiré sur lui, déclara Mary.

— De Gier, ordonna le commissaire, allez à côté et voyez s'ils ont réussi à relever les empreintes dans le jardin. Si c'est le cas, rapportez les moules.

— Bien, monsieur. » De Gier se leva et sortit.

« À présent, dit le commissaire à la femme, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous aimerions examiner toutes vos paires de chaussures.

— N'avez-vous pas besoin d'un mandat pour ça ? demanda Mary.

— Non, je suis commissaire, je m'en passe.

— Je vois, fit Mary en regardant les deux hommes avec inquiétude. Si vous découvrez que mes chaussures correspondent aux empreintes dans le jardin à côté...

— Nous aurons un indice de plus.

— Commissaire, implora doucement Mary, j'ai très bien pu aller dans ce jardin des tas de fois pour d'innocentes raisons.

— Non, répliqua le commissaire, vous avez vous-même reconnu, et Evelien aussi, que votre voisin n'aimait pas les visiteurs. Il n'autorisait même pas une séduisante jeune femme, qui visiblement ne lui voulait pas de mal, à pénétrer dans son jardin. Il acceptait le thé qu'elle lui donnait mais il restait chez lui, de l'autre côté de la clôture. Est-ce exact ?

— Oui.

— En ce cas, pourquoi vous aurait-il permis de venir dans son jardin ? Il ne vous a jamais invitée, hein ?

— Non, jamais, reconnut Mary. Vous pouvez laisser tomber cette histoire de chaussures, ajouta-t-elle. Je reconnais que je suis allée dans son jardin.

— Quand ?

— Hier. Je voulais voir s'il ne lui était rien arrivé, pour rassurer Evelien qui commençait à s'angoisser.

— Et vous l'avez vu ?

— Oui, je suis montée sur une caisse et j'ai regardé par la fenêtre. Il avait été abattu d'un coup de feu.

— Pourquoi n'avez-vous pas alerté la police ?

— Parce qu'ils en auraient tiré les mêmes conclusions que vous.

— Ils auraient pensé que c'est vous qui l'aviez abattu ? »

Mary hocha la tête.

« Exactement, et pourtant ce n'est pas moi qui ai fait le coup. Pourquoi lui aurais-je tiré dessus ? »

— Par jalousie, peut-être », hasarda Grijpstra.

Mary eut un petit rire. « Pourquoi par jalousie ? C'est Ann qui est ma petite amie et non Evelien. Si cette imbécile veut s'amuser avec les hommes, ça la regarde, non ? De toute façon ça ne marchait pas. Il buvait son thé, un point c'est tout. Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ? »

— Vous étiez peut-être amoureuse d'Evelien, dit le commissaire. C'est une très jolie fille.

— J'ai déjà une petite amie, je suis heureuse avec elle et elle l'est avec moi ; pourquoi en chercherais-je une autre ?

— Je ne suis pas sûr de bien connaître les motivations des gens, répondit le commissaire ; le fait est qu'ils font des choses qu'ils ne devraient pas faire. »

Le commissaire fit un signe à Grijpstra. « Excusez-moi, madame, déclara ce dernier. Je vais dire à de Gier qu'on n'a plus besoin des empreintes. »

« Dites-moi, dit le commissaire en regardant par-dessus le bord de sa tasse, maintenant que nous sommes seuls et que personne ne peut nous entendre, est-ce que oui ou non vous avez abattu ce jeune homme ? »

Mary se leva pour remettre de l'ordre dans les coupes sur la table.

« Non, ce n'est pas moi.

— Est-ce que vous vous rendez compte qu'il va falloir qu'on vous arrête ? dit le commissaire d'un ton enjoué.

— Ça me semble logique, oui. Je suis d'accord avec vous pour reconnaître que très peu de gens auraient été capables de viser avec autant de précision. Sur cent mille, une seule personne aurait peut-être pu le faire. »

La grosse femme semblait désespérée. Le commissaire n'arrivait pas à détacher ses regards de son visage anguleux. Il la regardait dans les yeux, des yeux bleu pâle, légèrement exorbités derrière les lunettes à double foyer. Il aurait voulu lui dire de se détendre et de ne pas se faire trop de bile, mais il n'en voyait pas l'utilité. Mary van Krompen était vraiment dans une situation embarrassante et il n'y pouvait pas grand-chose. Elle était bouleversée, inquiète, mal à l'aise et probablement terrorisée. Il ne pouvait faire qu'une seule chose, éviter qu'elle se panique davantage. Il serait fâcheux que de Gier et Grijpstra aient à la traîner dans la voiture de police.

« Le pistolet, s'écria brusquement Mary. Vous avez certainement un service de balistique à votre Quartier général. Vous en avez un, n'est-ce pas ?

— Effectivement, admit le commissaire.

— Très bien ; en ce cas ils pourront prouver que la balle ne provient pas d'un de mes pistolets. J'en ai deux : un 7.65 et un 22. Je sais, quant à moi, qu'aucun des deux n'a servi pour tirer cette balle et les gens de votre service pourront le confirmer.

— Certainement, dit le commissaire. Vous feriez bien de me donner vos armes. »

Mary répéta entre deux cascades de petits rires éraillés : « Me donner vos armes ! » Ne craignez-vous pas que la tueuse vous tire dessus ? J'attendrais un peu si j'étais vous.

— Attendre quoi ? demanda le commissaire sans cacher sa surprise.

— Que vos deux gorilles soient de retour. Le grand balaise et le dragueur. »

Le commissaire riait à belles dents. « Des gorilles ! »

Mary éclata brusquement de rire à son tour. « J'aurais dû dire un gorille et un gibbon, corrigea-t-elle. Le type qui est fluët semble très agile, avec ses longs bras et son visage délicat. Il pourrait se balancer de branche en branche ; ce serait spectaculaire. »

Lorsque les deux détectives revinrent, Mary et le commissaire se tordaient de rire. Les yeux ronds, Grijpstra regarda de Gier.

« La dame va nous donner ses deux pistolets, expliqua le commissaire à Grijpstra. Accompagnez-la et récupérez aussi les munitions. »

Mary rangeait ses pistolets dans le tiroir de sa table de nuit. Les armes étaient enveloppées dans de la flanelle et semblaient en excellent état. « Prenez-en soin, recommanda Mary tandis que Grijpstra les glissait dans les poches de sa veste, ce sont des instruments de précision, tous les deux, et j'ai passé un temps fou à les nettoyer.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle, dit galamment Grijpstra, et n'oubliez pas les munitions. » Il y en avait deux boîtes. « Je vous remercie, mademoiselle.

— Est-ce que je peux emporter quelques affaires dans une valise ? demanda Mary. Votre supérieur veut m'arrêter. Bien entendu je suis innocente mais je suis persuadée que vous allez me garder quelque temps ; je suppose qu'un prisonnier n'a aucun droit.

— Vous ne serez pas considérée comme une prisonnière, madame,

répondit Grijpstra. Vous n'êtes qu'une simple suspecte et les suspects ont toutes sortes de droits. Nous veillerons à ce que vous ne manquiez de rien.

— C'est ça, ajouta amèrement Mary, vous ne me laisserez ni fumer ni lire et je devrai rester assise pendant des heures dans un trou à rats. On m'en a déjà parlé.

— Tout se passera bien », assura Grijpstra en la regardant mettre un pyjama, des livres, des cigarettes et une trousse de toilette dans un baise-en-ville avachi.

Quand Mary fut revenue dans l'autre pièce elle se campa devant le commissaire. « Commissaire, dit-elle avec fermeté.

— Oui, mademoiselle ?

— Je vous assure que je suis innocente et je vous promets que je ne chercherai pas à m'enfuir. Je vous en donne ma parole. Ne m'emmenez pas avec vous. Si vous avez besoin de moi vous pouvez m'envoyer un message et je serai là dans les trente minutes qui suivront. Si besoin est je prendrai un taxi bien que je n'aie pas beaucoup d'argent. Je vous en prie, je ne veux pas aller en prison, dans une cellule. » Sa lèvre inférieure était agitée d'un tremblement ; de Gier et Grijpstra détournèrent les yeux en même temps.

Le commissaire soupira et posa sa main décharnée sur l'épaule de la grosse femme. « Croyez-moi, il faut que je vous emmène. Tout vous accuse. On a trouvé vos empreintes dans le jardin ; vous n'avez pas averti la police quand vous avez découvert le cadavre et vous êtes une championne de tir. Nous sommes certains que l'homme a été tué par un tireur d'élite, homme ou femme, or il n'y a que très peu de personnes capables de se servir correctement d'une arme à feu. D'autre part, il est possible que vous ayez eu un mobile. Tout cela n'arrange pas votre cas. Si ça se trouve, vous vous êtes rendu coupable du crime que nos lois réprouvent le plus sévèrement. Je ferais une faute grave si je ne vous emmenais pas. Mais je suis persuadé que vous comprenez ce que je veux dire, c'est une simple question de logique.

— S'il n'y a aucun défaut dans la loi, y a-t-il au moins de la pitié ? » demanda Mary. Sa lèvre tremblait toujours.

— Oh, oui il y en a, dit le commissaire d'un ton solennel. Il se peut que ceux qui nous gouvernent commettent beaucoup d'erreurs, mais la loi est attentive aux malheurs des autres. C'est pourquoi, d'après ce que nous savons, nous sommes obligés de vous arrêter et de vous mettre dans une cellule...

— J'ai compris, dit Mary. Alors emmenez-moi, mais vous devriez prévenir Evelien ; elle est en haut. »

D'un signe de tête le commissaire fit comprendre à de Gier ce qu'il devait faire.

Grijpstra ouvrit la porte pour Mary et il appela le chauffeur en uniforme qui sommeillait dans la voiture du commissaire.

« Voulez-vous que je vous accompagne, monsieur ? »

— Non, Grijpstra. Je vous verrai au bureau demain matin à neuf heures. Attendez de Gier et rentrez chez vous ; vous pouvez dire aux deux agents qui gardent la maison de Wernekink qu'ils peuvent partir eux aussi. On a enlevé le corps et on n'a plus rien à faire par ici. » Le commissaire ouvrit la portière de la Citroën noire pour permettre à Mary d'y monter ; pendant ce temps le chauffeur saluait.

Le rouge était mis⁽²⁾ à l'entrée du bureau du commissaire et son téléphone était momentanément débranché. Seul pouvait le joindre l'agent-chef à l'aide d'un interphone spécial, véritable téléphone rouge. Le commissaire était en conférence avec trois personnes. « Oui », fit-il à l'adresse du procureur général, âgé d'une cinquantaine d'années, qui était vêtu d'un complet bleu marine, d'une chemise blanche et d'une cravate grise, « je sais que la procédure n'est pas très régulière, mais si j'ai demandé à ces deux détectives de venir c'est parce que j'attache beaucoup d'importance à leur intuition et que leurs conseils me sont très utiles. »

Le procureur général acquiesça, Grijpstra sourit, mais de Gier resta de marbre. « Je suis très content de la présence de ces deux messieurs, dit le procureur d'une voix lente, d'autant plus que l'affaire est grave. Après tout nous sommes en train de décider si, oui ou non, nous devons laisser libre une certaine personne, et la liberté est le bien le plus précieux.

— C'est ça, approuva le commissaire.

— Cela dit, il y a là-dedans quelque chose que je n'apprécie guère, continua le procureur.

— Ah bon ! s'étonna le commissaire.

— J'ai l'impression qu'on me demande si *moi* je pense que M^{lle} Mary van Krompen est coupable ou non, dit le procureur.

Vous auriez dû présenter ça sous une autre forme. Vous auriez dû essayer de me *prouver* sa culpabilité. Cela fait maintenant deux jours que vous l'interrogez et vous ne pouvez pas la garder plus longtemps, c'est entendu. Alors, maintenant, c'est à mon service de décider de la maintenir en garde à vue, parfait. La police nous a fait part de ses soupçons, les faits sont accablants, nous avons lu les rapports des enquêteurs et nous en avons tiré nos conclusions.

— Alors ? demanda le commissaire.

— Eh bien, oui. Mais cette fois, c'est vous qui me demandez ce que *moi* j'en pense. Douteriez-vous de vos capacités ? »

Le commissaire acquiesça gravement. « Effectivement j'en doute ; complètement même.

— Et pourquoi donc ? Les faits sont là : les chaussures de la femme

correspondent aux traces de pas qu'on a relevées. D'autre part, elle avoue qu'elle a vu le corps mais qu'elle n'a pas jugé bon de prévenir la police ; déjà ça, c'est un délit en soi et j'espère que vous le retiendrez contre elle. Pour couronner le tout, elle tire excessivement bien au pistolet. D'après les experts il y a une distance de neuf mètres et demi entre l'homme qui s'est fait abattre et le tireur. En outre, le type n'a pas dû rester planté devant sa fenêtre lorsqu'il a vu que sa vie était en danger, il s'est instinctivement déplacé. Le tueur n'a donc pu disposer que de quelques secondes pour appuyer sur la gâchette. Wernekink n'était pas attaché à un poteau d'exécution, on ne lui avait pas bandé les yeux, n'est-ce pas ? »

Le procureur général s'échauffait, il se croyait en cour d'assises devant les juges et devant l'avocat qui défendait l'accusé.

« Heu, heum, fit-il, excusez-moi, les preuves sont si évidentes que je me suis laissé emporter. Cela dit, les preuves *sont* irréfutables, non ? De plus, la femme est championne de tir ; elle a gagné des tas de coupes et c'est le meilleur élément de son club.

— Certes, admit le commissaire. C'est une championne et la fille qui fricotait avec le voisin et qui loge chez elle est très attirante. Néanmoins, il me semble que ce n'est pas vraiment probant. Non, ce n'est pas décisif. La femme jure qu'elle est innocente. Elle a une licence de mathématiques et elle reconnaît qu'il y a très peu de chances pour qu'un autre tireur d'élite ait pu descendre notre homme. Il y a pourtant une chance et ça, nous devons l'admettre. Après tout, même en Hollande, il y a des gens qui savent se servir d'une arme. Prenons de Gier par exemple. De Gier, est-ce que vous pensez que vous auriez pu réussir un tel carton ?

— Peut-être, admit-il en se levant. J'ai eu de très bons résultats dans notre stand de tir et je me suis bien débrouillé en plein air. L'année dernière j'ai touché à la jambe un voleur qui s'enfuyait : c'était le crépuscule, j'étais à environ vingt mètres et je tirais en courant mais je crois que j'ai eu de la chance.

— Oui, oui, nous sommes au courant, dit impatiemment le commissaire. Mais ce que nous voulons savoir, c'est si vous êtes capable de toucher un homme entre les yeux à une distance de neuf mètres et demi. En tirant une seule fois s'entend ; nous n'avons trouvé qu'une seule douille dans le jardin. »

De Gier secoua la tête. « Je ne saurais dire, monsieur. Je pourrais le faire mais tout dépend des conditions. Il faut tenir compte du vent, de l'arme et de la nervosité du tireur. Par exemple, moi je peux toucher n'importe quoi après avoir fait une promenade en bicyclette, comme si les vibrations affectaient les muscles de mon bras et le rendaient plus

sûr.

— Il doit y avoir d'autres tireurs d'élite en Hollande, déclara le procureur général, et le sergent de Gier en fait peut-être partie. D'autre part il est indéniable que la balle n'a pas été tirée par l'un des deux pistolets que la femme vous a remis.

— Non, intervint Grijpstra, je ne crois pas que ça la mette hors de cause. On peut acheter des armes, non ? Et ceux qui appartiennent à des clubs de tir peuvent les acquérir plus facilement que les autres. En outre, les gens qui réparent les armes les vendent souvent en douce. Ils peuvent les acheter en pièces détachées et les assembler. Et puis en Belgique, il est très facile de se procurer des armes à feu. Si Mary voulait acheter un pistolet ça lui était très facile, et si elle voulait se débarrasser de Tom elle n'aurait jamais utilisé un de ses pistolets.

— Eh bien ! déclara le procureur général. Il me semble qu'il y a suffisamment de charges pour qu'on puisse la garder encore deux jours, du moins en ce qui me concerne. C'est ce que je vous avais dit mais vous ne semblez pas très enthousiaste.

— Évidemment, évidemment, marmonna le commissaire, mais j'avais autre chose à vous demander. Vous êtes docteur en droit et vous êtes un juriste avisé ; vous ne fonctionnez pas comme un policier, moi si. Nous autres, nous enquêtons mais nous ne jugeons jamais.

— Je ne juge pas, se défendit le procureur général. Je poursuis les gens en justice ; c'est complètement différent.

— Je sais, dit le commissaire, mais vous n'avez pas le même point de vue. Je ne suis pas convaincu de la culpabilité de la femme. Elle nie tout, franchement, elle n'est pas sournoise, elle ne mâche pas ses mots, mais elle est incapable de mentir.

— Vous l'aimez bien ? » demanda le procureur.

Le commissaire se leva et se mit à fléchir les jambes. « Oui, avoua-t-il doucement, je crois que je l'aime bien. »

Le procureur général regarda les trois policiers, comme pour s'assurer d'une certaine complicité. Le commissaire avait les yeux fixés au mur, Grijpstra regardait par la fenêtre et de Gier avait les paupières closes. Le procureur se leva en agitant les mains. « Regardez-moi, dit-il, dites-moi ce que vous attendez de moi, pour l'amour du ciel ! Je crains que vous ne connaissiez pas les limites de mes attributions. Tout ce que je peux faire, c'est autoriser la garde à vue et la reconduire, chaque fois pour deux jours. Je reconnais que la première fois, c'est une simple formalité ; si un commissaire de police me déclare qu'il soupçonne une personne d'avoir commis un délit sérieux, je donne automatiquement mon autorisation pour qu'on garde le

suspect pendant deux jours à des fins d'interrogatoire. J'interviens surtout lorsqu'il s'agit de prolonger la garde à vue. En ce qui concerne cette femme, je me suis penché sur son cas, je l'ai *vue*, j'ai bien étudié le problème, les charges sont lourdes. Mais d'accord, vous avez encore deux jours. A quoi ça sert ? C'est vite passé quarante-huit heures, non ? Elle n'est pas si mal installée que cela dans sa cellule, honnêtement ? Pourquoi ne vous en remettez-vous pas au juge ? Après deux autres jours, si vous n'êtes pas encore convaincu de son innocence, c'est le juge qui tranchera. Laissez-le donc faire !

— Encore deux jours, déclara doucement le commissaire.

— Mais bon sang, qu'est-ce que ça peut vous faire ? » s'exclama le procureur. Il était devenu tout rouge.

« C'est que je l'aime bien, dit le commissaire ; mais il y a aussi autre chose. »

Le procureur soupira. « Voilà qui est mieux, racontez-moi.

— Nous avons rigolé ensemble, avoua le commissaire.

— Rigolé ? s'écria Grijpstra. Ainsi c'était ça, lorsque de Gier et moi sommes revenus dans la pièce ? Je me suis bien douté de quelque chose en entrant ; en fait je croyais qu'elle avait avoué.

— Mais non, elle n'a jamais rien avoué. Il s'est simplement passé quelque chose de drôle et nous avons rigolé un bon coup tous les deux. Brusquement elle s'est décontractée, elle est redevenue normale, et même amusante.

— Quelque chose de drôle ? » De Gier s'intéressa à la conversation. « A propos de quoi rigoliez-vous, vous et la femme, monsieur ?

— C'est sans importance. »

Grijpstra fit la grimace. « Ça devait être à cause de toi, de Gier ; moi, je ne suis jamais drôle. »

Le procureur général sentit ses moustaches se hérissier. « Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Bon, elle a ri parce qu'il s'est passé quelque chose de drôle, et alors ?

— L'angoisse et la rigolade ne vont pas très bien ensemble », expliqua le commissaire.

Le procureur se dit que son jugement n'était peut-être pas infaillible. Il se souvenait des longues conversations qu'il avait échangées avec le commissaire, au Quartier général ou chez lui. Lorsqu'il y avait un problème, le vieil homme frêle émettait une opinion qui, sans être orthodoxe, était correcte la plupart du temps. De nouveau il soupira. « De toute façon nous n'en avons pas fini avec elle. Nous ne pouvons pas la relâcher, du moins je n'en vois pas du

tout la possibilité. Si elle a tué ce pauvre jeune homme, c'est parce qu'elle était malade de jalousie ; le fait qu'en ce moment elle semble calme et en pleine possession de ses moyens ne signifie pas grand-chose. Si elle a des tendances agressives, et nous avons tout lieu de le croire, elle peut redevenir violente si les circonstances s'y prêtent. Il se peut très bien qu'elle ait été jalouse du jeune homme parce que la fille s'y intéressait. La fille est toujours en vie et nous ne tenons pas à ce que Mary van Krompen la tue, n'est-ce pas ? »

Grijpstra hochait la tête en signe d'approbation.

« Vous êtes d'accord, adjudant ?

— Je crains que oui, répondit Grijpstra. La fille va penser que c'est Mary qui a tué Tom Wernekink. Du moins elle peut le laisser entendre.

— C'est vrai », reconnut de Gier.

Le commissaire continuait ses exercices d'assouplissement. Il s'arrêta et regarda ses visiteurs. « Je vous remercie de vous être dérangés, messieurs », déclara-t-il doucement.

C'était la quatrième fois que de Gier passait devant la maison et il n'avait toujours pas trouvé de place pour se garer. Bien entendu la Volkswagen qu'il conduisait était une voiture de police banalisée et il n'avait pas à s'en faire quant à d'éventuelles contraventions, mais il s'inquiétait du camion qui le talonnait et qui ne cessait de klaxonner.

« Entendu, grommela de Gier, je vais te laisser le passage, mais où est-ce que je vais mettre la voiture ? »

De nouveau le chauffeur de camion klaxonna. De Gier accéléra. « Marchez, dit-il à voix haute. Marchez ! ça vous fera du bien. »

Il y avait des maisons des deux côtés de la digue et des palissades chaque fois que se présentait un espace libre. Il avança jusqu'au bout de la digue, là où la route s'élargissait, et se gara sous un panneau « Interdiction de stationner ». Il revint sur ses pas en marchant ; cela lui prit dix minutes. Il passa devant la maison de Mary van Krompen et se mit à compter. « C'est là », dit-il en s'arrêtant dans une allée très étroite. La maison semblait bien entretenue, un pavillon de deux étages peint en vert foncé.

« Le Chat botté », murmura de Gier. Il n'en savait pas davantage ; c'était un ami de Tom Wernekink, la seule personne qu'il eût reçue chez lui. Jusqu'à présent, les gens de la digue ne leur avaient pas appris grand-chose. De son côté Mary ne leur avait pratiquement rien dit, même quand on l'avait interrogée pour la troisième fois. En ce moment même le commissaire devait être en train de la cuisiner mais elle devait s'obstiner à répéter : « Non, je ne l'ai pas tué. »

Le témoignage d'Evelien Dapper ne les avait pas davantage éclairés. Ce Chat botté devait être un drôle de personnage, un type qui portait toujours des complets de velours. Et pas n'importe lesquels, dans des teintes mordorées ou violettes. Il avait aussi des bottes, des cuissardes très brillantes, de longs cheveux noirs et une épaisse moustache. D'après la description il avait de grands yeux bruns, et un gros nez. Il vivait avec sa petite amie, une fille splendide. Mary avait déclaré que le Chat faisait des affaires. Evelien n'en savait rien, ou alors elle s'en fichait. Il avait le même âge que de Gier, environ quarante ans.

« Et pour couronner le tout, dit de Gier en sonnant pour la deuxième fois, il n'est pas là. » Sur la porte il n'y avait aucune plaque.

C'est bien dommage que Grijpstra ne soit pas là, songea de Gier ; mais Grijpstra était à Rotterdam en train d'enquêter sur le passé de Wernekink. Au Quartier général il n'y avait pas beaucoup de détectives disponibles. Les affaires se rapportant aux cadavres trouvés dans le canal et dans le parc n'avaient pas encore été classées, on n'écartait pas l'hypothèse d'un crime. Voilà pourquoi Geurts, Sietsma et même le jeune Cardozo, le jeune détective qu'on venait d'affecter à la Brigade criminelle, étaient en train de fouiner et de chercher des indices.

De Gier jura à voix basse. Il avait pris connaissance des dossiers concernant les deux cadavres. Il était persuadé qu'il n'y avait pas eu de crime. La fille que l'on avait retrouvée morte dans le parc n'était que l'une des multiples victimes de l'héroïne ; c'était sa propre aiguille qui l'avait tuée. Quant à la vieille femme qu'on avait retrouvé flottant dans le canal, elle avait dû y tomber alors qu'elle était imbibée d'alcool. Qui aurait eu intérêt à l'y pousser ? N'importe comment, cette vieille ivrognesse y serait tombée, d'une façon ou d'une autre. Elle était bien connue dans les pubs que fréquentaient les clodos. De la même façon la fille qui avait des marques sur les bras était connue dans le milieu des camés.

Dans le fond ce Chat est peut-être fou, songea de Gier. Il peut très bien sortir de la maison en brandissant un de ces vieux fusils qu'on charge par le canon. S'il s'habille comme ça, c'est qu'il a probablement un grain. De plus, tous les habitants de cette digue de dingues savent que je suis un flic, ils l'ont sans doute averti. Depuis une demi-heure je n'ai pas arrêté de me balader en VW sous leur nez et tout le monde sait que la police roule en VW ; il est grand temps de changer de voiture. On pourrait nous donner des Porsches, comme celles qu'ils ont sur l'autoroute, ou bien des Ferraris. La Ferrari me semble particulièrement appropriée. Ce sont des petites voitures rapides qui ont fière allure et qui...

On ouvrit la porte. « Oui ? » s'enquit la ravissante femme.

Ce qu'elle est belle, pensa de Gier. Bon Dieu de merde, ce qu'elle est belle ! Ce fut tout ce qu'il pensa et on ne pouvait rien ajouter, elle était vraiment belle.

« Bonjour madame, dit enfin de Gier. Je suis policier. Est-ce que je peux entrer ?

— Naturellement, répondit la femme. Vous n'êtes pas obligé d'être policier pour entrer. Je vous en prie, venez, ne serait-ce que pour votre propre sécurité. Cette allée est dangereuse, les gens s'y font sans arrêt renverser par des motos. Ces jeunes gens ne sont pas raisonnables ; ils font la course, et si une voiture les gêne, ils

empruntent l'allée. Je les déteste. Mais entrez donc. »

Elle le précéda dans un étroit couloir et, bien qu'il la trouvât toujours aussi belle, de Gier révisa son jugement. Il y avait quelque chose quant à la taille de la femme. De Gier mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts et la femme était plus grande que lui. Elle faisait peut-être un mètre quatre-vingt-dix.

Cela n'a aucune importance, se dit de Gier ; elle est bien proportionnée. Cela n'a vraiment aucune espèce d'importance. Il apprécia les fesses qu'elle avait fermes dans un pantalon moulant et les pieds qu'elle avait nobles et nus. Il remarqua également que ses cheveux bruns lui descendaient au milieu du dos.

« Ici, recommanda la femme ; c'est la pièce la plus accueillante, on peut voir la rivière. Vous arrivez juste pour le café.

Est-ce que vous venez en raison de la mort de ce pauvre homme sur la digue ?

— C'est exact, madame.

— Je m'appelle Ursula. Ursula Herkulanovna, je suis russe. Vous pouvez m'appeler Ursula. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— De Gier. »

Elle fit la grimace et ses lèvres charnelles esquissèrent une moue. « Bah, je déteste les noms qui commencent par un G. Vous les prononcez comme si vous aviez une mouche vivante dans le gosier. Quel est votre prénom ?

— Rinus. »

La moue s'accentua.

« Vous n'aimez pas Rinus non plus ?

— Non, dit-elle.

— Vous pouvez m'appeler sergent, proposa de Gier plein d'espoir.

— Sergent ? répéta Ursula. C'est tout ce que vous êtes ? Mon grand-père était colonel sous le Tsar.

— Je ne suis qu'un simple sergent. Le sergent Rinus de Gier.

— Peu importe, concéda Ursula. Vous aurez quand même du café, sergent. Jamais je ne me ferai à ce pays. Il me semble que les subalternes sont plus importants que les gradés, ici. Il est venu un homme l'autre jour ; il a déclaré qu'il était huissier, qu'il était envoyé par l'inspection des finances et il a menacé de saisir la maison, la voiture et tout ce que le Chat et moi-même possédions sous prétexte que nous ne nous étions pas acquittés d'une somme ridicule, quelques centimes, envers un fonctionnaire. Il était mignon comme tout

d'ailleurs.

— Qui ça, l'huissier ?

— Oui. Un homme bien balancé. Il a dit qu'il faisait de l'aviron sur la rivière, pour le plaisir. Vous aussi vous en faites, sergent ?

— Non, répondit de Gier d'une voix ferme.

— Mais vous pratiquez sûrement un sport quelconque ?

— Absolument pas, je me contente de nourrir mon chat et d'arroser mes plantes sur le balcon. »

Ursula se mit à rire à gorge déployée. Elle était debout très près de De Gier ; brusquement elle se pencha et, de ses lèvres, lui effleura la joue. « Je vous aime bien, sergent. Vous ne frimez pas. Cet homme qui fait de l'aviron est resté assis ici pendant des heures et il n'a pas arrêté de parler de lui. C'était un champion nautique. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser. D'accord, il était séduisant avec ses larges épaules, ses hanches étroites et sa figure énergique, pourtant il m'a ennuyée à mourir. Le Chat non plus n'était pas très content de le voir quand il est rentré. Il lui a donné ce qu'il lui devait en lui montrant la porte.

— Le Chat n'est pas là ? demanda de Gier.

— Non ; vous faites bien de m'en parler, il m'a demandé d'aller le chercher. Il est quelque part en ville et il n'a pas sa voiture, mais rien ne presse. Asseyez-vous, fumez une cigarette et regardez les bateaux sur la rivière ; je vais chercher le café. J'ai du cake aussi, comment l'aimez-vous ?

— Avec de la crème Chantilly et des morceaux d'ananas.

— Ça, c'est ce qui sert de garniture ; je ne peux vous offrir que le cake.

— Je vous en prie, pas de cake », implora de Gier en regardant Ursula qui sortait de la pièce d'une démarche aérienne. Elle ne marche pas, elle glisse, songea de Gier en allumant une cigarette d'une main tremblante ; il sentit un frisson lui parcourir l'échine en se rappelant le baiser. À côté d'elle, les filles qu'on voyait à la télévision avaient l'air ridicules ; cette femme-là se déplaçait avec élégance, et quelle poitrine ahurissante !

Il regarda par la fenêtre sans remarquer le trois-mâts qui virait de bord en amont. Le bâtiment était impressionnant, toutes voiles dehors : la grand-voile, la voile de misaine et le foc. De Gier aimait les bateaux ; il pouvait passer des heures à les contempler, mais il ne vit pas le trois-mâts qui lui passait devant les yeux.

C'est vrai, se dit-il, j'ai vu sa poitrine, ça attire toujours les hommes. Je l'ai même bien vue, ainsi que ses épaules. Tout est parfait

en elle, jusqu'à ses mains.

Il avança les lèvres et expira tout l'air qu'il avait dans les poumons. C'était un exercice qu'un moniteur de judo lui avait appris au gymnase de la police. « Si vous tombez, qu'on vous pousse brusquement ou si vous vous trouvez dans une position délicate et inattendue, expirez et inspirez doucement. Secouez la tête et recommencez. » Il secoua la tête. Il était assurément dans une position délicate autant qu'imprévue. Ursula lui avait coupé le souffle.

Ursula, pensa de Gier en fronçant les sourcils. Il y avait de nombreuses années, quand il était encore à l'école, il avait connu une fille qui s'appelait Ursula. Une petite boulotte avec une ombre de moustache et des boutons. Une fille qui était toujours première partout. Il faudrait qu'il s'habitue au prénom. À sa manière, l'autre Ursula s'était montrée très forte elle aussi et il l'avait détestée de tout son cœur.

L'exercice respiratoire lui éclaircit les idées et il jeta un coup d'œil autour de lui. La pièce était bien agencée et meublée avec goût. Le sol était recouvert de tomettes, et sur le mur en crépi il y avait une peinture à l'huile qui représentait deux petits garçons en train de jouer aux billes dans ce qui semblait être un désert. De nombreuses variétés – certaines étaient rares – de plantes fleuries lui faisaient penser aux clairières des forêts tropicales. Des orchidées, il avait lu quelque part qu'il leur fallait beaucoup de soins. Ursula s'en occupait peut-être, à moins que ce ne fût le Chat ? Il chercha des photos, mais il n'y en avait aucune. Bizarre, pensa-t-il, tout le monde met des photos dans des cadres d'argent posés sur le piano. Il n'y avait pas non plus de piano. Le mobilier était massif ; près de la fenêtre il y avait trois fauteuils confortables et imposants sur lesquels on avait jeté une multitude de coussins. On avait poussé contre le mur une grande table, probablement celle sur laquelle on dînait. Il appréciait en connaisseur le tapis persan qui couvrait à moitié le sol, lorsque Ursula revint en portant un plateau.

« Voilà, dit-elle, de l'ananas et de la crème fouettée.

— C'était juste une plaisanterie, se défendit de Gier.

— Vous n'allez pas ne pas manger ça ? J'ai préparé la crème spécialement pour vous et j'ai ouvert une boîte.

— Bien sûr que si je vais le manger, assura de Gier en se grattant le derrière. Merci beaucoup, c'est très sympa de votre part.

— Hé, s'écria Ursula.

— Pardon ?

— Vous êtes en train de vous gratter le derrière, expliqua Ursula.

Vous faites toujours ça ? Quelle habitude dégoûtante ! »

De Gier cessa de se gratter et piqua un fard. Ursula gloussa. « Ne faites pas attention à ce que je dis, mangez donc votre crème. Moi je suis au régime alors je vous regarderai. »

De Gier se mit à manger ; il savourait chaque bouchée avec délice en grognant de plaisir. « C'est délicieux, absolument délicieux, c'est la meilleure crème que j'aie jamais mangée. Quant à l'ananas, on jurerait qu'on vient de le cueillir.

— Arrêtez les frais », dit Ursula en le regardant attentivement.

Mais de Gier continuait à se pâmer, alors, quand il eut mangé la moitié du plat, Ursula lui retira ce qui restait en criant. « Vous me rendez folle », déclara-t-elle en engloutissant ce qu'il avait laissé.

De Gier fit la grimace.

« Vous êtes diabolique, reprit Ursula en le regardant. Vous ne pouvez pas imaginer de quoi j'aurai l'air si je grossis ! Déjà je me trouve énorme et si je prends quelques kilos, je ne serai plus qu'un gros tas informe. C'est comme ça que vous voulez que je sois ? dites-le.

— Pas du tout, répondit de Gier en souriant. D'ailleurs je ne crois pas que vous devriez vous en faire à propos de votre taille. Vous êtes grande, c'est certain, mais vous n'êtes pas mal. »

Elle reposa violemment l'assiette. « Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien, pourquoi ?

— Ne faites pas l'innocent, vous vous conduisez comme un goujat. Généralement les hommes me draguent ou ils s'enfuient en courant et vous, vous ne faites rien de tout cela. Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— J'aimerais voir votre mari pour lui poser quelques questions. Nous enquêtons sur la mort de Tom Wernekink et on nous a dit que votre mari le voyait de temps en temps.

— Mon mari ?

— Le Chat, expliqua de Gier.

— Le Chat n'est pas mon mari. Je vis avec lui, ou plutôt, il vit avec moi. Mon mari est en Australie ; c'est un petit homme stupide, je suis en train de divorcer.

— Racontez-moi, déclara de Gier en sirotant son café.

— Vous raconter quoi ?

— N'importe quoi, ce qu'il en est de votre nationalité russe, de l'Australie. Parlez-moi de votre grand-père, l'officier russe, du Chat, de

Tom Wernekink et dites-moi comment il se fait que vous parlez aussi bien hollandais. Enfin expliquez-moi parce que je nage un peu, voyez-vous.

— Ah voilà », laissa-t-elle tomber en s'installant plus confortablement. Elle posa ses pieds nus sur la table. « C'est la police qui veut savoir ou bien c'est *vous* ?

— Les deux.

— Très bien. Mon père est né à Shanghai après que mon grand-père eut fui ces horribles communistes. Il a épousé ma mère qui est hollandaise, puis ils ont quitté Shanghai parce qu'une fois de plus les horribles communistes arrivaient. Ils se rendirent en Australie ; c'est là-bas que je suis née, que j'ai grandi et que j'ai rencontré le petit homme qui m'a épousée. C'est alors que le Chat a débarqué, pour je ne sais trop quelles affaires, et qu'il m'a parlé d'Amsterdam. Ça semblait tellement romantique et, après tout, je suis à moitié hollandaise. Alors j'ai fait mes bagages, j'ai pris mon passeport et je suis partie de chez moi en douce pour suivre le Chat. Voilà pourquoi je suis devant vous. Ça fait maintenant quatre ans que je suis ici, ou peut-être cinq.

— Et Herkulanovna, c'est votre nom à vous ?

— Le nom de mon père. Légalement je suis toujours M^{me} Graham je suppose, mais je m'efforce d'oublier ce nom. Je pense que le divorce sera bientôt prononcé.

— Comme ça vous épouserez le Chat. »

Elle se leva brusquement. « Jamais, jamais je ne me remarierai.

— Vous n'aimez pas le Chat ? »

Elle se rassit pour finir le peu qu'il restait de crème et d'ananas. « Si, je l'aime, mais je joue de la flûte ; j'ai envie de voyager et d'en jouer sans que le Chat me suive sans arrêt.

— Montrez-moi la flûte, la pria de Gier.

— Pourquoi ?

— Moi aussi je joue de la flûte.

— Vous en jouez bien ?

— Non. Je joue un peu de musique baroque, mais la plupart du temps j'improvise avec mon collègue, l'adjudant Grijpstra. Il a une batterie au bureau, et quand il joue je l'accompagne. »

Elle se mit à rire. « Comme c'est charmant. Une véritable batterie ?

— Toutes les caisses y sont. Quelqu'un les a laissées au bureau il y a des années et elles y sont restées. Quand il était adolescent, Grijpstra

jouait de la batterie, il s'y est remis, bien entendu il ne frappe pas comme un sourd pour ne pas déranger les gens à côté. Quant à moi, je me suis aussi rappelé que je jouais de la flûte, alors je l'ai ressortie et maintenant on joue ensemble.

— C'est vraiment charmant, dit Ursula d'une voix flûtée. C'est *absolument* charmant. Il faut que vous veniez jouer avec moi un soir. Le Chat n'appréciera pas, mais nous l'enverrons faire un tour.

— D'accord, approuva de Gier. Voyons un peu votre flûte. »

Elle apporta un étui en cuir noir et de Gier en sortit la flûte. Il assembla les bouts avec soin.

« Allez-y, jouez, ordonna Ursula.

— Elle est beaucoup plus grande que la mienne, moi j'ai une piccolo », expliqua de Gier en soufflant maladroitement. Il arriva bientôt à tenir la note.

« Vous savez lire la musique ?

— Oui.

— Essayez ça. » Elle mit une partition sur la table.

De Gier la reconnut et il secoua la tête. « C'est trop compliqué, d'autant plus que je ne connais pas l'instrument. »

Il sortit la petite flûte qu'il avait dans sa poche intérieure. Ursula la lui prit des mains et la contempla longuement.

« Elle est magnifique, apprécia-t-elle. Ces petites flûtes coûtent beaucoup d'argent ; je voulais en acheter une l'autre jour, mais le Chat n'avait pas assez d'argent sur lui. Il m'a dit qu'il m'en achèterait une plus tard. Écoutons comment elle résonne. »

De Gier souffla une longue note aiguë puis il se mit à déchiffrer la partition. Il faillit s'arrêter lorsque Ursula se joignit à lui. La toute première note était tellement pleine et parfaite qu'il eut honte du son strident que lui-même obtenait. Cependant, lorsqu'il la regarda, il lut dans ses yeux une telle complicité, un tel encouragement qu'il s'appliqua, renonçant à changer de tonalité. Il arriva peu à peu à tenir la note à l'octave supérieure, tendre dans le grave et brillante dans l'aigu. Ils ne s'occupèrent bientôt plus de la partition et improvisèrent quelque chose de simple, s'attachant à respecter leur talent respectif.

« Vivaldi aurait apprécié, dit Ursula. Vous connaissez Vivaldi ?

— Tout ce que je sais, c'est que c'était un compositeur baroque, répondit de Gier. J'ai joué quelques-unes de ses œuvres.

— C'était un prêtre, ajouta Ursula, un prêtre peu orthodoxe aux cheveux roux. Il éduquait les religieuses, certaines d'entre elles ont

mis au monde des enfants aux cheveux roux.

De Gier fit la grimace.

« Ne pensez-vous pas que la musique est en tout point comparable au sexe ? » Il y eut comme une lueur ardente dans les yeux d'Ursula et de Gier s'efforça de changer de conversation.

« Oui, sûrement, reconnut-il. C'est bien dommage que mon collègue Grijpstra ne soit pas là. Il aurait pu jouer avec nous. Il arrive à battre avec beaucoup de sensibilité maintenant.

— Grijpstra, fit pensivement Ursula. Je pense qu'aujourd'hui nous nous passerons de lui et de sa batterie. N'importe comment, il faut que nous y allions. Etes-vous prêt ?

— Que nous allions où ?

— Vous ne vouliez pas voir le Chat ? Je dois aller le chercher ; comme ça, vous conduirez.

— Ma voiture est à l'autre bout de la digue, déclara de Gier. Il va falloir que vous attendiez un moment, le temps que j'aille la chercher.

— C'est stupide, on n'a qu'à prendre la mienne ; elle est garée tout près d'ici.

— Mais n'aviez-vous pas exprimé le désir que je conduise ?

— Effectivement, dit Ursula. Mais vous conduirez ma voiture. Je n'ai mon permis de conduire que depuis une semaine et je n'aime pas trop conduire. »

Elle avait une petite Austin rouge vif. En se contorsionnant de Gier réussit à s'installer au volant tandis qu'Ursula reculait au maximum son siège.

« Ursula, Ursula, où vas-tu ? » glapit une petite voix. De Gier ouvrit sa portière pour voir ce qui se passait ; il aperçut un enfant, debout près de la roue avant gauche.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » demanda-t-il au garnement qui n'arrêtait pas de brailler "Ursula", d'une voix suraiguë.

« Mon chéri », fit Ursula en sortant de la voiture. Elle prit l'enfant dans ses bras. « Où est-ce que tu es encore allé traîner, mon amour ? Tu es tout dégoutant.

— Il est à vous ? demanda de Gier.

— Non, c'est le fils des voisins. Vous ne trouvez pas qu'il est adorable ? Il n'a pas encore quatre ans mais il est très en avance pour son âge. Hein mon trésor ? ajouta-t-elle en embrassant l'enfant.

— Peuh », fit de Gier.

Ursula remonta en voiture et l'enfant s'installa sur ses genoux ; il se mit aussitôt à jouer avec le changement de vitesse. De Gier passa la première, l'enfant fit sauter la vitesse.

« Mettez ce gosse derrière », implora de Gier en essayant de contenir sa voix, mais Ursula se contenta de retenir plus ou moins l'enfant qui, voyant qu'il n'arriverait à rien avec le levier de vitesse, se mit à manipuler tout ce qui lui tombait sous la main. Les phares et les clignotants s'allumèrent ainsi tour à tour d'une manière complètement anarchique.

« Merde, laissa tomber de Gier excédé.

— Ne soyez pas grossier, dit Ursula. C'est un amour. Je vais m'occuper de lui, contentez-vous de conduire.

— Où allons-nous ? »

Elle lui donna une adresse de l'autre côté de la ville et de Gier regarda le tableau de bord. « Nous n'avons pratiquement plus d'essence. Regardez cette lumière rouge qui clignote, ça doit sûrement vouloir dire quelque chose.

— C'est idiot, je suis sûre que le Chat a fait le plein hier. Ces jauges ne marchent jamais, de toute façon. »

Ils tombèrent en panne d'essence dans le souterrain. De Gier transpirait lorsqu'il entendit la sirène de la dépanneuse que les feux de détresse du souterrain avaient avertie.

« C'est une panne d'essence, expliqua de Gier au conducteur.

— C'est stupide, hein ? dit le conducteur. Ça va vous coûter quarante florins. Payables d'avance, s'il vous plaît. »

De Gier montra sa plaque de police.

Le conducteur se pencha. « Écoutez, lui murmura-t-il à l'oreille, votre femme et votre enfant sont avec vous dans la voiture, alors vous n'êtes pas en service. On nous a dit de signaler des cas comme le vôtre. Je n'ai pas vu votre carte ; payez, et j'oublie tout.

— Je suis en service », répondit de Gier. Il était furieux.

L'homme soupira. Il sortit un carnet et un stylo bille.

« Nom, grade et affectation, dit-il.

— De Gier, sergent, Quartier général.

— C'est pas vrai, mais c'est pas vrai, se lamenta le conducteur de la dépanneuse. Toutes ces histoires pour quarante florins. Je suis content de ne pas être à votre place. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas payer ? Si vous n'avez pas de liquide, j'accepterai un chèque ou une reconnaissance et vous pourrez payer plus tard. »

De Gier secoua la tête.

« Très bien », fit le conducteur en se renfrognant et il attacha un crochet à l'avant de l'Austin. Il remorqua la voiture jusqu'au parking, à la sortie du tunnel. Le conducteur détacha le crochet et regagna sa dépanneuse.

« Hé, cria de Gier. Je n'ai pas d'essence, ne me laissez pas là, amenez-moi jusqu'à la prochaine station-service. »

L'homme ne daigna même pas se retourner.

« Il est idiot ton ami, dit l'enfant à Ursula.

— Tais-toi.

— Pourquoi ne conduit-il pas ? Vous ne savez pas conduire cette voiture ?

— Tais-toi.

— Vous avez un jerrican dans la voiture ? demanda de Gier en faisant un effort surhumain pour maîtriser sa voix.

— Non.

— Je serai là dans un petit moment. »

De Gier se résolut à marcher. La station-service était plus loin qu'il ne pensait et quand il y arriva il dut attendre car les pompistes étaient occupés.

« Oui ? demanda l'un d'eux au bout d'un moment.

— Je suis tombé en panne d'essence, expliqua de Gier. Est-ce que vous pouvez me prêter un bidon et me vendre cinq ou six litres ?

— Écoutez, mon pote, dit le pompiste, nous n'avons pas de bidons et nous sommes débordés. Il faut que j'aille servir trois voitures, c'est l'heure de pointe.

— Je vous en prie, implora de Gier.

— Désolé.

— Regardez, fit de Gier en posant une main sur l'épaule de l'homme. Regardez donc là-bas. Vous voyez cette petite voiture rouge à côté de la femme et de l'enfant qui sont debout ? C'est ma voiture, ma femme et mon enfant. Nous sommes bloqués et il faut qu'on rentre chez nous. Le gosse est mort de faim. Vous ne pouvez pas me laisser tomber.

— J'ai un bidon mais il n'a pas de poignée, dit l'homme.

— N'importe quoi fera l'affaire.

— Laissez-moi d'abord servir ces trois voitures. »

De Gier se résigna à attendre. Outre le plein d'essence, il fallut vérifier le niveau d'huile de la seconde voiture et la pression des pneus de la troisième. Moyennant un pourboire, le pompiste ne mit ensuite que sept minutes pour satisfaire les exigences de De Gier, qui eut beaucoup de mal à transporter le bidon sur son épaule. La sueur lui dégoulinait dans le dos et l'essence sur le bras.

« Toi, tu n'es pas très rapide, dit l'enfant.

— Sois gentil avec tonton, recommanda Ursula. Il nous est d'un grand secours.

— Il ne sait pas conduire.

— Je ne sais pas conduire, admit de Gier.

— Ton père a beaucoup marché, hein ? dit le pompiste à l'enfant quand ils s'arrêtèrent à la station-service pour faire le plein.

— Ce n'est pas mon père, répliqua l'enfant. C'est mon oncle et il ne sait pas conduire. »

Surpris, le pompiste regarda de Gier, celui-ci haussa les épaules. « Votre femme aimerait peut-être avoir une paire de lunettes de soleil à l'œil ? reprit le pompiste. Toutes les dix voitures nous en offrons. »

« Votre femme ? » réalisa Ursula.

« Non merci. » De Gier repoussa l'offre en regardant Ursula : « Ça fait vingt-cinq florins.

— Je n'ai pas pris mon sac », fit Ursula d'une toute petite voix.

De Gier paya.

Il y avait eu quelques accidents et la circulation était infernale. Ils restèrent bloqués aux feux rouges, se contentant de les voir passer au vert et de nouveau au rouge. Dans la voiture il commençait à faire chaud et l'enfant était de plus en plus insupportable. Il avait soif et il voulait aller aux toilettes. De Gier sortit de la file dans laquelle il était engagé et se gara sur le trottoir. Il donna de la monnaie à Ursula pour qu'elle emmène l'enfant dans un café. Un policier en tenue s'arrêta pour remplir une contravention. De Gier lui montra sa plaque.

« Vous êtes en service, sergent ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. »

Ursula revint avec l'enfant. Tandis que le policier lui ouvrait la portière il se pencha et murmura à l'oreille de De Gier : « Vous en êtes tout à fait sûr, hein, sergent ?

— Je vous l'ai dit.

— Ça ne serait pas par hasard votre femme et votre enfant ?

— Non.

— Ils sont suspects dans une affaire d'homicide ?

— C'est ça.

— On nous a demandé de faire des rapports dans des cas comme celui-ci, sergent.

— Eh bien, faites-le.

— Je n'en ferai rien », dit le policier en s'éloignant.

De Gier transpirait abondamment. Il était toujours en nage quand ils atteignirent la bretelle de l'autoroute sud. L'enfant avait fini par s'endormir sur le siège arrière et la main d'Ursula reposait sur la cuisse de De Gier.

« Sergent, fit-elle plaintivement, je suis malheureuse. »

De Gier ne répondit rien ; il essayait de se concentrer sur la circulation et il avait du mal à tenir le minuscule volant entre ses mains moites.

« Est-ce que vous savez pourquoi ? »

Il secoua la tête.

« Le Chat m'ennuie. Il n'y a pas assez de place pour nous deux à la maison. J'ai envie de partir, de m'envoler. Où habitez-vous, sergent ?

— Pas très loin, répliqua de Gier en faisant un geste vague dans une direction indéterminée.

— Allons-y.

— Avec l'enfant ?

— Nous lui achèterons un jouet. C'est un gentil petit garçon.

— Ah non, ah non », s'insurgea de Gier.

Ursula contempla le paysage urbain ; elle marmonnait à mi-voix. « Encore un de ces petits hommes apeurés, comme le laitier la semaine dernière. Tu lui avais pourtant proposé et il n'a pas osé. Ce sont des hommelettes et ils ne peuvent rien pour toi. Il va valloir que tu attendes. Un jour ça se produira.

— Quoi donc ? interrogea de Gier.

— Vous écoutiez ?

— Vous avez une voix qui porte, même si vous essayez d'y mettre une sourdine.

— Le boum-boum, reprit Ursula, le monstrueux orgasme. J'en ai

entendu parler mais ça ne m'est jamais arrivé. Le Chat n'a pas le temps : c'est un aventurier, pas un amant. Et moi, je veux quelqu'un qui sache aimer. Vous ne portez pas d'alliance ; êtes-vous marié, sergent ?

— Non.

— Vous avez sûrement des petites amies, dit tristement Ursula.

— Non, avoua de Gier, ce n'est pas aussi simple que ça.

— Des petits amis alors ?

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama de Gier.

— Alors je ne vois pas ce qui vous retient.

— Le Chat, fit de Gier. Vous vivez avec lui, non ?

— Vous avez peur du Chat ? s'étonna Ursula. Vous ne le connaissez même pas. D'ailleurs il est trop occupé pour être jaloux. Il m'arrive de ne pas le voir pendant une semaine.

— Ça ne m'intéresse pas », laissa tomber de Gier.

Le pétrole avait séché sur sa manche mais la voiture empestait et il avait la nausée. L'enfant s'était mis à ronfler et de la bave lui dégoulinait sur le menton. Il avait pu voir les auréoles sous les bras d'Ursula quand elle s'était arrangé les cheveux. Cela n'altérerait en rien sa beauté, mais tout ce que lui désirait, c'était rentrer chez lui pour retrouver son chat Oliver, prendre un bain et peut-être un café glacé. Non, pas de café, ça n'arrangerait pas son estomac barbouillé. Il prendrait simplement un bain puis il s'allongerait avec son chat, qui se tiendrait tranquille pour une fois, il n'en doutait pas.

Ursula continuait à discourir.

« Boum-boum, des orgasmes gigantesques. Vous pensez que ce sont des fantasmes, n'est-ce pas ? Que je suis frustrée ? Vous avez peut-être raison, mais j'ai sûrement une bonne raison...

— Certainement, coupa de Gier. Vous avez vos raisons. Ça y est, nous y sommes. » Il s'était arrêté devant un grand entrepôt ; sur la porte on pouvait lire « Sharif Electric ».

Le Chat les attendait dans le vestibule, Ursula le présenta.

« De Gier, de la police municipale. Ursula m'a demandé de la conduire jusqu'ici. J'ai quelques questions à vous poser. »

Le Chat ressemblait au portrait qu'en avait fait Evelien. Il serra la main de De Gier en souriant.

« Je m'appelle Diets, dit-il, mais appelez-moi le Chat comme tout le monde. Quelquefois, j'ai du mal à me souvenir de mon véritable nom.

— Écoutez, fit de Gier, je suis très en retard, il faut que je parte. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, est-ce que vous pourriez venir demain à quatre heures trente au Quartier général ?

— Mais certainement, répondit le Chat, j'y serai. C'est au sujet de la mort de Tom ?

— C'est ça.

— Pauvre mec. Je ne sais pas si je serai d'un grand secours mais je vous dirai ce que je sais. Tom était un de mes amis.

— Parfait. Eh bien, au revoir Ursula ; merci pour le café et la balade.

— Et la crème alors ? Ursula était choquée.

— Merci pour la crème.

— Vous oubliez l'ananas, non ?

— Merci pour l'ananas.

— Au revoir, tonton », dit l'enfant.

De Gier s'en fut. Il arrêta une voiture de police et se fit conduire à la station de taxis la plus proche. Il y en avait un de libre qui l'emmena jusqu'à la digue où il récupéra sa voiture : il pouvait enfin rentrer chez lui. Il lui restait encore une heure pour se laver et s'allonger sur son lit.

Quand il arriva, Oliver lui fit la fête. Les yeux mi-clos, il ronronnait tandis que, l'ayant pris dans ses bras, son maître lui flattait le ventre. Lorsque de Gier lui mit la tête contre sa joue, il miaula furieusement. De Gier le tenait à bout de bras et les pattes du chat brassaient l'air à quelques centimètres de son visage, il avait sorti ses griffes, on aurait dit des lames de rasoir. « Doucement », recommanda de Gier en secouant le chat. Celui-ci rentra ses griffes.

« Oliver, murmura de Gier, que dirais-tu d'un gigantesque orgasme ? »

Le chat ronronna.

« Ça ne pourrait pas t'arriver puisque je t'ai fait couper. Souviens-toi, c'était il y a quatre ans ! On t'a fait une piqûre pour t'endormir et quand tu t'es réveillé, tu n'avais plus de couilles et on avait recousu la petite bourse. »

Le chat se dégagea de l'emprise de son maître et sauta sur le sol.

« Non, tu n'as rien senti, poursuivit de Gier. Tu dormais, voilà tout. Crois bien que je suis désolé d'avoir été obligé d'en arriver là, tout à fait désolé. C'est une chose horrible, mais quand tu étais en chaleur tu saccageais complètement l'appartement, tu te suspendais aux rideaux

en miaulant d'une façon insupportable. Je ne pouvais pas te garder dans cet état. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas t'acheter, tu aurais pu tomber sur des gens avec un jardin et des arbres, rencontrer d'autres félins et chasser les oiseaux. »

De Gier se déshabilla lentement. « Je vais prendre une douche. Tu sens cette odeur de pétrole sur mon corps ? Pouah ! De pétrole, de sueur, de vapeurs d'essence, et cette odeur de femme en chaleur qui émanait d'Ursula. J'oubliais l'odeur du même, en prime ; quel horrible gosse ! Je pue complètement. Tu es fâché parce que tu ne sais pas ce que c'est qu'un orgasme, Oliver ? »

Le chat se mit sur le dos et couina.

« Tu ne peux pas miauler comme tout le monde ? Ou alors tu te crois supérieur parce que tu es un siamois ? Parce que ton grand-père venait d'Extrême-Orient ? Allez, miaule normalement. » Oliver se remit à couiner.

« Comme tu voudras. Je vais prendre une douche ; viens avec moi et fais-moi la conversation. » Le Chat s'assit sur le seuil de la salle de bains et contempla de Gier debout sous la douche. L'eau chaude lui coulait dans le cou et il fredonnait une chanson à la gloire d'Ursula et de sa beauté.

Que serait-il arrivé si je l'avais amenée ici ? pensait de Gier. Oliver se serait sûrement jeté sur cet horrible même. Mais s'il n'y avait pas eu de même ? Est-ce qu'elle se serait déshabillée et est-ce qu'elle m'aurait violé ? Se serait-elle contentée de s'étendre sur le lit en me regardant langoureusement ? Il faudrait peut-être que j'essaie un jour. Cette pensée l'excita et il régla le robinet d'eau froide. Le jet glacé calma ses ardeurs.

Lorsqu'il se fut séché, il s'étendit sur le lit et le chat se pelotonna contre lui. Il lui restait une demi-heure ; il mit le réveil et s'endormit aussitôt.

« Ainsi c'est vous le Chat botté, dit le commissaire. Nous savons peu de choses sur vous, simplement que vous vous habillez d'une certaine façon et qu'il vous arrivait de rendre visite à Tom Wernekink.

— Je suppose que c'est Evelien Dapper qui vous l'a dit, déclara le Chat ; cette fille qui habite juste à côté de chez Tom. Je lui ai parlé quelquefois mais je ne la connais pas vraiment. »

Le Chat était dans le bureau du commissaire au Quartier général. Il était assis sur la chaise réservée aux visiteurs de marque. Le Quartier général de la police municipale d'Amsterdam était installé dans un bâtiment qui n'avait guère plus de dix ans, mais le commissaire avait recréé dans son bureau une atmosphère très dix-septième siècle. La vaste pièce était haute de plafond et les meubles qu'il y avait mis lui appartenaient ; seuls les tableaux représentant des personnages de l'Âge d'Or appartenaient à la police. Il avait offert un cigare à son visiteur et les deux hommes fumaient silencieusement l'un en face de l'autre. Affalé sur une chaise dans un coin, à une distance respectable, de Gier fumait une cigarette cousue main. Le Chat était arrivé à l'heure. Il se tourna vers de Gier.

« J'espère qu'Ursula ne vous a pas causé d'ennuis ? C'est une femme bizarre. Elle aurait très bien pu conduire elle-même, elle a son permis.

— Je ne connaissais pas très bien la voiture, avoua de Gier, et l'enfant n'arrangeait rien.

— L'enfant ! s'exclama le Chat en riant. Je lui ai donné une gifle et il s'est tenu tranquille.

— Vous avez bien fait.

— De quoi parlez-vous ? s'étonna le commissaire.

— J'ai donné ma voiture à réviser, expliqua le Chat, et j'ai demandé à Ursula, c'est ma petite amie, de venir me prendre en ville où j'avais une affaire en cours. Quand votre sergent est venu à mon domicile, Ursula lui a demandé de conduire la voiture.— Et l'enfant ?

— Il n'est pas à moi. C'est une petite peste qui habite sur la digue. Ses parents ne s'en occupent pas, il traîne toujours dehors et, s'il en a l'occasion, il va avec n'importe qui.

— Ce n'est pas un chouette même ?

— Absolument pas, dit le Chat ; c'est le type même du sale gosse, un surdoué. Il apprend beaucoup dans la rue. Il n'a que quatre ans mais je pense qu'il en sait plus que les mômes qui en ont quatorze. Le pire, chez lui, c'est qu'il détruit tout ce qu'il peut. Il casse les carreaux, il arrache les enjoliveurs de voiture pour les balancer dans la rivière, il se fait prendre en voiture par les gens et, s'il n'arrive pas à les agresser physiquement, il se rend odieux. C'est ce qu'il a fait avec vous, non, sergent ?

— Oui.

— Ah bon, fit le commissaire, amusé. Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— Le réservoir d'essence était vide et nous nous sommes retrouvés coincés au milieu du tunnel sous la rivière. Il m'a dit que je ne savais pas conduire.

— À propos, fit le commissaire, il y a eu un coup de téléphone à ce sujet, je voulais vous en parler. C'était le responsable du tunnel qui voulait savoir si vous étiez en service aujourd'hui.

— J'espère que vous lui avez dit que c'était bien le cas, laissa tomber de Gier d'une voix morne.

— C'est exactement ce que j'ai fait. Il y a eu un pépin ?

— On n'a pas voulu me croire quand j'ai dit que la petite amie du Chat n'était pas ma femme et que l'enfant n'était pas le mien.

— C'est le nouveau règlement, expliqua le commissaire. Il semble que quelqu'un se soit abusivement servi de sa carte de police et il y a eu des plaintes déposées auprès de l'agent-chef. Vous n'avez pas été obligé de payer, si ?

— Non, monsieur.

— C'est bien ce que je pensais, commenta tristement le Chat, elle vous a attiré des ennuis. Je suis sûr qu'elle n'avait pas d'argent et qu'elle vous a fait payer l'essence. Combien cela vous a-t-il coûté, sergent ?

— Vingt-cinq. »

Le Chat sortit un portefeuille bien garni et prit un billet.

« Que faites-vous dans la vie, monsieur le Chat ? demanda le commissaire.

— Appelez-moi le Chat, commissaire, comme tout le monde. »

Le Chat rangea son portefeuille et lissa les pointes de sa grande moustache. « J'achète et je revends des marchandises. La plupart du temps des articles dont les gens veulent se débarrasser et qu'ils vendent au rabais. J'ai un entrepôt en ville ; en ce moment il est plein

de tapis, je les ai achetés aux types de Sharif Electric. Là où le sergent est venu me trouver aujourd'hui. Ils en avaient acheté tout un stock pour une exposition mais maintenant ils n'en ont plus besoin alors ils me l'ont vendu.

— Vous avez payé en liquide ?

— Je paie toujours en liquide, c'est la seule façon de faire des affaires, personne ne résiste à la vue d'un billet de banque. Un portefeuille bien garni et ce déguisement, c'est ce qui fait ma force dans le business.

— Déguisement ?

— Mais oui, expliqua le Chat. Je sais que je m'habille d'une façon bizarre, mais c'est pour que les gens sachent à qui ils ont affaire. Une fois qu'on m'a vu on ne m'oublie pas, alors je leur laisse ma carte avec ma photo, mon adresse et mon numéro de téléphone. S'ils ont quelque chose à vendre c'est généralement d'abord à moi qu'ils pensent. Je fais le pitre, j'exhibe mon portefeuille et le tour est joué, j'emporte les marchandises.

— Vous avez un drôle d'accoutrement, remarqua le commissaire, mais vous n'avez pas l'air d'un hippie, ni d'un provo(3), ni d'une folle.

— Non, je ne suis pas en rupture de société. Bien entendu le monde va de travers ; n'importe qui de sensé peut s'en apercevoir. Rien n'est à sa place et personne ne fait ce qu'il faudrait, mais je m'en moque. Je n'ai pas envie de me battre, je me contente d'acheter et de vendre. Je fais des bénéfices et j'en dépense une partie.

— Quelle est votre clientèle ?

— Les gens qui viennent me voir. Ceux qui vendent à la sauvette dans la rue, les brocanteurs et les magasins qui font des remises. A l'entrepôt j'ai une employée pour me seconder, elle connaît bien les prix. J'y suis moi aussi la plupart du temps, si je ne suis pas en vacances. Je m'en vais souvent, n'importe où, j'en profite d'ailleurs pour chiner. Le monde croule sous le poids des marchandises et, le plus ahurissant, c'est qu'il tourne toujours en même temps qu'elles circulent.

— Et votre petite amie, c'est Ursula ? »

D'un signe de tête le Chat acquiesça. « Oui, je l'ai rencontrée en Australie et elle voulait venir à Amsterdam ; elle est moitié russe, moitié hollandaise.

— Et elle est très belle », ajouta de Gier.

Le Chat esquissa un sourire. « N'est-ce pas ? Elle est folle également. Est-ce qu'elle a essayé de vous sauter ? »

De Gier avait l'air complètement désespéré et le commissaire ne put s'empêcher de sourire.

« J'espère qu'elle n'y est pas parvenue, de Gier ? dit-il.

— Non, monsieur.

— Ça, c'est un bon policier.

— Elle ne cesse de répéter qu'elle va me quitter, poursuivitle Chat, mais elle ne l'a pas fait jusqu'à présent. Elle est libre de faire ce qui lui plaît. Je ne collectionne ni ne garde rien. Chez moi c'est comme dans mon entrepôt, ça va ça vient.

— Vous voulez vous en débarrasser ? demanda de Gier.

— Non. Si elle veut rester, elle peut rester. Je l'aime beaucoup et elle a du talent. C'est une bonne musicienne, quelquefois elle va jouer en ville. On lui proposera peut-être de voyager et, à ce moment-là, il se peut qu'elle parte. Elle a besoin de rencontrer d'autres hommes, des hommes qui lui tiennent la dragée haute. Vous pourriez peut-être le faire. »

Il regarda de Gier comme s'il évaluait ses capacités. De Gier était mal à l'aise, il avait l'impression que les grands yeux bruns du Chat lui fouillaient le cerveau. L'homme avait décidément une forte personnalité. Il était assis bien droit sur la chaise, ses larges épaules à peine rejetées en arrière ; il avait un port de tête majestueux et, sous l'épaisse crinière de ses cheveux, ses narines palpaient imperceptiblement en direction du front de De Gier. Son accoutrement n'avait rien de ridicule après tout. Le costume en velours mordoré lui allait à merveille et les bottes impeccablement cirées étaient d'une grande élégance. De Gier remarqua qu'au lobe de l'oreille gauche le Chat portait une grosse boucle d'oreille en or. Il aurait facilement pu vivre quatre cents ans plus tôt, c'aurait été un corsaire ou un bandit de grands chemins arborant une épée avec une poignée sertie de pierres précieuses. L'image même de l'homme sans peur et sans reproche, du héros courageux.

C'est un homme sans principes, pensait le commissaire. Un profiteur mais il a peut-être un code d'honneur. Ça ne semble pas être un homme qui pourrait trahir un ami, ou les siens, qui pourrait les vendre à quelqu'un d'autre ; cependant...

« Est-ce que vous déclarez légalement vos affaires, monsieur le Chat ? » demanda-t-il.

Le Chat avait toujours les yeux fixés sur de Gier. Il tourna la tête et toute son agressivité disparut lorsqu'il regarda le commissaire.

« Bien sûr, monsieur, répondit-il d'une voix traînante. Mon père a fondé la Société commerciale Diets en 1945 ; il vendait des lotions

capillaires, des perruques et des peignes. Je m'en occupe encore un tout petit peu mais je ne suis pas fait pour ça. Moi, ce que j'aime, c'est acheter tout ce qui me semble sans valeur.

— Tom Wernekink, poursuivit le commissaire. Nous pouvons prendre une tasse de café pendant que vous nous parlez de lui. Servez-le, de Gier, il est là-bas sur le plateau.

— Un simple ami, dit le Chat de sa voix traînante. J'étais là quand il est arrivé sur la digue et je l'ai aidé à décharger son mobilier. Il ne m'était pas indifférent et nous avons bu quelques bières après qu'il se fut installé, et puis j'ai pris l'habitude de revenir le voir. C'était un homme étrange, vous savez. Je suis vraiment désolé qu'on l'ait tué ; j'aime les gens un peu bizarres, il n'y en a pas tellement dans le coin, même à Amsterdam qui est pourtant l'asile d'aliénés de la Hollande.

— Qu'on l'ait descendu ? » fit remarquer le commissaire.

Le Chat haussa les épaules. « Il a bien fallu que quelqu'un s'en charge, non ? C'est d'ailleurs peut-être une femme. N'avez-vous pas bouclé cette van Krompen ? Elle n'est pas passé aux aveux, je suppose, sinon je ne serais pas ici.

— Vous ne pensez pas qu'elle soit coupable ?

— Je n'en sais rien. D'après le journal, c'est de loin qu'on a tiré sur Tom, juste entre les yeux. Mary est une tireuse d'élite, alors elle a très bien pu le faire. Les gens de la digue n'y croient pas. A propos, ils voudraient bien qu'elle revienne ; elle jouit d'une grande popularité. Il y a quelques mois, nous avons fait une fête dans la rue et c'est elle qui a tout organisé. Je crois aussi qu'elle a secouru pas mal de personnes. Oui, ils veulent vraiment qu'elle revienne. Ils lui ont envoyé des tas de choses au poste de police, des gâteaux, des journaux et des cigarettes. Vous les lui avez fait parvenir, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, riposta le commissaire. Mais elle n'avait besoin de rien, nous prenons soin d'elle. De toute façon, c'est toujours sympathique de savoir qu'on a des amis ; elle a été très touchée.

— Qu'est-ce que vous valez au tir au pistolet, le Chat ? demande de Gier.

— Rien du tout », fit le Chat en découvrant ses dents. Pendant quelques secondes il eut l'air féroce, comme un tigre à l'affût sous un arbre. « Je n'ai même pas fait mon service militaire. J'ai des problèmes avec mon œil gauche et je suis obligé de porter des lunettes quand je lis ou quand je conduis. Je crois que c'est dû à une mauvaise accommodation. La seule fois que j'ai tenu une arme à feu, c'était en Australie, je voulais faire du tir aux pigeons ; je n'ai pas réussi à toucher un seul disque d'argile.

— Parlez-moi de Tom Wernekink, reprit le commissaire en offrant une tasse de café au Chat. Servez-vous en sucre et en lait. »

Le Chat sirota son café et claqua la langue. « Il n'y a pas grand-chose à en dire. Tom n'était pas très bavard. Je sais qu'il venait de Rotterdam où il avait travaillé dans un bureau. Un boulot stupide : il remplissait des formulaires pour des commandes à l'exportation. Moi aussi, il m'est arrivé de faire ça parfois, de quoi vous rendre dingue, tous les pays ont des réglementations différentes, et si vous faites la moindre erreur on vous renvoie tout et il faut recommencer. Les fonctionnaires détestent les hommes d'affaires ; c'est toujours la même histoire, ils sont jaloux.

— Eh oui, dit le commissaire.

— Excusez-moi, j'avais oublié que vous étiez fonctionnaire vous aussi. Quoique dans la police ce soit différent, vous, vous avez le sens de l'aventure. Ce n'était pas les policiers que j'avais en vue quand je parlais des fonctionnaires. Pour en revenir à Tom Wernekink, son père est mort en lui laissant beaucoup d'argent ainsi que tous les meubles et toutes les peintures que vous avez vus. Je crois qu'il avait décidé de ne plus jamais travailler. Une fois, j'ai commis l'erreur d'aller le voir pendant la soirée. Il était assis devant la télévision, complètement hébété, en train de boire de la bière. Pendant la journée ça allait mieux parce qu'il restait dans le jardin. Nous avons coutume de nous asseoir sous le grand marronnier et de boire du thé en discutant ; il ne buvait pas d'alcool pendant la journée.

— Un homme sans ambitions », remarqua le commissaire.

Le Chat se leva, étira ses muscles engourdis et se rassit.

« Oui, c'était peut-être pire, il n'avait plus de désirs. Je pense qu'il souffrait profondément, il était toujours d'une humeur très sombre mais ce n'était pas le genre de type à se plaindre à longueur de journée. Tom avait dépassé ce stade, il était complètement nihiliste ; il pensait que la vie était absolument ridicule et absurde, que ce n'était qu'une blague, une sale blague.

— Vous ne pensez pas la même chose ?

— Si, mais moi, j'ai le sens de la dérision et je me marre. Tom ne riait pas. Je lui avais conseillé de profiter de son argent pour voyager, alors il est allé en Angleterre deux ou trois fois mais je ne pense pas que ça lui ait beaucoup plu. Il n'aimait pas quitter son jardin. Il allait à la pêche mais rejetait ce qu'il prenait. Un jour il a attrapé un gros brochet, le poisson lui avait donné du fil à retordre ; il l'a remis dans l'eau ; cependant il y avait de quoi être fier et il aurait pu le montrer, mais il s'en fichait. J'étais là quand il l'a attrapé, sinon je n'en aurais jamais rien su. Sur la digue, lorsque quelqu'un prend un gros poisson

on organise des réjouissances ; Tom ne voulait avoir affaire à personne.

— Pourtant il regardait la télé ?

— Pas vraiment. Il voyait des images mais il ne suivait pas l'histoire. Ça ne l'intéressait pas.

— Savez-vous s'il avait des ennemis ?

— Aucun, assura le Chat ; j'en suis sûr. Qui aurait bien pu vouloir lui faire du mal ? D'ailleurs, personne ne le connaissait sauf moi et peut-être Evelien, la fille qui habite à côté de chez lui.

— Qu'est-ce que vous pensez d'elle ? »

Le Chat fit un geste vague. « Ce n'est qu'une fille, mignonne, jolie même. Elle l'aimait bien ou elle en était amoureuse, de toute façon, elle lui trouvait quelque chose. Je suppose qu'elle voulait le posséder. Les femmes gardent toujours les êtres et les choses qu'elles s'offrent.

— Ursula », interrompit de Gier.

Le Chat pivota sur lui-même et, de ses grands yeux noirs, il fixa de Gier intensément. « Effectivement, sergent, Ursula est une exception, mais elle est malade ; elle suit un traitement psychiatrique. Vous l'a-t-elle dit ?

— Non. »

Le Chat se mit à rire. « Ne vous inquiétez pas, elle n'est pas dangereuse. Quelquefois elle se déconnecte, alors elle reste assise l'œil hagard, elle cesse de fonctionner. Il faut que je la fasse manger et que je lui donne son bain ; c'est du boulot, croyez-moi, ce n'est pas ce qu'on appelle une femme menue. Le psychotérapeute l'aide mais ça prend du temps. Elle va beaucoup mieux maintenant. Elle a les yeux plus gros que le ventre. Vous comprenez, elle veut tout, tout de suite. Il faut qu'elle atteigne une certaine maturité et qu'elle fasse quelque chose de positif ; jusqu'à présent elle s'est comportée d'une façon complètement irresponsable.

— Elle joue très bien de la flûte, objecta de Gier.

— Elle vous en a joué ?

— Nous en avons joué ensemble. »

Le Chat se leva d'un bond en tapant dans ses mains. « Chouette alors, s'exclama-t-il, j'aurais aimé entendre ça. Ursula, la Russe dingue, en duo avec un sergent de police. Qu'est-ce que vous avez joué ?

— On a improvisé.

— De mieux en mieux. Promettez-moi de venir un soir pour jouer

avec elle. De quoi jouez-vous, *vous* ? »

De Gier sortit la flûte de sa poche intérieure et la montra au Chat ; celui-ci s'en saisit et la manipula avec précaution.

« C'est un bel instrument. Ça vaut de l'argent ce genre de flûte – je dirais neuf cents florins. J'ai voulu lui en acheter une mais je n'avais pas assez d'argent sur moi. Est-ce que le son est aussi aigu qu'on le dit ?

— Absolument, intervint le commissaire. Je peux l'entendre quand il joue, pourtant son bureau est très éloigné du mien. »

Le Chat n'en revenait pas.

Le commissaire esquissa un sourire.

« C'est somme toute une bonne journée, fit le Chat. Je découvre que dans la police on est aussi un peu cinglé. Parfait, ça s'étend ; désormais nous ne sommes plus isolés.

— Qui ça, nous ?

— Je ne suis pas le seul Chat, expliqua-t-il ; il y en a d'autres. Il arrive que nous nous rencontrions.

— Bien, fit le commissaire. Ce sera tout pour aujourd'hui, laissez-nous une de vos cartes de visite. Vous devez être un homme occupé et nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Si nous avons encore besoin de vous nous vous téléphonerons. »

« Alors ? » demanda le commissaire à de Gier.

Celui-ci resta muet.

« Vous n'en tirez pas de conclusion ? Vous ne faites pas de recoupements ?

— Qu'il y a-t-il donc de suspect ? interrogea de Gier. Pourquoi un homme aussi cinglé que le Chapelier Fou et le Lièvre de Mars réunis tuerait-il un ermite inoffensif comme Tom Wernekink ? Ou alors c'est qu'on nous a menti au sujet de Tom.

— Jusqu'à présent tout se tient, dit le commissaire en se frottant les jambes. J'ai vu la maison et vous aussi vous l'avez vue. Nous avons vu le corps tous les deux. Si Tom s'était livré à d'autres activités que le jardinage, la pêche au brochet et la dégustation de bière devant la télé, nous aurions trouvé des indices, mais il n'y avait rien dans la maison qui puisse le laisser supposer. Il est évident que l'homme se laissait mourir à petit feu, et même le jardin ne lui était pas d'un grand secours. Là où il y a agression, il y a toujours désir. Lui, il ne voulait rien, n'est-ce pas ? Alors pourquoi quelqu'un d'autre lui en aurait-il voulu ?

— Il était riche, déclara de Gier.

— D'accord, mais l'assassin n'a rien pris. L'argent était toujours dans son portefeuille.

— Il a peut-être pris un tableau, hasarda de Gier ; un Vermeer ou un Rembrandt. Il y avait un tel bric-à-brac dans la maison qu'on n'a pas pu se rendre compte s'il manquait quelque chose. »

Le commissaire se passa la main dans les cheveux. « Oui, c'est possible. Cependant j'ai regardé les tableaux qu'il y avait au mur et c'étaient des portraits de famille, vieux de deux cents ans peut-être et d'une certaine valeur, mais rien de très important, quelques milliers de florins. Il y avait des tableaux sur tous les murs, alors, s'il avait possédé une œuvre d'art de grande valeur, il l'aurait accrochée au milieu des autres toiles, vous ne croyez pas ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; ce n'était pas un être normal. Il aurait très bien pu le laisser posé contre un mur, il ne restait plus au meurtrier qu'à l'embarquer. »

Le commissaire donna un coup de poing sur la table. « Comment se fait-il que personne n'ait vu le meurtrier ? Il y a toujours plein de monde sur cette digue, un étranger n'y passerait pas inaperçu.

— Ils connaissent l'assassin et ils tentent de le protéger, suggéra de Gier.

— Ça se pourrait, mais nous connaissons approximativement l'heure de sa mort. D'après le docteur et avec une marge d'erreur de deux heures, plus tôt ou plus tard, on l'a tué vers onze heures du soir. À cette heure-là il est possible qu'ils soient tous bourrés ou qu'ils dorment. »

De Gier se racla la gorge. « Sale histoire, monsieur.

— Mais non, ne dites pas ça. Sale histoire pour Mary van Krompen peut-être ; je suis désolé pour la dame. Elle reste assise et elle n'arrête pas de nier, elle est très inquiète. J'aimerais pouvoir la laisser partir.

— Vous ne le pouvez pas ?

— Le procureur général et le juge ne sont pas encore très favorables à cette idée. Le juge lui a longuement parlé et il ne semble pas du tout convaincu de sa culpabilité.

— Et vous ?

— Je suis convaincu du contraire, dit le commissaire ; et si ça traîne encore pendant quelques jours, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la faire sortir.

— Est-ce que nous ne devrions pas avertir la fille, je veux dire Evelien ?

— Même si elle est amoureuse de cette fille, elle ne la tuera pas, assura le commissaire.

— Il nous est déjà arrivé de nous tromper », fit remarquer de Gier.

Le commissaire resta silencieux un long moment et de Gier se dirigea vers la porte. « Je rentre chez moi, monsieur. »

Son supérieur ne semblait pas avoir entendu sa remarque. Perdu dans ses pensées, il lui fit un vague signe de la main.

« Est-ce que Grijpstra a téléphoné ?

— Quoi ?

— Grijpstra, monsieur ; est-ce qu'il a téléphoné ?

— Ah oui, en effet. Rien de spécial, il a rencontré une amie de Tom, une ancienne voisine, je crois même qu'il a dit que c'était une infirme. Elle a confirmé tout ce que nous savions sur Tom, rien de nouveau. Il téléphonait de la gare de Rotterdam ; je lui ai dit de m'appeler demain matin.

— Bonne nuit, monsieur », fit de Gier en sortant.

« Ça ne me concerne pas », pensait l'adjutant Grijpstra. Il se sentait parfaitement décontracté dans le tramway qui l'emmenait à Kralingen, le faubourg de Rotterdam. Il était onze heures du matin et, bien que son siège en bois fût inconfortable, il se laissait aller à une douce euphorie, sa grande carcasse pénétrée d'une bienfaisante bouffée de chaleur. La vieille dame assise en face de lui était heureuse de voir que cet homme distingué, qui n'avait rien d'une mauviette, appréciait le paysage.

« Mais alors pas du tout », songea de nouveau Grijpstra en voyant une bicyclette griller un feu rouge. À Amsterdam, ça l'aurait ennuyé. Il ne serait pas intervenu pour sanctionner l'infraction – un détective en civil se doit d'être discret et il ne dévoile son identité qu'en cas de force majeure – mais il aurait été profondément agacé. À Rotterdam, Grijpstra était comme à l'étranger. Il avait contemplé les larges avenues et les grandes tours modernes sans en être beaucoup impressionné ; il avait été bien plus intéressé par la fourmilière que lui avait montrée le plus jeune de ses fils aux vacances précédentes. Grijpstra pensait que les fourmis étaient des animaux intelligents et travailleurs. Les fourmis, pourtant, il n'en avait pas grand-chose à faire. En ce qui le concernait, le monde aurait très bien pu se passer d'elles. Pourtant les fourmis étaient là ; elles vivaient en groupes et obéissaient à des lois. Chaque fois qu'une de ces lois était bafouée, il y avait des fourmis en uniforme bleu et en casquette qui veillaient à rétablir l'ordre.

Soudain Grijpstra aperçut un car de police, un grand fourgon blanc sur lequel était inscrit le mot *POLITIE* en lettres capitales. Le cycliste s'arrêta lorsque, à l'aide de son haut-parleur, le fourgon l'interpella. En son for intérieur il approuva, mais il aurait éprouvé une bien plus grande satisfaction s'il avait été chez lui, dans sa ville.

La vieille dame regardait avec attendrissement l'homme assis en face d'elle, elle aurait aimé que ce fût son fils. Elle détailla le complet bleu finement rayé, remarquant qu'il avait besoin d'un bon coup de fer. Elle apprécia la chemise blanche et la cravate grise et s'attarda sur la tête sympathique et les yeux bleu clair et bienveillants. Elle considéra un moment la fière moustache en se disant que, décidément, la personne qu'elle avait en face d'elle était un bien bel homme. Ç'aurait pu être un homme d'affaires, mais après avoir réfléchi elle se

dit que les hommes d'affaires ne prenaient pas le tramway. Elle décida finalement que ce devait être un commerçant.

Grijpstra grogna de plaisir. Après avoir tourné, le tramway filait en bordure d'un parc. Lorsqu'il franchit avec fracas un pont, Grijpstra déplia le plan qu'il avait acheté à la gare. On approchait du faubourg mais il ne se sentait toujours pas concerné et il lui fallut faire un effort pour se rappeler ce qu'il était censé faire.

Ça y est, se dit-il en hochant la tête, Wernekink. Le matin il avait déjà enquêté sur lui, ça n'avait donné aucun résultat. Il avait eu une conversation avec un homme, il ne se souvenait plus de son nom, mais il l'avait marqué dans son calepin et, en temps utile, il le mentionnerait dans son rapport. L'homme ne lui avait rien appris de nouveau, l'entrevue s'était déroulée sans qu'aucune des deux parties en présence n'apprît quoi que ce fût. La veille, quand il avait téléphoné, la police de Rotterdam lui avait donné l'adresse de l'entreprise commerciale qui avait employé Wernekink plus d'un an auparavant. Il avait trouvé la maison assez facilement et il avait eu affaire au chef de service qui était installé à une place stratégique pour pouvoir contrôler tous les travailleurs, dont il n'était séparé que par des baies vitrées, de façon qu'aucun de leurs gestes n'échappent à l'œil du maître.

Effectivement, Wernekink avait travaillé là pendant plusieurs années. Non, il ne savait rien de sa vie privée. Tom Wernekink arrivait et partait à l'heure, n'avait pas été souvent malade et effectuait un travail assez satisfaisant.

N'y avait-il aucun détail qui l'avait frappé ? Tom Wernekink était-il un employé vraiment modèle ? Ah si, Wernekink n'allait jamais à la cantine et pourtant ça ne coûtait pas cher du tout, tous les employés y allaient. Lui, il mangeait à son bureau. Il apportait une demi-baguette, un morceau de beurre et un pot de confiture. Il coupait son pain sur le bureau et le tartinait. Il buvait du thé, sa bouteille thermos en était remplie. Ensuite il prenait son journal et, après en avoir achevé la lecture, il se remettait à travailler, au moment où les autres employés regagnaient leurs places.

« Je n'aimais pas ça, ajouta le chef de service en secouant la tête, mais alors pas du tout. Nous avons ici une bonne cantine et la nourriture y est très convenable ; de plus, ça permet aux employés de se réunir, de jouer aux cartes et de bavarder, c'est excellent pour leur moral. Ce n'est pas bon de rester assis tout seul dans son coin, c'est même asocial d'une certaine façon. Vous ne trouvez pas ?

— Si, admit Grijpstra.

— En outre, il y avait sur son bureau un désordre indescriptible et

je n'appréciais pas. Imaginez un peu toute cette margarine et toute cette confiture ! Je lui en avais parlé en lui disant qu'il risquait de salir ses formulaires. Ça n'a rien changé ; il s'est entêté à ne pas vouloir aller à la cantine et aucun règlement ne l'y obligeait.

— Finalement vous l'avez laissé faire », dit Grijpstra. Il avait sur le visage une expression qui montrait clairement sa désapprobation : Tom Wernekink n'aurait pas dû s'en tirer comme ça.

L'homme leva les bras dans un geste d'impuissance.

« Que pouvais-je faire ?

— Rien, reconnut Grijpstra.

— Et voilà qu'il s'est fait tuer, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il avait trouvé du travail à Amsterdam ?

— Non.

— L'oisiveté, récita l'homme, la boisson et les femmes. Ça ne leur vaut rien. Un de nos employés ici avait une moto, une grosse machine. Il venait au bureau en combinaison de cuir, avec son casque sous le bras, vous voyez le genre. Il flirtait avec les filles, il buvait et n'en faisait qu'à sa guise. Eh bien moi, je dis non, non et non !

— Qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda Grijpstra.

— Il s'est fait tuer en Perse ou en Turquie, enfin quelque part dans le coin. Il était en vacances. »

L'homme ne put cacher sa satisfaction.

« C'est la conséquence d'une vie dissolue, remarqua Grijpstra. Tout semble parfait, en surface seulement, car ils ne peuvent pas l'assumer.

— Exactement », approuva l'homme. Il allait s'embarquer dans un long discours pour démontrer à l'adjudant que si sa philosophie, l'idée qu'il se faisait de la vie, était simple, elle n'en était pas moins pleine de bon sens. Il n'en eut pas l'occasion car quelque chose dans la physionomie de l'adjudant l'en dissuada : un éclair imperceptible dans les yeux bleu pâle et une légère crispation des mâchoires.

Dans le tram, Grijpstra regardait défiler le nom des rues. Il consulta le plan et s'aperçut qu'il devait descendre au prochain arrêt.

Il s'assura qu'il avait bien le calepin qu'il conservait dans son portefeuille puis il pressa le coude droit contre sa hanche pour sentir la bosse que faisait son pistolet. Il replia son plan et se leva en faisant un signe de tête amical à la vieille dame qui lui souriait.

Il se trouvait dans un quartier résidentiel. Séparés par des voies privées, les jardins des vastes demeures ressemblaient à des parcs. Impeccablement taillés, les buissons et les massifs faisaient tache sur

les pelouses immaculées tandis que les hautes Herbes des pampas(4) ondoyaient au gré de la brise qui tempérerait quelque peu cette chaude journée d'été. Grijpstra admira le paysage et essaya de calculer ce que devaient gagner les habitants de ce coin de paradis. Il estima qu'il y avait facilement quatre zéros derrière le premier chiffre des fiches de paye. Il se demanda ensuite ce qu'ils auraient dû gagner s'ils avaient déclaré leurs revenus sans tricher. Immédiatement, le salaire passait du simple au double. Sidéré, il secoua la tête, ça ne fit disparaître ni les maisons, ni les voies privées, ni les pelouses. Sans parler des grosses voitures qui ne devaient servir qu'aux épouses, pour faire du shopping et aller chercher les enfants à l'école, les maris, noblesse oblige, ne pouvant décemment pas utiliser des voitures vieilles de plus d'un an. Il songea à sa propre maison, à M^{me} Grijpstra et et à sa petite salle de bains dont la peinture du plafond s'écaillait. Il n'y avait pas de salle de bains quand il avait loué la maison quinze ans auparavant et il avait dû économiser pendant un an pour la faire installer. Dans ces maisons-là, il devait y avoir plusieurs salles de bains, toutes carrelées en faïence.

Il reprit sa marche en faisant attention aux numéros des maisons devant lesquelles il passait. Il trouva celui qu'il cherchait et tourna dans une étroite allée couverte de gravier. Il la suivit jusqu'au bout et tomba sur deux maisons qui étaient beaucoup plus petites que celles qu'il venait d'admirer. Il n'y avait aucune indication sur les portes, il en choisit une au hasard, remonta l'allée et sonna.

« Je suis là », dit une voix qui venait du jardin. Il se tourna à demi et découvrit une femme qui était dans une voiture d'infirme. « Que puis-je pour vous ? » Elle faisait rouler son fauteuil dans sa direction. Il s'inclina respectueusement en mettant la main devant ses yeux pour s'abriter du soleil.

« Bonjour, madame. Je suis détective de police et je viens d'Amsterdam ; je cherche la maison où vivait M. Wernekink. Est-ce celle-ci ?

— Non, dit la femme, c'est celle d'à côté, mais les gens qui y vivent sont en vacances. Peut-être puis-je vous être utile.

— Oui, fit Grijpstra, vous le pouvez peut-être.

— Venez vous asseoir avec moi dans le jardin », dit la femme en faisant faire demi-tour à son fauteuil roulant.

Trois heures plus tard il quittait le jardin après y avoir fait un bon déjeuner. Il avait encore en tête la voix mélodieuse de la femme, comme si les intonations de l'infirme lui régénéraient le cerveau. La tranquillité du jardin, distant d'au moins cent mètres de la rue principale et de ses bruits, y était aussi pour quelque chose. Il s'était

retrouvé dans un havre de paix, un peu comme s'il avait été dans la clairière d'une vaste forêt. Tandis qu'ils bavardaient et qu'ils mangeaient des œufs sur le plat et de la salade, des alouettes étaient venues picorer les miettes de pain frais qu'ils leur distribuaient ; un couple de mésanges avait même poussé l'audace jusqu'à se percher sur le fauteuil de l'infirme. Elle avait préparé le repas dans une cuisine qui, sans être ultra-moderne, n'en était pas moins fonctionnelle, et il avait été surpris de son efficacité. Sachant exactement l'emplacement des choses, elle n'avait aucun geste inutile, évitant ainsi d'incessants va-et-vient dans son fauteuil roulant. Il avait porté le plateau dehors et ils avaient mangé à l'ombre d'un chêne, avec les oiseaux pour leur tenir compagnie.

Il se sentait néanmoins plein de compassion pour la femme impotente, et le souvenir de son corps estropié et grotesque lui était douloureux. Elle lui avait raconté qu'elle avait eu la polio quand elle était encore très jeune. Il était trop tard quand on avait voulu la soigner, son corps était déjà condamné. La poitrine atteignait presque le menton, une épaule arrivait à la hauteur d'une oreille et une jambe était tellement tordue qu'elle ne servait plus à rien, c'était comme un boulet qu'elle traînait ; quant à l'autre jambe, elle était trop courte. Il admirait cette femme qui avait réussi à conserver intactes toutes ses facultés mentales, auditives et orales. Toutefois, ce qui l'avait fasciné, c'était le son de sa voix qui lui faisait penser à une flûte chinoise.

Il n'arrivait pas à se rappeler si, oui ou non, il avait déjà entendu une flûte chinoise, mais en tout cas il avait présente à l'esprit l'image d'une jeune fille qui en jouait sur un balcon surplombant une sorte de jardin japonais. C'était une estampe illustrant un calendrier qu'on avait suspendu à la cantine du poste de police ; ça l'avait tellement touché qu'à la fin du mois il l'avait rapporté chez lui. Il le conservait religieusement dans le tiroir de son bureau, avec sa police d'assurance et ses diplômes.

L'infirme se souvenait bien de Tom Wernekink. Il habitait à côté, en compagnie de son vieux père, un homme d'affaires en retraite qui passait son temps à lire le journal et à regarder les matches de foot à la télé. Tom était venu lui parler et par la suite il lui rendit souvent de menus services ; ensemble ils prenaient le thé et le café sous le chêne, en compagnie des alouettes et des mésanges.

« Vous parlait-il ? » avait demandé Grijpstra. Il avait en effet l'impression que le cadavre qui lui faisait une horrible grimace quelques jours plus tôt n'avait jamais adressé la parole à quiconque. Elle l'avait rassuré en lui disant que Tom était un être intelligent, qu'il parlait et qu'il était capable de communiquer. Bien entendu, il n'avait pas l'air d'avoir d'amis et personne ne venait jamais les voir, ni lui ni

son vieux père. Elle lui avait aussi parlé de la façon négative et végétative qu'avait Tom d'appréhender la vie en lui montrant un arbre mort, abattu dans le jardin d'à côté.

Ç'avait été le siège favori de Tom, il y restait assis pendant des heures. Un jour qu'il pleuvait, elle avait dû tambouriner à sa fenêtre pour que Tom se résolût à rentrer, trempé comme une soupe.

« Évidemment », avait soupiré Grijpstra en se levant. Il ne savait pas comment prendre congé, comment la remercier pour le repas et les renseignements qu'elle lui avait donnés. Elle lui avait demandé d'attendre quelques minutes. Grâce au toboggan qu'avait installé un charpentier pour lui faciliter ses déplacements, elle était rentrée dans la maison. Elle en était ressortie en tendant à Grijpstra une lettre ; il avait promis de la lui renvoyer.

Il en prit connaissance en allant à la gare, dans le même vieux tramway qui l'avait amené à Kralingen un peu plus tôt dans la journée.

Chère Liza,

Comment allez-vous ? J'espère que les oiseaux voltigent toujours autour de vous et que le chêne se porte comme un charme. Quel temps fait-il ? Est-ce que ce que je vous ai donné contre les moustiques a fait de l'effet ? Je suis sûr que Père a oublié d'arroser les cytises ; essayez de l'y faire penser, je vous prie. C'est la première fois que je tente d'en faire pousser et il paraît qu'il leur faut beaucoup d'humidité. J'ai planté les graines près de mon arbre mort pour que, si elles poussent convenablement, les fleurs retombent en cascade le long du tronc. Il y a trois couleurs : rouge, orange et jaune. J'aurais peut-être dû ne planter que des jaunes pour que l'arbre ressemble à l'un de ces couvercles de boîtes de chocolats bon marché et généralement dégueulasses. Je pourrai toujours couper les fleurs qui ne me plairont pas. Après tout, je suis jardinier et non écologiste. Au diable la nature ! Nous lui sommes totalement indifférents, pourquoi nous intéresserions-nous à elle ? Toutes les salades qu'on raconte sur la pollution me font rire ; pourquoi nous sentons-nous brusquement autant concernés ? Je me moque complètement que la mer soit pleine de mazout et que les rivières charrient de la mousse de savon. Tout ce qui me préoccupe, c'est le jardin et l'arbre mort. Si on me les enlève, je trouverai un autre Coin. Et s'il ne reste plus rien, je ferai pousser de toutes petites plantes dans un aquarium. Voilà que je me remets à être négatif et je sais que vous n'aimez pas ça. Excusez-moi, c'est dans ma nature. Il est pourtant vrai que vous m'avez souvent remonté le moral, je vous en rends grâce. C'est parfois bien agréable d'avoir d'autres idées en tête. Je vous aime beaucoup, Liza, vous êtes d'ailleurs probablement

la seule personne que j'aime. Père je ne l'aime pas, ce stupide vieux vautour ! Je dois quand même avouer que parfois il m'amuse, surtout quand son équipe perd. Vous devriez le voir trépingner dans la maison.

La fin des vacances approche, c'est au moins une chose dont je serai débarrassé. Comme vous avez pu le voir sur le cachet de la poste, je suis à Cassis-sur-Mer. Je ne devrais pas y être mais il semble que je ne sois jamais à ma place où que ce soit. Je ne devrais certainement pas être dans ce stupide bureau où je remplis des formulaires, pourtant il faut que j'y retourne, alors à quoi bon râler ? Cassis-sur-Mer n'est pas le pire des endroits sur lequel j'aurais pu tomber. Ce n'est pas encore infesté de touristes, et si j'y ai échoué c'est que la voiture neuve que Karel K. avait achetée est tombée en panne ici. Un problème avec la boîte de vitesses, si j'ai bien compris. Karel est à Marseille, il a fait remorquer la voiture dans un garage et ça lui a coûté une fortune. Il a pris une chambre à l'hôtel et, tous les jours, il va tarabuster le propriétaire du garage. Enfin la boîte de vitesses est arrivée et on est en train de la monter. Je n'aime pas Marseille, ça ressemble à n'importe quelle grande ville bien que ce ne soit pas aussi déprimant que Rotterdam. Je l'ai supplié de me laisser rester ici, dans ce petit port de pêche. Au moins je suis près de la mer. Parfois je prends le bus de Marseille pour aller boire un verre à la terrasse d'un café avec Karel. Nous buvons du Pernod, ça vous donne un sacré coup de fouet, puis nous regardons les putains dans la rue. Nous faisons des paris sur les chances des clients, s'adresseront-elles à celui-ci plutôt qu'à celui-là ? La plupart du temps, je perds, Karel est un fin psychologue. Ensuite, lorsque nous sommes saouls, nous allons au cinéma. Nous ne voyons que des films français, ça nous permet de refaire le scénario et c'est beaucoup plus amusant. J'étais tellement saoul l'autre jour que je voyais tout en double, c'était encore plus marrant. Je suis content de n'avoir jamais fait l'effort d'apprendre le français, pourtant nous en avions sept heures de cours par semaine à l'école, mais le professeur était tellement minable que je ne l'écoutais même pas. J'ai été reçu à l'examen ! Cela tient du miracle.

Bien que je comprenne tout de travers, je commence quand même à saisir la langue. Hier je me suis surpris à penser en français, pas seulement quelques mots mais des phrases entières ; je conjuguais les verbes correctement à mon grand étonnement. Les premiers mots de français que j'ai lus, c'était sur l'étiquette d'une bouteille de Pernod ; j'ai regardé les mots que je ne connaissais pas dans le dictionnaire de Karel.

C'est un compagnon charmant, vous savez. Je suis surpris d'avoir pu travailler plus d'un an à côté de lui sans me douter qu'un jour je

prendrais autant de plaisir à boire un Pernod avec lui. Je crois qu'il est comme moi, un peu paumé. Cependant il a des faiblesses de caractère que je n'ai pas, alors il survivra. Il m'a avoué qu'il se marierait sans doute, qu'il louerait un appartement et qu'il aurait des enfants. Ce n'est pas un désir profond chez lui, mais il dit qu'il ne peut pas lutter contre la médiocrité de la vie, qu'il est déjà englué. Je suis sûr qu'à son mariage on prendra des photos, il les mettra dans son album, les montrera à ses amis. Pauvre Karel, il est attendrissant ! Mais de quel droit je me moque de lui ? Peut-être ai-je le même idéal ? J'en doute. Franchement j'en doute, Liza. Mais je me demande s'il a vraiment envie de cette vie de famille, de ce train-train quotidien bien confortable. Quelqu'un peut-il désirer cela ? Autrefois, il y a très longtemps, l'homme était un animal qui chassait et vivait dans les forêts, il était heureux. La vie était courte. J'ai lu quelque part qu'on avait retrouvé des squelettes datant d'un million d'années, ils appartenaient tous à des hommes jeunes. Pas un n'avait plus de vingt-cinq ans. Ces lointains ancêtres devaient mener une vie bien aventureuse avant de mourir dans la fleur de l'âge. Ils succombaient sous les griffes d'un ours, les coups de massue d'un amant jaloux, peut-être attrapaient-ils la grippe ! Peu importe ils n'avaient pas le temps de s'embêter. Aujourd'hui on s'enferme dans des cages à lapins pour regarder des inepties à la télé, et quatre fois par semaine on se couche comme les poules. Ce n'est certes pas préférable.

Mais au milieu de tout cela, il m'arrive d'être parfaitement heureux, j'en suis étonné. Il y a deux semaines, par exemple, le chef de service, un chariot de deuxième ordre qu'il ne faut absolument pas que vous rencontriez, m'a apporté toute une pile de formulaires à remplir et je lui en fus reconnaissant. Est-ce que vous vous rendez compte, chère Liza ? J'éprouvais de la *gratitude*. C'était un nouveau modèle de formulaires et j'étais impatient de les remplir. Quel pauvre fou je suis !

Hier, il m'est arrivé une drôle de chose. Je marchais sur la plage à la recherche d'une femme que j'avais rencontrée la veille au soir, une jolie femme. Elle était seule et j'avais marmonné quelque chose au sujet de la lune et de la mer. J'avais une petite bouteille de cognac avec moi ; nous en avons bu chacun une gorgée et ça s'est terminé comme je le désirais. Elle n'avait pas l'air très enthousiaste au départ, puis elle a répondu à mes avances. Qu'est-ce qu'un touriste demande de plus ? L'amour au clair de lune sur une plage déserte et un petit coup dans le nez. Je pensais que je pourrais peut-être la revoir sur la plage, mais c'était idiot bien entendu ; elle m'avait expliqué qu'elle était infirmière et qu'elle travaillait le jour. Quoi qu'il en soit, en me promenant j'ai vu une dune, assez haute, et je

suis monté au sommet pour contempler la mer. Le spectacle était très beau et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, j'étais en équilibre en haut de la pente sablonneuse ; brusquement j'ai senti que je roulais en bas. Au début je ne trouvais pas ça trop désagréable, mais après je me suis aperçu que j'allais m'abîmer sur des rochers extrêmement tranchants et que je risquais vraiment d'y laisser ma peau. J'étais effrayé, je ne voulais pas mourir. Moi, Tom Wernekink, je voulais vivre. N'est-ce pas surprenant ? Comme vous pouvez le constater je suis encore en vie, car je ne vous envoie pas cette lettre de l'au-delà par l'intermédiaire de M^{me} Irma, celle qui entre en transe sans hésiter pour la modique somme de vingt-cinq florins. C'est bien moi, votre ami Tom, qui vous écris cette lettre de mon écriture illisible, ce que vous appelez des pattes de mouches.

Tout cela m'a fait réfléchir et je ne crois plus autant au suicide idéal dont nous avons eu l'idée l'autre jour, Karel et moi, après avoir ingurgité une bouteille et demie de Pernod. C'était un fantasme assez tordu mais pas impossible à réaliser, je pense. Je vais tenter de vous le décrire.

- 1) J'étudie les courants et les horaires de la marée.
- 2) J'achète trois tubes de barbituriques – aucune raison d'être radin – et une grande bouteille d'un excellent cognac.
- 3) J'attends la pleine lune ; le suicide est un acte de lunatique, les quatre premières lettres de ce mot, luna, désignent notre allié, cet astre rond qui règne sur la nuit.
- 4) Je vais sur la plage.
- 5) Je nage jusqu'à un rocher en ayant soin de maintenir hors de l'eau les barbituriques et le cognac ; j'ai repéré le rocher, il est à environ trois kilomètres de la côte.
- 6) Je me hisse au sommet du rocher ; je m'y assieds et chante la seule et unique chanson que j'aime. Je ne peux vous en dire les paroles car elle est magique et n'appartient qu'à moi. Je suis désolé, Liza, mais c'est comme ça : tout homme se doit d'avoir au moins un secret, le mien c'est cette chanson.
- 7) Je chante en regardant la lune – ça paraît évident, bien sûr, mais je vous donne tous les détails.
- 8) J'avale tous les barbituriques et je bois le cognac. La bouteille est sérieusement entamée car j'avais commencé à boire avant de me mettre à l'eau.
- 9) Je jette la bouteille à la mer, je m'étends et m'endors aussitôt.
- 10) Changement de marée : une vague m'arrache au rocher et m'emporte vers le large.
- 11) Les courants m'entraînent plus loin et plus vite.
- 12) Je meurs.
- 13) Les requins rappliquent et me mettent en pièces.

Une mort bien propre, vous ne trouvez pas ? Pas de restes, plus rien. Je ne laisserai pas de mot d'adieu. Tom Wernekink se retrouve dans l'au-delà.

Pourtant je ne le ferai pas. C'est bien dommage. D'abord je me suis dit que ce serait trop compliqué d'étudier les horaires des marées, de les faire coïncider avec les courants, etc. Puis j'ai pensé que si j'étais capable de remplir des formulaires à l'exportation, je pouvais faire des calculs aussi simples, non ? En fait, la vraie raison c'est vous, Liza. Je vous admire. Si vous, vous pouvez vivre, alors moi je le peux aussi. Je n'ai aucune raison de vivre, mais je vais quand même continuer. J'espère toutefois que je ne vivrai pas trop longtemps, j'en ai déjà plus qu'assez. Il serait temps que l'aile de la mort m'effleure. Je me demande à quoi ressemble l'ange de la mort en Hollande. Il doit être très couleur locale bien entendu. Vous savez quoi ? Je pense qu'il porte un costume et une cravate sombres et des chaussures pointues. Il me tuera d'un coup de pistolet. Il m'appellera tard dans la soirée et quand je viendrai il me tuera. Avec déférence car les anges sont polis. Ce sont des êtres accomplis que nos aspirations, nos fantasmes et toutes nos idioties font sourire. Mais quand nous voulons vraiment qu'ils viennent, alors ils se manifestent. Telle est la loi.

Assez parlé de ça, pensons à vous. J'imagine très bien la scène : vous êtes sous le chêne en train de lire cette lettre avec vos incroyables lunettes. Il faut que je me dépêche, le bus va partir dans quelques minutes et Karel ne peut pas boire sans moi. Nous avons tous des responsabilités. N'oubliez pas de dire à Père d'arroser les cytises et donnez le bonjour pour moi aux oiseaux, au laitier, au facteur et au maire. Au revoir, chère Liza, et à bientôt.

La lettre n'était pas signée. Grijpstra la plia soigneusement et la rangea dans sa poche intérieure. Ça intéresserait le commissaire et de Gier aussi, naturellement. Lui-même était très touché et il soupira tristement. Il retrouva sa bonne humeur quand il réalisa qu'il ne dînerait pas chez lui ce soir. Il téléphonerait de la gare et prendrait son repas dans un restaurant chinois bon marché de la vieille ville, à Amsterdam ; puis il rentrerait à pied chez lui et se coucherait.

Juste avant de s'endormir dans le train, il eut une dernière pensée. « Attraper l'ange. » Il se promit qu'il n'y manquerait pas. Cette affaire était délicate mais ils arriveraient à la résoudre. Ils en avaient déjà débrouillé de plus compliquées par le passé. Tout le monde s'y mettrait, le commissaire, de Gier et lui.

Mais ça restait à faire...

Grijpstra dormait tranquillement en rêvant aux mésanges. De Gier avait un sommeil plus agité et il obligeait Oliver à changer de place chaque fois qu'il se retournait dans son lit. Il rêvait qu'il poursuivait Ursula dans d'interminables couloirs. Le commissaire, lui, ne dormait plus. La douleur l'avait réveillé plus tôt que d'habitude ce matin-là. Il en avait profité pour aller boire une tasse de café particulièrement corsé dans son bureau en fumant un petit cigare. Il avait ouvert les portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin et, assis dans son fauteuil, il observait la petite tortue qui avait élu domicile dans une caisse en bois sous le massif de rhododendrons. Elle se frayait maintenant un chemin dans les hautes herbes pour aller déguster les quelques feuilles de laitue que le commissaire avait disposées sur le pas de la porte de son bureau. Le policier ne connaissait pas grand monde et il avait très peu d'amis, il ne tolérait guère que la présence silencieuse de la tortue et celle du procureur général qui savait se taire lui aussi. Le commissaire sirota son café tandis que la tortue continuait sa lente progression dans la splendeur immaculée de l'aube.

Il était six heures du matin. Le side-car dans lequel avait pris place un sergent de police roulait rapidement. Ni lui ni l'agent qui conduisait la BMW ne semblaient se soucier du temps qu'il faisait, ils étaient épuisés. Ils venaient de participer à des manœuvres qui s'étaient déroulées à soixante kilomètres au nord d'Amsterdam et ils ne souhaitaient plus qu'une chose : aller ranger le side-car dans le garage de la police et prendre un tram pour rentrer chez eux. Ils passeraient leur mauvaise humeur sur leurs épouses avant d'aller se coucher pour dormir au moins dix heures. La pensée qu'ils allaient avoir deux jours de repos total leur permettait de faire fonctionner leurs automatismes et l'agent roulait à cinquante kilomètres-heure exactement, bien qu'il n'y eût aucune circulation. Le sergent regardait fixement devant lui, essayant de ne plus penser aux manœuvres qu'ils avaient effectuées dans la nuit, des exercices de lutte contre la guérilla urbaine. On n'avait pas lésiné sur les moyens : il y avait une douzaine de motos, vingt policiers à cheval, une centaine d'agents, des fantassins, et des élèves officiers des écoles de police de La Haye et d'Amsterdam. Ils avaient ratissé les rues d'un village factice, l'un des studios d'une maison de production cinématographique. Le sergent revoyait l'ennemi, les émeutiers, cinquante policiers qui jouaient leur rôle avec conviction et, semblait-il, avec plaisir. Ils se ruaient sur eux

en hurlant et en agitant des manches de pioche. Il avait envie de fumer une cigarette mais un sergent dans un side-car n'a pas le droit de fumer. Il est tenu de rester assis bien droit, la veste de cuir blanc boutonnée, le casque sur la tête et les lunettes sur les yeux. Le sergent était assis parfaitement droit.

L'agent fut le premier à voir les deux hommes mais il ne dit rien. Il aurait très bien pu en informer le sergent sans élever la voix – le moteur de la BMW n'est pas du tout bruyant. S'il ne dit rien, c'est parce qu'il voulait rentrer chez lui sans tarder. Dans le lit l'attendait sa femme, elle était jeune, enflammée et tellement désirable malgré deux jours de manœuvres !

Devant une petite maison de la digue de Landsburger, deux hommes étaient en train de décharger un camion. Ils étaient trop occupés pour prêter attention au side-car qui s'approchait d'eux. Derrière les lunettes qui formaient un écran, les yeux du sergent s'agrandirent brusquement : la police se méfie des actions intempestives. Elle repère immédiatement une voiture qui change de file, une Mercedes dernier modèle conduite par un hippie crasseux, un homme qui court sur le trottoir ou deux hommes qui déchargent de grands cartons tôt le matin. Le sergent toucha l'épaule du conducteur et lui montra le camion en agitant la main droite ; aussitôt l'agent changea de direction.

Les deux hommes qui déménageaient les cartons virent les casques des policiers quand la roue avant de la moto faillit emboutir l'arrière du camion ; ils étaient à l'intérieur du véhicule et n'eurent pas d'autre ressource que de sauter chacun d'un côté du side-car. L'agent essaya d'attraper l'homme qui était de son côté mais il portait des gants et l'homme échappa facilement à la prise. Un instant plus tard il dévalait le remblai de la digue.

Tandis que le sergent retirait ses gants, l'autre homme rejoignait son complice. Les policiers leur crièrent de s'arrêter et ils déboutonnèrent leurs vestes de cuir pour saisir leurs pistolets. Avant même qu'ils aient pu le faire, l'un des fuyards tira le premier coup de feu. La balle siffla au-dessus de leurs têtes et toucha le camion. Allongé sur le ventre, l'agent s'était mis à tirer lui aussi. Il visait soigneusement et sa balle effleura l'épaule d'un des hommes.

« C'est dingue, se dit le sergent. Complètement dingue ! Tirer comme ça à six heures du matin. » Il retourna en rampant vers la moto et appuya sur le bouton qui lui permettait d'entrer en contact par radio avec les autres unités de police.

« Quartier général, fit une voix calme. À vous, sergent.

— Je demande du renfort, dit le sergent. Affrontement avec des

armes à feu sur la digue de Landsburger.

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous, répondit la voix que trahissait une certaine surprise, je crains qu'il n'y ait pas tellement de voitures disponibles. Combien d'hommes voulez-vous ?

— Envoyez le maximum », dit le sergent. Il fit deux pas avant de se jeter par terre à côté de l'agent.

« Maintenant il y a un troisième larron en bas, fit l'agent, et lui aussi il est armé. De *quoi* s'agit-il, bon Dieu ?

— Vous avez encore des cartouches ? demanda le sergent.

— Oui, une.

— Pas de chargeurs de rechange ?

— Si, un. Et vous ?

— J'ai encore deux coups à tirer et un chargeur. Ils ont probablement des caisses pleines de munitions là en bas. »

Au pied de la digue l'un des hommes se déplaça et le sergent tira. L'homme se mit à crier.

« Je ne l'ai pourtant pas touché à l'estomac, si ? demanda le sergent au policier. J'ai fait attention de viser très bas. C'est impossible que je l'aie touché à l'estomac ; ce doit être au pied ou au genou. »

L'agent leva la tête et cria aux hommes de se rendre. Ils répondirent par un coup de feu et le policier se baissa vivement.

L'homme qui avait été touché criait toujours et les autres avaient disparu. Peu après on entendit le bruit de deux sirènes qui s'amplifiait.

« Deux voitures, s'exclama le sergent ; à cette heure de la journée, c'est beaucoup. Nous sommes vernis. »

Les deux VW s'arrêtèrent à côté du camion en faisant hurler les pneus. Quatre agents en descendirent.

« Baissez-vous, baissez-vous », cria le sergent. Les hommes s'aplatirent sur le sol.

« Que se passe-t-il, sergent ? » demanda un jeune agent en rampant comme s'il effectuait le parcours du combattant. « Est-ce qu'ils ont des armes à feu en bas ?

— Baissez la tête ; il y a deux hommes avec des pistolets et il doit y avoir une troisième arme à côté de celui qui est blessé. Retournez à votre voiture et demandez qu'on envoie une ambulance. Demandez qu'on nous envoie également les gars qui font le peloton.

— Tous ? s'étonna l'agent. Ils doivent être au moins quarante dans

les baraquements.

— Non, tout au plus une douzaine ; les autres étaient en manœuvre avec nous cette nuit. Dites-leur qu'ils en envoient douze, et pas ceux qui étaient de service la nuit dernière.

— À vos ordres », répliqua l'agent et, en grimaçant un un hippie crasseux, un homme qui court sur le trottoir ou deux hommes qui déchargent de grands cartons tôt le matin. Le sergent toucha l'épaule du conducteur et lui montra le camion en agitant la main droite ; aussitôt l'agent changea de direction.

Les deux hommes qui déménageaient les cartons virent les casques des policiers quand la roue avant de la moto faillit emboutir l'arrière du camion ; ils étaient à l'intérieur du véhicule et n'eurent pas d'autre ressource que de sauter chacun d'un côté du side-car. L'agent essaya d'attraper l'homme qui était de son côté mais il portait des gants et l'homme échappa facilement à la prise. Un instant plus tard il dévalait le remblai de la digue.

Tandis que le sergent retirait ses gants, l'autre homme rejoignait son complice. Les policiers leur crièrent de s'arrêter et ils déboutonnèrent leurs vestes de cuir pour saisir leurs pistolets. Avant même qu'ils aient pu le faire, l'un des fuyards tira le premier coup de feu. La balle siffla au-dessus de leurs têtes et toucha le camion. Allongé sur le ventre, l'agent s'était mis à tirer lui aussi. Il visait soigneusement et sa balle effleura l'épaule d'un des hommes.

« C'est dingue, se dit le sergent. Complètement dingue ! Tirer comme ça à six heures du matin. » Il retourna en rampant vers la moto et appuya sur le bouton qui lui permettait d'entrer en contact par radio avec les autres unités de police.

« Quartier général, fit une voix calme. À vous, sergent.

— Je demande du renfort, dit le sergent. Affrontement avec des armes à feu sur la digue de Landsburger.

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous, répondit la voix que trahissait une certaine surprise, je crains qu'il n'y ait pas tellement de voitures disponibles. Combien d'hommes voulez-vous ?

— Envoyez le maximum », dit le sergent. Il fit deux pas avant de se jeter par terre à côté de l'agent.

« Maintenant il y a un troisième larron en bas, fit l'agent, et lui aussi il est armé. De quoi s'agit-il, bon Dieu ?

— Vous avez encore des cartouches ? demanda le sergent.

— Oui, une.

— Pas de chargeurs de rechange ?

— Si, un. Et vous ?

— J'ai encore deux coups à tirer et un chargeur. Ils ont probablement des caisses pleines de munitions là en bas. »

Au pied de la digue l'un des hommes se déplaça et le sergent tira. L'homme se mit à crier.

« Je ne l'ai pourtant pas touché à l'estomac, si ? demanda le sergent au policier. J'ai fait attention de viser très bas. C'est impossible que je l'aie touché à l'estomac ; ce doit être au pied ou au genou. »

L'agent leva la tête et cria aux hommes de se rendre. Ils répondirent par un coup de feu et le policier se baissa vivement.

L'homme qui avait été touché criait toujours et les autres avaient disparu. Peu après on entendit le bruit de deux sirènes qui s'amplifiait.

« Deux voitures, s'exclama le sergent ; à cette heure de la journée, c'est beaucoup. Nous sommes vernis. »

Les deux VW s'arrêtèrent à côté du camion en faisant hurler les pneus. Quatre agents en descendirent.

« Baissez-vous, baissez-vous », cria le sergent. Les hommes s'aplatirent sur le sol.

« Que se passe-t-il, sergent ? » demanda un jeune agent en rampant comme s'il effectuait le parcours du combattant. « Est-ce qu'ils ont des armes à feu en bas ?

— Baissez la tête ; il y a deux hommes avec des pistolets et il doit y avoir une troisième arme à côté de celui qui est blessé. Retournez à votre voiture et demandez qu'on envoie une ambulance. Demandez qu'on nous envoie également les gars qui font le peloton.

— Tous ? s'étonna l'agent. Ils doivent être au moins quarante dans les baraquements.

— Non, tout au plus une douzaine ; les autres étaient en manœuvre avec nous cette nuit. Dites-leur qu'ils en envoient douze, et pas ceux qui étaient de service la nuit dernière.

— À vos ordres », répliqua l'agent et, en grimaçant un sourire, il regagna la voiture en courant. Le peloton ne comportait que des élèves officiers qui n'avaient généralement pas grand-chose à faire. Il imaginait déjà le remue-ménage et l'excitation que provoquerait la sonnette d'alarme dans les baraquements. Il se souvenait des trois mois de classes qu'il avait faits dans le peloton – trois mois qu'il fallait accomplir quand on sortait de l'école de police, avant d'obtenir le grade d'agent. Il ne leur faudrait pas plus de deux minutes pour sauter dans leurs uniformes, saisir leurs pistolets et leurs carabines et foncer

jusqu'au camion blindé qui les amènerait à la digue en faisant hurler la sirène.

« Une ambulance, énonça-t-il à la radio, et le peloton. Le sergent dit qu'il suffit d'une douzaine d'hommes ; surtout n'envoyez aucun de ceux qui étaient en manœuvre cette nuit. Qu'ils prennent des carabines ; c'est une vraie bataille rangée ici.

— Qui est blessé ? fit la voix du Quartier général. Un policier ?

— Non.

— Parfait, répondit le Quartier général. Tenez-nous au courant. Terminé. »

Le camion du peloton mit exactement treize minutes pour se rendre sur les lieux. Pendant ce temps de nouveaux coups de feu avaient été échangés et l'un des agents se tenait le pied. Il était blême et serrait les dents ; son ami le tenait par l'épaule et tentait de le réconforter d'une voix douce.

Sous les ordres de deux sergents, les élèves officiers se déployaient sur le remblai de la digue. Ils s'étaient séparés en deux colonnes pour tenter une manœuvre d'encerclement. Quatre d'entre eux tiraient sans discontinuer sur une baraque en bois ; c'était là qu'on avait vu les deux hommes pour la dernière fois. Tandis qu'une ambulance emmenait le policier blessé et qu'une autre se garait pour attendre l'homme qui geignait en bas, on entendit brusquement une rafale.

« Une mitraillette, dit à son collègue le sergent qui avait été dans le side-car. Une saloperie de mitraillette. Vous avez entendu ça ? »

L'agent désigna la rivière. « Ça venait du cabin-cruiser qui est là-bas.

— Nous allons mobiliser tout ce que nous avons », déclara le sergent en retournant vers la radio de sa moto aussi vite qu'il put. « Ils ont une mitraillette, cria-t-il dans la radio. Envoyez tous les renforts dont vous disposez. Nous avons déjà un agent blessé et, si cela continue, ce sera une vraie boucherie. J'ignore si ces élèves officiers ont eu un bon entraînement, mais faites intervenir la Police fluviale ainsi que l'aviation. Figurez-vous qu'ils ont aussi un bateau, une vedette rapide, et je ne tiens pas à le voir disparaître.

— Entendu », répondit la voix. Au Quartier général on était sur le pied de guerre et tout ce qui comptait d'hommes valides, en uniforme ou en civil, se présenta à l'appel. Dans la cour le moteur des camions tournait déjà et les gens du standard radio appelèrent tous les hommes qui étaient de repos. La police montée fut la première à se présenter au rapport ; on dit aux hommes de laisser leurs chevaux et de monter dans les camions ; un adjudant sortit des carabines d'un râtelier et les

distribuait à ceux qui se présentaient ; les hommes se servaient en chargeurs et en munitions sans prendre la peine de signer de décharges. Dans le port, le bâtiment de la Police fluviale se mettait en route tandis que sur l'aéroport de Schipol un bimoteur se préparait à s'envoler. En l'espace d'une heure il y eut quarante policiers sur la digue, dix sur la rivière et un dans le ciel. Il en arrivait sans cesse et un inspecteur-chef calcula que cette affaire avait mobilisé quatre-vingt-dix hommes.

Cependant Grijpstra et de Gier continuaient à dormir et le commissaire à boire du café en regardant sa tortue. Leurs noms ne figuraient pas sur la liste qu'avaient les opérateurs du standard téléphonique. On ne pouvait les appeler d'urgence que s'il y avait du nouveau dans l'affaire Tom Wernekink. Ils ne furent au courant de toute cette agitation que lorsqu'ils arrivèrent à leur bureau, à neuf heures précises ce matin-là.

Tout s'était bien terminé ; on avait procédé à cinq arrestations et confisqué un fusil automatique Uzzi et cinq pistolets. Des détectives étaient maintenant en train de ratisser le secteur, ils fouillaient les maisons une à une, et une douzaine de policiers qui n'avaient pas participé aux opérations patrouillaient sur la digue.

Grijpstra se rendit au standard radio pour prendre connaissance des rapports qui tombaient sur le télescripteur. Le commissaire y était déjà.

« Monsieur, dit respectueusement Grijpstra.

— Bonjour, adjudant, fit le commissaire avec bonne humeur. Où est votre équipier ?

— En train de lire les rapports qui sont déjà arrivés. À ce qu'il paraît, ça a été un sacré cirque là-bas ! Il y avait des postes de télé dans les cartons et des appareils d'électroménager. Nous avons dû tomber sur quelque chose d'important.

— Effectivement. Le bateau était également bourré de marchandises volées, ainsi que du contenu des caves de plusieurs maisons. Les détectives ont arrêté encore d'autres gens.

— Le Chat, fit une voix derrière lui. Allons cueillir le Chat. Tout de suite !

— Doucement », dit le commissaire. Il avait sursauté en entendant crier dans ses oreilles. « Du calme, de Gier ! Je ne suis pas sourd.

— Le Chat, reprit de Gier. Allons-y ! »

De Gier était déjà dans le couloir et Grijpstra dut courir pour le rattraper. Ils sautèrent en même temps dans la Volkswagen. Lorsqu'ils furent à la grille, de Gier klaxonna impatiemment ; sans se presser, le

gardien sortit de sa loge.

« Doucement, fit-il. L'alarme est passée.

— Pas encore, répliqua de Gier en accélérant.

— Je me fais vieux, gémit Grijpstra tandis que pour la quatrième fois, de Gier brûlait un feu rouge. J'ai vu les rapports et je n'ai pas fait le rapprochement.

— Tu parles. C'était évident. Il revend les marchandises qu'il achète en solde, quelle blague ! Hier, quand il faisait son cinéma dans le bureau du commissaire, ce fumier mentait comme un arracheur de dents. Tu ne pouvais pas savoir, tu n'y étais pas. Le Chat botté, ha, ha !

— De quoi s'agit-il ? demanda Grijpstra.

— Il est venu nous voir hier. Nous lui avons demandé ce qu'il faisait pour gagner sa vie. Il nous a raconté une histoire ingénieuse pour nous démontrer à quel point il était malin. Il achète tout ce qu'il peut trouver d'intéressant, il l'entrepone en ville dans son local et il le revend. Des trucs d'occasion, je t'en ficherais ! Il revend des marchandises volées, c'est ça qu'il fait, oui ! Il connaît sûrement les gens qui ont été arrêtés ce matin. Toute la digue doit être complice. Ils font partie de la combine et le mouchard aussi, la Souris. Il doit y tremper depuis des années mais il ne nous a jamais rien dit.

— Raconte-moi, dit Grijpstra. De quoi avait-il l'air ? Où l'as-tu déniché ? Est-ce que tu es allé chez lui ? »

De Gier essaya de lui relater fidèlement les événements mais il avait des problèmes. À Amsterdam la circulation est intense à neuf heures et quart du matin et, bien qu'ils eussent pris une voiture de police avec sirène et gyroscope, ils n'avançaient pas beaucoup. De Gier tenta une série de manœuvres désespérées ; il empiéta sur la partie de la rue réservée aux tramways, il monta sur le trottoir et il utilisa même l'allée piétonnière d'un parc, vainement, car il restait coincé dans les embouteillages. Il s'en sortit néanmoins tant bien que mal et. il raconta même à Grijpstra « l'intermède Ursula ». Celui-ci éclata de rire.

« Il n'y a que toi pour te fourrer dans des situations pareilles, hein ?

— Ç'aurait très bien pu t'arriver à toi aussi, cria de Gier. Cette femme ne cherche pas un certain type d'hommes ; ce qu'elle veut, c'est simplement un homme, un homme qui lui fera le boum-boum qu'elle attend et toi, tu es sûrement plus du genre boum-boum que moi. »

Grijpstra se tapa sur la cuisse en pleurant de rire. « Jamais de la vie !

— Nous sommes arrivés », déclara de Gier en freinant.

Ils se précipitèrent hors de la voiture et cognèrent à la porte. Il n'y eut aucune réponse.

« Fais le tour de la maison », cria Grijpstra.

Le pistolet à la main, de Gier se mit à courir. Le Chat n'avait pas encore atteint la rivière lorsqu'il l'interpella. Avec une moitié de moustache rasée, le Chat avait l'air complètement ridicule. Il était pieds nus, vêtu en tout et pour tout d'un jean.

« Arrêtez », cria de Gier en tirant en l'air.

Immédiatement, le Chat s'arrêta. Il se rendit avec une certaine classe à de Gier et aux agents qui étaient accourus quand ils s'étaient aperçus que quelque chose ne tournait pas rond.

« Merde alors, fit le Chat. Vous êtes drôlement rapide, sergent. Pourquoi tirez-vous des coups de feu dans mon jardin ? Dites-moi ce que vous me reprochez.

— Pourquoi vous rasiez-vous la moustache ? » demanda Grijpstra en passant les menottes au Chat après qu'il lui eut ramené les bras derrière le dos.

« J'en avais marre de tous ces poils, déclara le Chat. De quoi m'accuse-t-on ? Et qui êtes-vous ?

— Adjudant Grijpstra, à votre service. On vous accuse de vol et de recel d'objets volés, et peut-être d'autres délits. Nous verrons tout cela au commissariat. Vous feriez mieux de vous habiller.

— Je ne peux pas m'habiller avec ces fers que je porte aux poignets, s'indigna le Chat.

— Nous allons vous les enlever. »

Quand ils furent dans la chambre du Chat, Grijpstra lui retira les menottes tandis que de Gier le tenait en respect. Le Chat ouvrit des placards et des tiroirs et s'habilla tranquillement.

« Vous ne mettez pas votre costume mordoré et vos bottes ? s'étonna de Gier.

— Non, mais je voudrais raser le reste de ma moustache.

— Pas question, dit Grijpstra, pas maintenant. Je tiens à ce que le commissaire et les photographes vous voient comme ça. Il y a eu une fusillade sur la digue, on a arrêté des voleurs et fait taire une mitrailleuse, la rue grouillait de policiers et des détectives fouillaient les maisons une par une et vous, vous vous rasiez la moustache. En outre, quand nous sommes venus vous voir, vous vous êtes enfui en courant, en jean et pieds nus. Moi je trouve ça bizarre, pas vous ?

— Non, répondit le Chat, et je veux boire un café avant de partir.
“Ursula !” »

Vêtue d'une robe d'intérieur, Ursula sortit de la cuisine. En marchant elle montrait ses cuisses tandis que son arrogante poitrine ouvrait fermement le passage.

« Fais attention », dit Grijpstra à de Gier, dont les yeux sortaient de la tête.

« Oui, faites attention, sergent, répéta le Chat ; vous avez une arme dangereuse dans la main et votre doigt est crispé sur la gâchette alors que le canon est bien près de ma poitrine. D'autre part, c'est ma femme, pas la vôtre.

— Comment ça “ma femme” ? dit Ursula. Je ne suis pas une vache. Mais qu'est-ce qui se passe, Chat ? Ils vont t'emmener ?

— J'en ai bien peur, mademoiselle, dit Grijpstra.

— Qui êtes-vous ?

— Adjudant-détective Grijpstra., de la police municipale d'Amsterdam. »

Ursula inclina la tête et ses longs cheveux lui couvrirent le visage. Elle les rejeta en arrière.

« Prenez soin de lui, adjudant, recommanda-t-elle. Il est gentil et animé de bonnes intentions. De quoi t'accuse-t-on, Chat ?

— C'est à cause de moi, dit le Chat ; ils n'aiment pas ce qui me passe par la tête. Je suis différent et eux, ils représentent la normalité. Je ne suis pas un homme ordinaire, voilà mon problème.

— Est-ce que vous avez participé à la bagarre ce matin ? » demanda Grijpstra.

Le Chat se mit à rire. « Moi ? Je ne me suis jamais battu de ma vie. J'achète des marchandises et je les revends, je parle et j'écoute les autres.

— Mais vous êtes copain avec les gens de la digue, déclara de Gier. Et eux ils se sont battus. Ils ont même blessé deux policiers à ce qu'on m'a dit, un au pied et l'autre au bras. C'était une vraie bataille rangée, comme en temps de guerre. De plus, la digue regorge de marchandises volées. J'aimerais bien fouiller votre maison.

— Non, dit le Chat. Vous n'avez pas un grade assez élevé, il vous faut un mandat. Vous avez déjà de la chance que je vous aie laissé rentrer. Allez chercher un mandat, sergent.

— Ne sois pas stupide, intervint Ursula. Il n'y a rien dans la maison.

— D'accord, fit le Chat en souriant. Si vous voulez fouiller, allez-y. »

De Gier ne découvrit rien. « Où est votre entrepôt ?

— En ville mais ce n'est pas la peine d'y aller ; c'est fermé et j'ai la clef. Je peux vous y accompagner si vous voulez.

— Plus tard, dit Grijpstra.

— Je veux mon café.

— Plus tard. Nous en boirons au commissariat. Excusez-nous de vous avoir dérangée, mademoiselle. Il faut que nous y allions maintenant.

— Soyez gentils avec lui », recommanda Ursula.

Longtemps on avait pensé que l'île de Bickers était un quartier d'Amsterdam qu'on ne sauverait pas de la ruine ni de la désolation. Elle était composée d'un enchevêtrement de ruelles et de quais sur lesquels se dressaient de grands entrepôts datant du seizième siècle. Des centaines d'années plus tôt, on y avait construit les *bujers*, des bateaux à voile à fonds plats pourvus de deux dérives latérales, et de plus grands vaisseaux encore, mais maintenant, les canaux, les jardins et même les demeures des marchands étaient à l'abandon. Dans les ruines et les taudis les rats ne craignaient plus les rares occupants qui avaient refusé d'être relogés. Il avait fallu l'intervention du ministère des Travaux publics pour que la vie reprenne dans la cité. Avec l'appui des Beaux-Arts, les architectes et les artistes avaient redécouvert l'île, on commençait à rénover les entrepôts, à cultiver et à reflleurir les jardins et à draguer les canaux. Situé à l'écart des grands axes routiers, c'était pour l'instant encore un endroit très calme ; on pouvait s'y promener tranquillement sans craindre à tout moment de se faire renverser par un maniaque automobile.

Au cours d'une chasse à l'homme, le commissaire s'était aventuré dans l'île ; il avait un peu plus de vingt ans et n'était pas encore inspecteur. Il avait été séduit par l'endroit et en avait fait son lieu de promenade favori. Il s'y rendait pendant les week-ends et, après s'être longtemps baladé dans les allées, il s'asseyait sur un banc dans un jardin public. D'autres fois encore, pendant les vacances, debout sur un embarcadère, il contemplait avec ravissement les nobles et antiques frontons, ou bien il rêvassait dans la cour intérieure de quelque maison abandonnée. Avant de quitter l'île, il se rendait toujours dans le même petit pub, l'un des derniers du genre, où le tenancier – un vieillard squelettique – conservait encore le genièvre qu'il servait à ses rares clients, dans un pot en grès. Lorsqu'il faisait tinter les verres tulipe dans lesquels il versait le liquide ambré et sirupeux, il y avait comme un écho du siècle dernier. Le pub était trois fois plus vieux que son actuel propriétaire et l'inquiétante étrangeté qui y régnait plaisait infiniment au commissaire : il en éprouvait une sorte de volupté.

Il était cinq heures de l'après-midi ; on avait arrêté le Chat le jour même et le commissaire avait personnellement veillé à ce que Mary van Krompen fût aussitôt relâchée. Il lui avait porté son sac jusqu'à la porte et lui avait prêté sa voiture et son chauffeur pour rentrer chez

elle. Il avait passé le reste du temps à essayer d'éclaircir ce qu'on appelait maintenant « le scandale de la digue ». Le Chat non compris, on avait procédé à neuf arrestations, et la plupart des détectives étaient en train de taper des rapports après avoir interrogé les suspects. Très inquiet, le maire avait organisé une réunion exceptionnelle à l'hôtel de ville ; il avait posé des questions à l'agent-chef et, peu après, on avait prié le commissaire et deux de ses collègues de venir expliquer comment un acte d'agression aussi sauvage avait pu se produire dans une ville où régnaient la tolérance et la tranquillité. Le commissaire avait réservé sa réponse, il attendait un complément d'information.

Les quatre clients avaient le petit pub pour eux tout seuls. A la demande du commissaire, le propriétaire avait fermé la porte et il y avait apposé un écriteau crasseux sur lequel on pouvait lire « Fermé pour cause de décès ». Il avait écrit l'inscription trente ans plus tôt, lorsque sa femme était morte.

Impeccable, dans un costume bleu ciel que venait de lui terminer son tailleur, un émigré turc sans permis dont il avait fait son ami et son protégé, de Gier était juché sur un tabouret de bar ; il examinait un petit homme assis en face de lui sur une chaise ; l'homme était chauve et portait une fine moustache. Grijpstra était appuyé contre le bar, un verre de genièvre à la main, et mâchait une saucisse. Lui aussi regardait l'homme qui était sur la chaise. Près de la fenêtre, le commissaire contemplait l'épave d'une barge en se demandant s'il serait possible d'aller en mer pêcher des crevettes sur une embarcation qui devait faire tout au plus neuf mètres de long, avec simplement deux hommes d'équipage pour effectuer les manœuvres.

Depuis qu'il venait, il avait toujours vu la barge amarrée au même endroit ; le mât en était encore intact et il avait souvent pensé qu'il devrait se renseigner pour savoir à qui elle appartenait. Il pourrait acheter le bateau, le faire réparer – éventuellement reconstruire – et aller voguer à la voile sur le grand lac intérieur en utilisant de Gier et Grijpstra comme équipage.

Il sourit en lui-même. C'était un rêve bien entendu ; la douleur qu'il éprouvait dans les jambes gâcherait le plaisir et l'eau aggraverait ses rhumatismes.

Personne ne parlait dans le pub. Le petit homme se leva et posa son verre sur le comptoir en regardant le propriétaire. Celui-ci prit la bouteille et la fit tinter contre le verre en versant le genièvre. Le petit homme se rassit.

« Arrêtez de me regarder, gémit-il. Regardez le joli bateau que le commissaire est en train d'admirer. Vous ne trouvez pas qu'il est

beau ? »

De Gier et Grijpstra ne détournèrent pas les yeux.

« Vous ne trouvez pas ? glapit le petit homme plein d'espoir.

— La Souris », fit Grijpstra ; sa voix profonde s'enflait dans la petite pièce, « dis-nous pourquoi tu ne nous a rien dit. »

La Souris regarda Grijpstra et faillit demander : « À propos de quoi ? » Il s'en abstint et se leva dans l'intention de remettre son verre sur le comptoir.

Grijpstra s'interposa.

« Je peux pas boire un coup ?

— Non, riposta Grijpstra. Dis-nous pourquoi tu ne nous a rien dit. Tu boiras plus tard, chez toi ou ailleurs, ici t'as assez bu. »

La Souris se lécha les lèvres. « J'ai soif, j'ai la bouche complètement desséchée. Je pourrais pas avoir une limonade ou un truc comme ça ? »

Grijpstra fit un signe de tête au propriétaire.

La Souris se jeta sur la limonade.

« Alors ? » demanda de Gier.

La Souris resta silencieuse.

Le commissaire détourna les yeux de la fenêtre et rejoignit ses deux collègues au bar, il se hissa péniblement sur un tabouret et se frotta les jambes une fois qu'il eut accompli cet exploit.

« Eh bien, la Souris ? » interrogea-t-il à son tour.

La Souris posa son verre et agita fébrilement les mains.

« Vous n'avez rien contre moi, monsieur, glapit-il d'un ton indigné. D'accord je suis un mouchard, mais les tuyaux que je vous donne, je suis pas *obligé* de vous les donner, si ?

— Tu es obligé, intervint Grijpstra outré, de communiquer à la police toutes les indications relatives à un délit. Tu vis sur la digue et tu étais au courant de tous les vols, ainsi que de tout ce qui s'y trame. T'as tout vu, tu les as probablement aidés et tu ne nous as rien dit.

— Est-ce que vous pouvez *prouver* que j'ai participé à ce qui s'est passé ? demanda la Souris. Est-ce que vous avez trouvé quelque chose chez moi ? Est-ce que vous avez rencontré quelqu'un qui puisse me mettre en cause ? Dites-le-moi, mais dites-le-moi donc ? »

Grijpstra resta silencieux et de Gier ajusta le foulard qu'il portait autour du cou.

« Vous n'avez rien, fit triomphalement la Souris, vous n'avez *rien*

contre moi. »

De Gier posa son verre et l'on entendit tinter la bouteille de genièvre. Grijpstra alluma un gros cigare noir et souffla la fumée en direction du commissaire. L'odeur était si terriblement âcre que celui-ci se mit à suffoquer.

« Excusez-moi, monsieur, dit Grijpstra en tapant dans le dos de son supérieur ; je vais l'éteindre.

— Non, pas la peine », dit le commissaire entre deux quintes de toux. Il regarda la Souris. « La Souris, expliqua-t-il, nous vous payons. Si vous prenez l'argent, vous êtes astreint à certaines obligations. Vous devez nous donner des renseignements. Vous auriez dû refuser l'argent mais vous l'avez accepté. C'est l'argent des contribuables...

— Bof », dit la Souris.

Le commissaire secoua la tête. « Non, la Souris. Ça peut peut-être vous paraître stupide mais l'argent des contribuables c'est sacré, du moins pour moi et pour beaucoup d'autres, des gens dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Dans cette ville, on a le respect du citoyen. On reçoit autant qu'on donne. Vous n'avez pas joué le jeu mais vous pouvez encore vous rattraper.

— Et si je ne le fais pas ? » La Souris était sur la défensive.

« Je pense que vous ne risquez pas grand-chose, si vous ne le faites pas, admit le commissaire. Du moins pour le moment ; plus tard je ne sais pas.

— Vous êtes en train de me menacer.

— Non, la Souris, je ne vous menace pas. Il y a la loi.

— Pfeuh, fit la Souris, mais le ton n'y était pas.

— Non, pas "pfeuh", reprit le commissaire. D'ailleurs je ne parle pas de la loi qu'il y a dans nos livres de droit. Ces livres ne traitent que de l'ombre de la loi, celle que nous avons fabriquée ; nous sommes faillibles, alors, quand nous changeons nos valeurs, nous changeons nos livres et la loi change aussi. Je veux parler de la Loi avec un grand L.

— Dieu ? » La Souris était effarée. « Vous parlez de Dieu ?

— Non, la Souris. Je ne connais pas Dieu.

— Je pense que vous parlez de Dieu, s'entêta la Souris.

— Je n'ai jamais rencontré Dieu, je ne peux pas parler de Lui, avoua le commissaire. Mais j'ai entr'aperçu la Loi, c'est absolument magnifique. »

La Souris posa son verre sur le comptoir, attendit qu'il fût de

nouveau plein de limonade et le vida d'un trait. Il se rassit et gratta son crâne chauve.

« La Loi », fit-il d'une voix hésitante.

De Gier voulut intervenir mais le commissaire l'arrêta d'un geste. Grijpstra tira une nouvelle bouffée de son cigare. Lorsqu'il se mit à tousser, il jeta le cigare par terre et l'écrasa du pied.

« C'est bon, dit la Souris, je vais parler, mais je ne répéterai pas ce que je vais dire devant la cour. Entendons-nous bien, ce n'est pas une déposition, il n'y a rien que vous puissiez retenir contre moi. Nous sommes bien d'accord ?

— Entendu, répondit le commissaire.

— Et je ne veux pas d'argent, rien qui me lie moralement. D'accord ?

— Entendu.

— Bien », dit la Souris.

Dans le pub l'ambiance était beaucoup moins tendue, de Gier se gratta le dos en faisant la grimace, Grijpstra alluma un nouveau cigare et le commissaire se laissa aller à sourire. Même le squelette ambulancier derrière le comptoir se décontracta et l'on entendit tinter le goulot de la bouteille de genièvre.

« Tout vient du Chat, reprit la Souris. C'est un génie, je l'aime et je l'admire. C'est une bénédiction pour la digue ; du moins ça *l'était* car on ne sait pas ce qui va se passer. Si tout est allé de travers, ce n'est pas la faute du Chat. Vous n'arriverez pas à l'enfermer ; vous le retiendrez quelque temps, quelques mois, un an tout au plus. Le temps passera vite pour lui, tout le monde l'aimera. Il aura même du bon temps en prison, vous verrez. »

Il regardait de Gier, guettant son approbation. De Gier hocha la tête.

« Vous l'avez rencontré, sergent ?

— Oui.

— Vous l'aimez bien ?

— Oui, admit de Gier. Pour autant que je le connaisse.

— Vous n'avez pas réussi à le faire parler, si ?

— Nous n'avons pas cherché, intervint Grijpstra ; nous lui avons simplement posé quelques questions.

— Lui avez-vous parlé de la Loi, monsieur ? demanda la Souris.

— Non, la Souris. Je ne l'ai pas encore vu mais s'il est si sympa et

si malin, il doit en connaître un bout. »

La Souris regarda le commissaire. Il y avait dans ses yeux un désir immodéré de savoir.

« La Loi, répéta-t-il, oui, peut-être. Je ne sais pas.

— Allez, accouche, la Souris, s'impatienta de Gier.

— Bon. Quand le Chat est venu habiter sur la digue, c'était le bordel : tout le monde était au chômage et les maisons tombaient en ruine. Les mères de famille se vautraient dans leur paresse et ne s'occupaient plus du tout de leurs enfants. On picolait et on discutait, c'est tout ce qu'on faisait. On se vantait plutôt, chacun faisait son cinéma, vous voyez le genre : t'écoutes mes conneries et ensuite j'écoute les tiennes.

— Je connais », fit de Gier.

Grijpstra éclata de rire.

« Vous aussi, vous connaissez, adjudant ?

— Lui aussi, il connaît, la Souris », assura de Gier.

Une ombre passa sur le visage de la Souris. « Vous voulez dire que tout le monde fait ça ? Malgré tout, ça ne pouvait pas être aussi dégueulasse que sur la digue. Ça me rendait malade ; ça rendait tout le monde malade.

— C'est alors que le Chat est arrivé, dit le commissaire.

— Exactement, monsieur. Le Chat avait une petite baraque pourrie et il l'a retapée. Au début on se contentait de regarder et on faisait pas un geste pour l'aider mais il nous a demandé des conseils. Vous savez comment c'est, il venait nous voir pour savoir comment il fallait faire ceci ou cela. Avant même de nous en apercevoir, nous l'aidions tous.

— C'était plutôt bien, commenta le commissaire.

— Oui, et puis après nous avons appris à nous connaître. Ursula, sa gonze, faisait du thé et on le buvait dans le jardin avant de retourner au boulot. On a retapé la baraque en quelques semaines : on a mis des poutres neuves, on a refait le toit et on a même reconstruit un mur en brique et on l'a plâtré. On a tout repeint et on a carrelé le sol. Et pendant tout ce temps, le Chat nous demandait quelles étaient nos occupations sur la digue.

— Vous ne vous contentiez pas de vous soûler et de faire du cinéma, remarqua de Gier. Vous voliez et vous faisiez des casses.

— Oui, c'est vrai, admit la Souris. Pas moi, notez bien. J'ai une pension et je me tiens tranquille. C'étaient les autres qui faisaient ce dont vous parlez.

— Bien sûr, fit Grijpstra.

— Quoi qu'il en soit, nous lui avons raconté ce que nous faisons, il écoutait sans faire de commentaire. Pendant des mois il n'a pas dit grand-chose, même quand nous avons commencé à réparer nos baraques et qu'à son tour, il nous aidait.

— Où vous procuriez-vous vos matériaux ? demanda le commissaire.

— Nous les volions, monsieur. À l'exception de quelques briques et des poutres que nous trouvions au bord de la rivière, nous volions l'outillage et les matériaux de construction, ce qui coûtait le plus cher ; c'est comme ça que tout a commencé. Le Chat nous a suggéré de nous organiser. Avant, par exemple, si nous voulions un assortiment de peinture, nous en aurions volé un pot par-ci par-là, il nous a démontré que c'était complètement stupide. Si vous volez un misérable pot de peinture et que vous vous faites piquer, c'est un vol qualifié et vous tombez sous le coup de la loi. Il nous a conseillé de voler ce dont nous avions besoin en une seule fois ; alors nous avons préparé un coup, ou plutôt c'est lui qui l'a préparé. Nous nous sommes mis à surveiller un point de vente en gros situé dans la ville pour connaître les horaires de leurs camions de livraison. Ensuite, nous avons piqué un camion après nous être renseignés sur la nature de sa cargaison. Ça a été un boulot très soigné. Des semaines avant qu'on l'embarque, quelqu'un avait pris une empreinte des clefs pendant que le chauffeur était dans un café. Le jour où on a fait le coup, on n'a eu qu'à attendre que le chauffeur fasse une petite livraison. Dès qu'il a été hors de vue on a sauté dans le camion et on a démarré tranquillement. On s'est pas pressé et on a fait attention à bien respecter les feux rouges. Un autre camion nous attendait, on y a transféré le chargement, on a garé le camion volé quelque part le long d'un trottoir et on l'a abandonné. Ensuite on est rentré chez nous dans l'autre camion, on l'avait loué. On a investi un peu de temps et un peu d'argent dans ce boulot mais ça nous a rapporté gros. Nous ne pouvions pas utiliser toute cette peinture, alors le Chat a vendu ce qui restait. Il en a tiré un bon prix et il a partagé l'argent avec nous.

— Combien a-t-il pris pour lui ? demanda Grijpstra.

— Le quart.

— C'est ça que vous appelez être régulier avec vous ?

— Mais certainement, s'indigna la Souris.

— Est-ce qu'il a participé à ce vol de camion ?

— Non. Dès le début il nous a prévenus que jamais il ne volerait. Il se contentait de vendre la marchandise et seulement à condition qu'il

ait préparé le coup lui-même.

— Et après ?

— Eh bien, ça nous a permis de reprendre confiance en nous et on en avait besoin. À partir de ce moment-là, on a multiplié les opérations. On a piqué quelques camions contenant du bois de charpente et des ardoises. On a même piqué des outils vachement sophistiqués. La seule chose que nous achetions c'était le ciment ; on voulait pas en voler un camion, on les remarque trop avec leur cylindre renflé qui tourne.

— Et personne n'a jamais vendu la mèche ? demanda de Gier.

— Non jamais, même pas moi. Le Chat me donnait mauvaise conscience.

— Est-ce qu'il savait que t'étais un mouchard ? interrogea Grijpstra.

— Non, personne ne le sait, même pas ma femme. Quant à moi, je l'ai oublié, je veux pas le savoir. D'ailleurs c'est fini, je ne dénoncerai plus personne.

— T'as pourtant balancé ton vieux copain, remarqua Grijpstra. C'est pas si vieux que ça. De plus, tu nous a rencardés au sujet du cambrioleur qui s'était évadé.

— Je sais, je sais, glapit la Souris. Il fallait bien que je refile des tuyaux de temps en temps, mais maintenant c'est terminé. Jamais plus je ne moucharderai, et d'ailleurs ces deux types n'avaient rien à voir avec nous ou avec le Chat ; vous les auriez pris de toute façon.

— On a pris le Chat, fit remarquer le commissaire.

— Oui, il y a quelque chose qui a cloché. Pourtant il les avait avertis, vous savez.

— Qu'est-ce qui a cloché ?

— Leur cinéma, ça n'a jamais arrêté. Le Chat ne pouvait pas les empêcher de frimer. On avait repris confiance en nous et on faisait vraiment du bon boulot mais ça leur suffisait pas. Tout le monde n'était pas comme ça, notez bien ; il y en avait parmi nous qui avaient compris où était leur intérêt, ceux-là ils se tenaient tranquilles. C'étaient les autres qui voulaient jouer aux gangsters ; ils allaient tout le temps en ville pour voir des vieux films policiers français. Ils y voyaient des truands avec des flingues, des mitraillettes et des grosses bagnoles rapides dans lesquelles les attendaient toujours de belles femmes avec des jupes entravées et de gros seins. Ils pensaient qu'il fallait qu'ils ressemblent à ces caricatures. Ils étaient comme des gosses attardés, ils ne se rendaient pas compte que des gangsters

comme ça n'existent pas dans la réalité. Le Chat et moi on leur avait dit mais ils ne nous croyaient pas. À l'époque ils piquaient des camions remplis de téléviseurs et d'appareils électroménagers, des congélateurs, des chaînes stéréo et des machines à laver. Le Chat les revendait, il en tirait beaucoup de pognon et ensuite il faisait le partage, ça ne traînait jamais. Ils se réunissaient chez l'un d'eux — comme s'ils faisaient une party — et le Chat leur disait : "Toi, t'as fait ça, alors je crois que t'as droit à tant." Il évaluait la participation de chacun. Il guettait leurs réactions et si tout le monde était d'accord, il distribuait l'argent.

— Personne ne contestait jamais ? demanda Grijpstra.

— Non, les propositions du Chat étaient équitables. Ils voulaient simplement qu'il écoute ce qu'ils avaient à lui dire. C'est ce qu'il faisait.

— Et vous, qu'est-ce que vous faisiez ? demanda le commissaire.

— Je me renseignais sur les chauffeurs de camion, je suivais leurs tournées pour savoir où ils s'arrêtaient. Je m'occupais des clefs et j'en faisais faire des copies. Il y avait un serrurier avec moi. Nous suivions le camion dans ma voiture et lors d'un arrêt propice j'allais piquer les clefs sur le tableau de bord, je retournais en vitesse à la voiture et les refilais à mon compagnon. Ensuite j'allais les remettre. Je ne m'occupais jamais du gros boulot.

— Vous n'avez jamais eu de problèmes ?

— Non, monsieur, répondit fièrement la Souris. J'ai une voiture tout ce qu'il y a de banal et moi, je passe complètement inaperçu, personne ne fait attention à moi.

— Buvez un verre.

— Merci, monsieur. »

Le propriétaire remplit les verres et les quatre hommes trinquèrent.

— « Maintenant racontez-nous ce qui est allé de travers.

— Tout de suite, monsieur. La frime, comme je vous ai expliqué. Certains d'entre eux ont commencé à jouer aux gros bras. Les maisons avaient toutes été bien arrangées ; on avait tendu les murs de tissu, mis de la moquette, et tout le monde avait des postes de télé en couleurs, des rideaux neufs, des meubles, etc. On avait aussi défriché les jardins. Et puis ils ont commencé à s'acheter des fringues et de belles voitures. Après, ils ont voulu des armes. Quelqu'un est allé en Belgique et en a rapporté un pistolet automatique. Les autres étaient verts de jalousie quand il le leur a montré, et, à leur tour, ils s'en sont procuré. Nous avons travaillé sur un vieux cabin-cruiser, on y avait mis un moteur neuf, ça leur a donné l'idée de voler sur les bateaux,

comme des pirates. Voilà pourquoi ils avaient la mitraillette, ils avaient la trouille des marins, je suppose. Le Chat y était farouchement opposé. Il était résolument contre la violence et les armes à feu. Lorsque je ne pouvais pas obtenir les clefs d'un camion, il n'employait jamais la force, il faisait appel à une fille. J'avais découvert que les chauffeurs aimaient bien prendre des filles sur leur route. Alors Le Chat allait chercher une jolie putain en ville et lui proposait de travailler pour lui, moyennant finances. Elle faisait du stop et le chauffeur la ramassait ; ensuite elle lui suggérait de se garer pour aller faire un tour dans les bois dès qu'il trouvait un endroit propice. Pendant qu'ils tiraient leur coup, nous on vidait le camion.

— Nous ? s'étonna le commissaire.

— Non, pas moi. Moi je me contentais de suivre le camion dans ma voiture et je draguais dans le coin au cas où ça tournerait mal. Mais ça se passait toujours bien. Il revenait avec la fille et il ne s'apercevait même pas qu'il avait perdu sa cargaison ; je ramassais la fille à l'arrêt suivant, pendant qu'il était aux toilettes. Ah, il devait faire une drôle de gueule en s'apercevant que la fille était partie, ainsi que son précieux chargement de machines à laver. Quarante machines à laver, le Chat avait mis toute son équipe sur ce coup-là.

— Et lui-même n'y participait pas ?

— Non, monsieur. Lui c'était le cerveau, il combinait tout chez lui grâce aux informations que nous lui rapportions. D'ailleurs ça nous était égal. Il nous donnait quelque chose à faire et il payait bien, nous ne tenions pas spécialement à ce qu'il mette le nez dehors.

— Et il était contre les armes à feu, c'est ça ?

— Oui. En fait, je pense que ça ne le tracassait pas trop. Lorsqu'il montait un coup, il n'y avait jamais besoin d'armes ; de plus il y avait suffisamment de gens âgés et responsables qui encadraient les jeunots ; ils les auraient empêchés de jouer aux cow-boys. C'est seulement quand vos imbéciles de motards sont intervenus que tout a mal tourné.

— Les gens de chez vous ont blessé deux agents, riposta le commissaire.

— Oui, dit la Souris. Je sais. Comment vont-ils ? Les agents, je veux dire ?

— Celui qui a été touché à l'épaule est hors de danger, il reprendra son service dans quelques semaines ; mais l'autre a eu moins de chance, les os de son pied ont complètement éclaté. Il boitera pour le restant de ses jours et, bien entendu, il devra quitter la police.

— Quel dommage », s'exclama la Souris. Il avait l'air de le penser

sincèrement.

« Mais pourquoi se sont-ils mis à tirer ? questionna de Gier. C'était complètement barjot, non ? Le vol est réprimé par la loi, c'est entendu, mais votre bande ne se livrait jamais à des attaques à mains armées et ça, c'est un délit beaucoup plus grave. S'ils s'étaient rendus à ces motards, on les aurait inculpés de vol, un point c'est tout. Au lieu de quoi, ils se sont mis à tirailler comme des dingues. Quelle connerie ! Le procureur général ne va pas les rater ; ils vont en prendre pour des années et des années.

— Oui, je sais, répliqua tristement la Souris. Ils ne voulaient pas entendre raison. Comme je vous l'ai déjà dit, ils ne pouvaient pas s'empêcher de frimer. Ils clamaient sur tous les toits que jamais ils ne se rendraient aux flics. Tous les jeunots parlaient de partir à l'étranger une fois qu'ils auraient assez d'argent, ils allaient vivre comme des princes. Quel cinéma ! On ne devrait pas montrer des films de gangsters, ces gens-là ne savent pas faire la part des choses.

— Quand même, soupira Grijpstra, une mitraillette ! »

Brusquement la Souris se mit à sourire.

« Pourquoi souriez-vous, la Souris ?

— J'étais en train de penser à cette arme, monsieur. J'étais là quand l'homme qui était allé l'acheter en Belgique l'a rapportée, c'était tout à fait spectaculaire. Il avait un costume rayé et un doulos, exactement comme les gangsters marseillais, et la mitraillette était démontée. Il était debout au milieu de la pièce et il s'est mis à l'assembler. Ça a fait un claquement très sec. Alors tout le monde s'est tu en le regardant. C'était très impressionnant, vous savez, même moi j'étais impressionné.

— Je suis ravi qu'il n'ait jamais touché personne avec cet engin, déclara le commissaire.

— Il s'en est juste servi une fois, monsieur, et il a tiré en l'air, simplement pour faire du bruit.

— C'est lui qui vous l'a dit ?

— J'ai entendu le bruit, fit modestement la Souris, j'ai entendu.

— Le Chat manipulait-il de grosses sommes d'argent ? » demanda Grijpstra.

La Souris réfléchit quelques instants. « Une fois j'ai calculé qu'il avait dû avoir entre les mains environ deux millions. Cela dit, il avait d'autres affaires en train, mais j'ignore lesquelles. Il parlait de se retirer l'année prochaine, il voulait que nous aussi nous nous retirions. Il voulait partir à l'étranger.

— Et, hasarda de Gier, cette fille dont tu nous parlais, celle qui séduisait les chauffeurs et qui les emmenait faire un tour dans les buissons, ce ne serait pas Ursula ?

— Non, pas du tout, dit la Souris, c'était pas Ursula. Je ne vous ai pas dit que c'était une putain ramassée en ville ?

— Si, admit de Gier. Mais tu aurais pu perdre les pédales. »

— Non, j'étais très calme. Je perds seulement les pédales quand vous êtes tous assis autour de moi et que vous me regardez comme une bête curieuse, comme si j'étais dans un zoo ou dans un aquarium. De toute façon, Ursula n'aurait pas fait l'affaire : elle est trop grande, on la repère trop facilement. Si le chauffeur de camion l'avait revue en ville il aurait fait le rapprochement. »

De Gier eut l'air soulagé, la Souris s'en aperçut et il grimaça.

« Elle vous plaît, hein ? Méfiez-vous, sergent, recommanda la Souris en agitant l'index.

— Me méfier de quoi ?

— Elle s'ouvre à vous et hop, elle vous avale tout cru. »

Le commissaire et Grijpstra éclatèrent de rire.

« Ça va, ça va, fit de Gier.

— Ne le prenez pas mal, sergent, dit la Souris. Je plaisantais. C'est une fille très chouette. Vous devriez peut-être tenter votre chance, elle n'est pas très fidèle et le Chat s'en fout.

— Il va passer quelque temps à l'ombre », ajouta Grijpstra en regardant pensivement de Gier.

Le commissaire agita la main, comme si d'un signe il pouvait éluder le problème.

« Ça suffit, nous connaissons les faiblesses du sergent. Merci, la Souris, nous en savons un peu plus maintenant. Vous ne nous avez pas dit combien vous vouliez pour cette information.

— Rien, monsieur, répondit nerveusement la Souris, je ne veux pas d'argent, je laisse tomber. Si jamais vous voulez un "conseil d'ami" faites-le moi savoir et si je vous le donne, ce sera gratuitement. Mais attention, je ne le donnerai qu'à l'un de vous trois, à personne d'autre.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, la Souris ? s'enquit Grijpstra.

— Je vais aller à la pêche. Vous aussi je sais que vous pêchez à la ligne. J'ai repéré quelques bons coins ; on pourrait y aller ensemble. Pas sur la digue, je ne tiens pas à ce qu'on me voie avec la police.

— Et à part ça ?

— Rien, je me fais vieux. J'aurai bientôt soixante-dix ans. »

Le visage de la Souris s'était rasséréené et dans ses petits yeux de rat brillait même une étincelle. Il commanda une tournée et posa un billet sur le comptoir. « Buvez un coup, vous aussi », dit-il au squelette ambulancier, et celui-ci se versa un verre qu'il leva avec solennité.

« Tu te sens mieux maintenant, la Souris ? » demanda Grijpstra ; il y avait une certaine tendresse dans sa voix. Il lui parle comme s'il parlait à son fils cadet, songea de Gier. C'était le préféré de son père et le jeune garçon venait souvent chercher Grijpstra quand celui-ci s'attardait au bureau avec de Gier. Il tirait Grijpstra par les pans de sa veste pour l'obliger à laisser en plan ses papiers et rentrer.

« Il y a encore une toute petite question, la Souris, s'excusa presque le Commissaire.

— Je sais, dit la Souris. Je me demandais quand vous alliez y arriver. Je pensais que vous me l'auriez posée au début, quand vous m'avez coincé.

— Wernekink », reprit le commissaire.

La Souris secoua la tête. « Je ne sais rien, monsieur. Je vous l'avais déjà dit, non ? Sur la digue, personne ne le connaissait, à part le Chat, et le Chat n'est pas un tueur.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Le Chat a été bouleversé par la mort de Wernekink. Je suis allé le voir parce que, moi aussi, j'étais intrigué. Je pensais que parmi nos "terreurs", certains auraient pu faire le coup – j'entends par terreurs les gars qui avaient des costumes rayés, des doulos et des armes à feu –, mais ils n'en auraient jamais été capables. Je les connais tous et ils ne savent pas tirer. Ils manquent d'entraînement. Pas un d'eux n'a fait son service militaire, ils peuvent appuyer sur la gâchette mais pas toucher quelqu'un entre les yeux.

— Ils ont bien touché les agents, fit remarquer Grijpstra.

— Un coup de pot, ils n'arrêtaient pas de vider des chargeurs, ils étaient bien forcés de toucher quelque chose ; la digue grouillait d'uniformes bleus.

— Effectivement, admit le commissaire. Le responsable du service de balistique m'a confirmé que les balles qui avaient atteint les agents avaient ricoché sur quelque chose d'autre avant.

— Vous voyez, dit la Souris.

— Est-ce que par hasard tu sais pourquoi on a tué Wernekink ? » demanda de Gier.

De nouveau la Souris secoua la tête. « Je n'en ai aucune idée. J'y ai

beaucoup pensé et je ne vois pas pourquoi. Il n'y a pas de motif. Qui irait tuer un homme qui vivait en ermite et qui ne voulait rien ? Il ne désirait même pas la fille qui habitait à côté, et pourtant elle était vachement mignonne.

— Tu ne penses pas que c'est cette vieille lesbienne qui a fait le coup ?

— Mais non, Mary est une fille réglo, elle a beaucoup de cœur, jamais elle ne ferait de mal à quelqu'un. D'autre part, elle est heureuse avec l'autre femme ; elles sont tout le temps ensemble, pour faire du shopping et pour se balader. Elles vont même canoter ensemble sur la rivière. »

La Souris ne put réprimer un frisson.

« T'es en manque ? s'étonna Grijpstra. Pourtant tu ne bois pas trop, si ?

— Non, c'est pas ça, c'est cette histoire de gouines. Ça me rend malade, je ne peux pas comprendre ça. C'est contre nature, non ? »

De Gier ne put s'empêcher de rire devant l'embarras de la Souris. « Je pense que dans le monde, cinq pour cent de la population a des tendances homosexuelles, dit-il. Ça fait beaucoup de monde, cinq personnes sur cent, trop pour que ce soit contre nature.

— Je n'aime pas ça, reprit la Souris.

— Pourquoi ?

— J'ai l'impression d'être un con. Je suis un homme, et les femmes en ont besoin. Mais ces femmes-là, elles n'ont pas besoin d'hommes.

— Vous avez presque soixante-dix ans, dit le commissaire. Ne pensez-vous pas que vous êtes un peu vieux pour la bagatelle, la Souris ?

— Si, monsieur, admit la Souris, mais c'est l'idée que ça puisse exister qui me révolte. »

Le commissaire descendit de son tabouret et ils burent le coup de l'étrier au coin du bar. La Souris posa son verre sur le comptoir et il désigna du doigt la barge qui était ancrée en bordure du canal. Il leur raconta une histoire intéressante au sujet de sa figure de proue, un lion allongé dont la tête reposait sur les pattes de devant, un peu comme un sphinx. La peinture était écaillée mais on distinguait encore des traces de dorure. De Gier entreprit de leur parler du lion et de Venise, le commissaire et Grijpstra l'écoutaient attentivement. Lorsqu'il eut terminé son exposé, la Souris n'était plus là. Ils n'avaient même pas entendu s'ouvrir la porte. Le vieux propriétaire n'avait rien remarqué lui non plus.

« C'est toujours comme ça qu'il s'en va, déclara Grijpstra, c'est une anguille ce mec.

— C'est pas un mauvais bougre, ajouta de Gier.

— Non, fit le commissaire. Mais il aurait dû nous parler des armes à feu. Il aurait pu le faire d'une façon suffisamment subtile pour que nous puissions perquisitionner discrètement et confisquer les pistolets et la mitraillette. Il est fort probable que l'agent perde l'usage de son pied. Voilà pourquoi j'aurais bien aimé être au courant de l'existence de ces armes à feu.

— Vous vous moquez pas mal de la peinture et des postes de télé, hein, monsieur ? demanda Grijpstra. Je veux dire que ça ne vous préoccupe pas beaucoup. »

Pour toute réponse le commissaire émit un grognement.

Le commissaire gémissait. Il avait la tête à l'étau et il était mort de soif. Bien entendu il avait mal aux jambes, mais sa tête le faisait souffrir bien davantage. C'était comme s'il y avait des fourmis lui taraudant l'intérieur du crâne, sans relâche. Il pouvait les sentir s'immiscer en grattant dans toutes les ramifications du cerveau. Il avait déjà vidé un litre entier de jus d'orange mais il avait toujours la bouche aussi sèche. Il n'avait pas desserré les dents de toute la matinée et il n'était pas vraiment sûr de pouvoir parler.

De Gier et Grijpstra avaient attendu que, d'un geste, le commissaire leur désignât des chaises. Ils s'étaient assis en lui disant bonjour et maintenant, ils attendaient. C'était au tour du commissaire de parler, mais il s'accordait quelques secondes de répit. Il en profita pour faire une autocritique. Il n'aurait pas dû se soûler, mais le mal était fait. Évidemment, ç'avait été une journée éprouvante – un calvaire – mais à présent, il devrait être habitué à la douleur.

Après son entrevue avec la Souris, il était rentré chez lui, à huit heures, suffisamment tôt pour pouvoir dîner avec sa femme et ses deux belles-sœurs. Il y avait du vin sur la table, deux bouteilles, et le commissaire en avait bu les trois quarts. Les femmes avaient tellement papoté qu'elles ne s'étaient pas aperçues de son ébriété. Puis il y avait eu le café et le brandy, en avait-il bu le quart de la bouteille ? A moins que ce ne fût la moitié ? Il avait réussi à regagner son lit tout seul mais sa femme avait été obligée de le déshabiller. Il ne se souvenait de rien. Juste qu'il ne s'était pas déshabillé tout seul.

Ça ne lui arrivait pas très souvent, une ou deux fois par an. Ça ne devrait jamais lui arriver, songea-t-il. Bien sûr il y avait la souffrance, cette éternelle douleur dans les jambes. De même qu'il fait tomber les inhibitions, l'alcool annihile la douleur, c'était peut-être là une bonne excuse.

« De Gier, grommela le commissaire.

— Monsieur, fit aimablement de Gier.

— Du jus d'orange, gémit le commissaire. Dans le frigo là-bas. Versez-le-moi, s'il vous plaît, et allez me chercher du café ! »

De Gier versa le jus d'orange tandis que Grijpstra quittait la pièce. Il revint bientôt avec trois gobelets en carton sur un plateau.

Le commissaire se sentait un peu mieux. « À propos, dit-il, un des

inspecteurs qui était de service la nuit dernière m'a téléphoné ce matin. Il paraît que vous avez procédé à deux arrestations ; je pensais pourtant que vous étiez rentrés chez vous. Mettez-moi au courant. »

Il regardait Grijpstra, celui-ci se leva. « Rien à voir avec le mort de la digue, monsieur.

— Ah bon ? s'étonna le commissaire. C'est pourtant sur cette affaire qu'on est en train de travailler.

— Je sais bien, monsieur, mais nous ne sommes pas rentrés chez nous. Nous sommes revenus ici.

— Pour jouer de la batterie ? » demanda le commissaire en s'efforçant de sourire. Il venait de finir son jus d'orange et regardait désespérément de Gier. Ce dernier se leva pour lui remplir son verre.

« Oui, monsieur, avoua Grijpstra. De Gier jouait de la flûte et je l'accompagnais. On a aussi lu les rapports du jour.

— D'accord, d'accord. Alors sur quoi êtes-vous tombés ?

— Vous vous souvenez de la vieille femme qu'on avait retrouvée dans le canal, monsieur ?

— Oui, j'ai lu quelque chose à ce sujet, mais je n'ai pas vu le corps.

— Moi je l'ai vu », intervint de Gier.

Pas très convaincu, le commissaire secoua la tête.

« Je sais, monsieur, expliqua de Gier. Je n'aime pas les cadavres mais en lisant le rapport je me suis aperçu que le nom de la morte ne m'était pas inconnu et finalement, je me suis rappelé que je la connaissais. »

Le commissaire était attentif, de Gier avait éveillé sa curiosité.

« Elle était venue porter plainte contre l'homme avec qui elle vivait, poursuivit de Gier. Il y a de ça environ six mois. C'est moi qui ai pris sa déposition. Elle a déclaré qu'il l'avait menacée.

— Est-ce que c'était le cas ?

— Oui, monsieur. Il l'avait même battue, elle avait un œil au beurre noir. Elle n'a pas donné suite ; quand je suis allé la voir chez elle, elle m'a dit qu'elle s'était trompée et qu'elle avait exagéré les choses.

— Et l'œil au beurre noir ?

— La porte, intervint Grijpstra. Ils se cognent toujours dans une porte. Il n'y a que des portes à Amsterdam.

— Effectivement, confirma de Gier, la fameuse porte. Je lui ai parlé, j'ai essayé de la raisonner, mais c'était une drôle de vieille

bonne femme. Elle était un peu soûle cette fois-là.

— Donc l'affaire en est resté là », dit le commissaire. Il constata avec plaisir qu'il articulait avec beaucoup plus de facilité. « Elle a retiré sa plainte et voilà tout.

— Eh oui, mais elle est morte, continua de Gier, et j'ai vu le cadavre. Il y avait une blessure à la tête. La police fluviale pensait que c'était peut-être dû à l'hélice de l'un de leurs bateaux qui patrouillent la rivière, ou à celle d'un de ces bateaux à fond plat. On l'avait repêchée sous le pont qui est à l'intersection du Brouwersgracht et du Prinsengracht. Il y a beaucoup de navigation par là-bas.

— Les bateaux-mouches, dit le commissaire.

— C'est ça. Je me suis dit qu'ils avaient probablement raison et, de toute façon, nous n'étions pas sur cette affaire, alors je n'ai rien fait. Ce n'est qu'en relisant le rapport cette nuit que j'ai vu qu'on avait conclu que la mort était accidentelle.

— Et alors ?

— Nous avons pensé que nous devrions approfondir la question, déclara Grijpstra. De Gier était convaincu que ce n'était pas le genre de femme qui pouvait tomber dans un canal. En outre, il y avait cette blessure à la tête.

— L'inspecteur dit que vous avez arrêté deux hommes et qu'ils ont avoué », dit le commissaire en essayant d'allumer un cigare. Sa main tremblait tellement que Grijpstra se leva d'un bond pour lui donner du feu avec son briquet.

« Une affaire très simple, monsieur, ajouta Grijpstra. Nous nous sommes rendus à l'endroit où elle habitait mais l'homme n'y était pas. C'est un peintre, un homme très grand avec de longs cheveux gris. Je suis sûr que même vous, vous le connaissez. Il fait le portrait des touristes dans la rue et il les leur vend. Il fait aussi des paysages, surtout les ponts et les maisons.

— Il porte un collier de pierres multicolores ?

— C'est bien lui, monsieur.

— Je le connais, dit le commissaire. Il se refusait à payer sa patente et il a eu droit à plusieurs amendes, mais maintenant il est en règle. C'est un type qui a le nez rouge, il boit.

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur », déclara Grijpstra.

Le commissaire éprouva une vague compassion pour l'homme.

« Alors nous sommes allés au pub le plus proche et il y était.

— Oui, continua de Gier, en compagnie de son copain, un jeune

type.

— Quel pub ? interrogea le commissaire.

— L'Empereur, monsieur. »

Le commissaire fit la grimace. Il connaissait le pub, tout en longueur, clinquant et d'un mauvais goût achevé. On n'avait pas lésiné sur les fioritures ; les lampes en faux cristal dispensaient une lumière rose et les abat-jour étaient en cretonne, le dessus des tables en plastique faisait vaguement penser à du marbre et, sur les murs, les glaces étaient immenses. L'Empereur passait pour un pub très mal famé et le commissaire ne l'ignorait pas.

« Vous connaissez l'endroit, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Grijpstra.

— Effectivement, c'est là où les pédés racolent les commerçants qui viennent de province.

— Oui, mais les folles ne sont pas fous du tout(5), fit remarquer de Gier. Ce sont des voyous qui font cracher les campagnards autant qu'ils peuvent et qui les font chanter à l'occasion.

— Est-ce qu'on n'avait pas retiré sa licence au propriétaire ? s'étonna le commissaire.

— Si, monsieur, mais le nouveau propriétaire est pareil que l'ancien.

— L'agent-chef devrait peut-être faire fermer le pub, dit le commissaire. Il faudra que je lui en parle.

— Ils iront ailleurs, monsieur.

— C'est vrai, admit le commissaire. Continuez votre histoire ; vous parlez d'un jeune type. »

Les deux détectives regardèrent par la fenêtre.

« Nous avons envisagé une hypothèse, monsieur, reprit Grijpstra.

— Je vois. Le vieux était amoureux du jeune, et ensemble ils ont assassiné la vieille dame. Où habitait le jeune gars ?

— Avec le peintre, monsieur, il vivait là depuis plus d'un an.

— La vieille dame a rouspété alors ils lui ont tapé dessus et elle est venue nous voir. Peu après ils l'ont raisonnée et elle a retiré sa plainte.

— Et six mois plus tard ils la tuaient, continua de Gier, mais ça, il fallait encore qu'on le prouve.

— Est-ce qu'il se souvenait de vous ? demanda le commissaire.

— C'est ça qui pouvait faire tout rater, monsieur, répondit de Gier. Il m'a reconnu à l'instant même où je me suis assis à côté de lui.

— Est-ce qu'il a pensé que vous étiez là pour lui ?

— Non, et c'est justement ça qui a rendu les choses plus faciles. Je lui ai payé un verre, Grijpstra lui a payé un verre et le jeune type nous a payé une tournée, nous avons bien rigolé.

— Bien entendu vous n'avez pas fait allusion à la vieille dame », s'empessa d'ajouter le commissaire. Il se sentait beaucoup mieux : dans son cerveau les fourmis étaient parties et il était beaucoup moins déshydraté. Il se frotta les jambes.

« Non, monsieur. Nous les avons laissés parler. Ils voulaient que ce soit nous qui mentionnions la vieille dame parce qu'ils savaient que la police fluviale était prête à classer l'affaire, si elle ne l'avait déjà fait.

— Quel hâbleur ce jeune type ! dit Grijpstra ; il n'arrêtait pas de se vanter. Il se croyait plus malin que tout le monde. Le peintre se fait beaucoup d'argent et je suis sûr qu'il lui en pique les trois quarts. Il fallait voir comment il était habillé : une veste en cuir à quatre cents florins(6), une chemise brodée à la main, des bracelets en or, une montre à six cents florins, des bagues, des bottes en daim et une coupe de cheveux à cinquante florins. Ce garçon parlait décidément beaucoup.

— Et il s'est coupé, non ?

— Oui, monsieur, déclara de Gier. Ça a été enfantin. Il nous a révélé l'emplacement exact où on avait découvert le corps : sous le pont à l'intersection de Brouwersgracht et de Prinsengracht. Seulement le rapport disait qu'on leur avait simplement signalé que le corps avait été retrouvé quelque part dans le Prinsengracht, et c'est un long canal. Il commence à la rivière Amstel et il se termine à la rivière IJ. Nous avons pris connaissance du rapport qu'on leur avait montré. Pas une seule fois il n'y était question du pont, donc il ne pouvait pas l'avoir lu quelque part.

— Vous les avez arrêtés immédiatement ?

— Je me suis chargé du jeune gars et Grijpstra est allé chercher une voiture de patrouille pour le peintre.

— Ils ont rapidement avoué ?

— Le peintre a avoué dans la voiture de patrouille, répondit Grijpstra, et le jeune au bout d'une heure. Ils l'ont tuée parce que c'était le seul moyen qu'ils avaient de se débarrasser d'elle. Elle avait menacé d'aller à l'inspection des impôts pour dévoiler ce que gagnait réellement le peintre. Il ne déclare qu'un dixième de ce qu'il gagne, bien entendu.

— Je ne pense pas que ç'aurait beaucoup intéressé le service des impôts, remarqua le commissaire. Ce qu'ils traquent, c'est le gros

gibier. »

Grijpstra soupira.

« Je crois qu'elle aimait le vieux bonhomme, déclara de Gier. Elle se contentait de menacer, en espérant qu'il dirait au garçon de s'en aller.

— Quel âge a-t-il ? demanda le commissaire.

— Un peu plus de vingt et un ans.

— Ça n'a pas fichu la pagaille dans l'enquête, non ?

— Pas du tout, monsieur. Ils ont signé leurs aveux et nous avons aussi retrouvé l'arme. La police fluviale l'a repêchée ce matin, je les ai regardés faire. Ils ont d'abord trouvé onze bicyclettes, puis une voiture d'enfant, une demi-tonne de boîtes de conserve et d'autres bicyclettes, des bouteilles et des meubles. Ils ont fini par trouver le tuyau malgré tout, un tuyau de plomb de trente centimètres de long. Le docteur a dit que c'était ça qui avait provoqué la blessure.

— Comment ont-ils fait pour savoir où il fallait chercher ?

— Le vieux bonhomme nous avait expliqué ; ils avaient jeté le tuyau en même temps que le corps. Ce dernier aurait dû s'en aller à la dérive mais il est resté coincé, à cause d'une bicyclette probablement.

— Félicitation, dit le commissaire. Cela nous fait une affaire de moins sur les bras. Quant à la fille qui est morte dans le parc, le médecin est persuadé que c'est d'une overdose d'héroïne.

— Reste l'affaire Wernekink, dit Grijpstra.

— Du beau travail, concéda le commissaire. Mais il n'en reste pas moins que le tueur est toujours en liberté. Un tueur sans mobile apparent. Vous pouvez partir mais, songez-y, si vous ne le trouvez pas, personne ne le pourra. Quant à moi, je vais rester là et je vais aussi y réfléchir, mais je me fais vieux et j'ai très mal à la tête. Est-ce qu'il reste du jus d'orange, de Gier ? »

Une minute plus tard ils étaient dans le couloir et de Gier s'arrêta devant le grand miroir qu'avait installé l'agent-chef pour que les hommes puissent rectifier leur tenue. Il adressa un petit signe bienveillant à son reflet tandis que, debout à côté de lui, Grijpstra saluait réglementairement.

Un agent s'arrêta pour leur demander s'ils se sentaient bien.

« Non, dit Grijpstra, nous sommes fous. Agoudu, agoudu, agoudu. »

L'agent eut soudain l'air très sérieux et il lâcha un pet sans avertir.

« Vous devriez avoir honte ! reprocha de Gier.

— Moi aussi, je suis fou, dit l'agent. Agoudu, agoudu, agoudu. »

« Yeah », fit Grijpstra en tapant comme un sourd sur sa caisse claire.

De Gier avait vraiment l'air de souffrir.

« Ne fais pas ça, dit-il, je t'en prie. »

Surpris, Grijpstra lâcha sa baguette. « Et pourquoi donc ? demanda-t-il en passant la main sur son crâne dégarni.

— Pas comme ça », répéta de Gier en mettant les deux mains devant lui, comme s'il tenait par la taille une mince et ravissante jeune femme. « Non, Grijpstra. »

Ce dernier se leva et rejoignit de Gier qui, planté au milieu de la pièce, ressemblait à un élégant mannequin.

« Voilà, expliqua de Gier. En ce moment on a une certaine grâce. On vient de mener à bien une enquête. T'as joué le grand jeu pour impressionner le commissaire, mais il faut reconnaître qu'on s'est très bien débrouillé. Alors il faut en profiter. L'affaire Wernekink commence à me barber sérieusement, toi aussi ça t'ennuie, quant au commissaire, il en était malade. En ce moment il a autre chose en tête alors c'est à nous de jouer. Si on s'y met sérieusement, avec les informations qu'on a, on peut décrocher la timbale. J'en suis sûr, mais on n'arrivera à rien de bon si tu te mets à taper comme un forcené. »

Grijpstra le regardait bouche bée.

« Ferme la bouche, conseilla de Gier.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria Grijpstra. Pourquoi tu te crois si malin brusquement ? On a simplement arrêté deux imbéciles qui avaient commis un crime idiot, ça n'avait rien de sorcier, un travail de routine, ni plus ni moins. Il n'y a aucune raison d'en être spécialement fier, et qu'est-ce que c'est que cette histoire avec le commissaire ?

— Une bonne gueule de bois, dit patiemment de Gier. Hier, il a dû se soûler après qu'on eut quitté la Souris. Ses rhumatismes devaient le faire souffrir encore plus que d'habitude ; il a été très malade récemment. Tout ce qu'il souhaite, c'est rester derrière son bureau en buvant du jus d'orange. En fin de journée il rentrera chez lui et il dormira, sa femme lui donnera un comprimé.

— Ça ne l'empêchera pas d'échafauder des plans, remarqua Grijpstra. Il va se mettre à cogiter et il arrivera à quelque chose. »

En souriant de Gier prit Grijpstra par l'épaule.

« Laissons-le cogiter ; nous on peut faire autre chose. T'as une idée ?

— J'attends que tu me la dises, souffla Grijpstra.

— Tu peux jouer de la batterie, mais doucement. Tu peux aussi jouer de ça, regarde. »

De Gier se dirigea vers l'armoire où ils rangeaient leurs pardessus en hiver. Grijpstra le regardait faire, à l'agonie.

« Tu m'énerves, de Gier.

— Je m'en doute, regarde. »

Il ouvrit l'armoire et Grijpstra étouffa un cri de joie.

« Tu sais ce que c'est ? »

Reposant sur une tige métallique fixée à un trépied, l'instrument ressemblait vaguement à un énorme concombre.

« C'est chouette, commenta Grijpstra en ramassant sa baguette.

— Non, non, fit de Gier. Il y a une baguette qui va avec. »

Il lui tendit un bout de bois assez court et plaça l'instrument à côté de la batterie. « Assieds-toi et vois si tu peux en tirer quelque chose. Moi j'ai essayé et ça ne donne rien. Par contre, je pourrais peut-être t'accompagner à la flûte. Vas-y. »

De la main gauche Grijpstra balaya la caisse claire tandis que de la droite il faisait vibrer la cymbale. Brusquement il tapa sur le concombre. Le son électrique qu'il produisit changea complètement l'atmosphère de la pièce. De Gier improvisa un thème à la flûte que ponctuait la sonorité rauque de la batterie et du concombre. Grijpstra se leva et fit un rapide roulement sur la plus grosse des caisses ; de Gier simplifia sa ligne mélodique et, au bout de cinq mesures, il réussit à mettre parfaitement en valeur le concombre, comme si tout s'orchestrerait autour de cet instrument. Lorsque quelqu'un entra dans la pièce, ils s'arrêtèrent de jouer en éclatant de rire tous les deux.

« Je suis ravi de vous voir dans de telles dispositions, décréta le jeune Cardozo, mais l'inspecteur-chef vous serait reconnaissant d'arrêter de faire du bruit.

— Bien sûr, dit Grijpstra en se levant. Merci, de Gier, le son de cet instrument est prodigieux.

— À quoi cela te fait penser ? interrogea de Gier.

— Quoi, le son ?

— Oui, le son.

— À un rêve, fit Grijpstra après quelques instants de réflexion ; mais à un rêve dont je n'arrive pas à me souvenir quand je me réveille. Je me souviens que j'ai fait un rêve très important, mais quand j'essaie de m'en rappeler les détails, tout s'estompe. Pas d'un seul coup mais suffisamment vite pour qu'il n'en reste rien. Je sais que c'est là, tout près, mais je ne peux pas le saisir. »

Cardozo était toujours dans la pièce. De Gier se tourna vers lui en souriant. Le jeune agent-détective était bien mignon avec ses cheveux longs, son costume de velours et ses yeux de biche.

« Continuez, dit Cardozo ; ne vous occupez pas de l'inspecteur-chef. Si vous jouez un peu plus doucement, il ne vous entendra pas. Je suis désolé de vous avoir interrompus. Qu'est-ce que c'est que ce nouvel instrument ?

— Je l'ignore, répliqua de Gier. C'est une occasion que j'ai trouvée chez un marchand d'instruments de musique, le type a dit qu'il l'avait acheté à un groupe pop qui avait fait faillite.

— Ça t'a coûté cher ? demanda Grijpstra.

— Assez.

— Tant mieux, ça vaut bien le prix que t'as dû le payer.

— Je me suis ruiné, reconnu de Gier.

— J'espère bien. » Grijpstra regardait fixement Cardozo. « Vous n'avez rien à faire, Cardozo ?

— Non, rien de spécial, mais j'aimerais bien.

— C'est comme cela qu'il faut être, apprécia de Gier.

Allez donc chercher du café. Vous êtes le plus jeune élément de la brigade alors c'est à vous d'y aller, et de payer, d'ailleurs.

— Certainement, dit Cardozo. J'y vais tout de suite. »

Il revint avec le café et Grijpstra but sa tasse à petites gorgées en regardant ses deux compagnons.

« Vous savez, dit-il pensivement, nous ne nous débrouillons pas très bien.

— Pourquoi donc ? demanda de Gier.

— Je vais te le dire. En premier lieu nous tenons le Chat. Enfin nous ne le tenons pas vraiment et nous serons obligés de le relâcher demain si nous n'avons rien de solide contre lui. Le procureur général ne prolongera pas la garde à vue sous prétexte qu'il s'est rasé la moitié de la moustache. Nous ne pouvons pas vraiment prouver qu'il essayait de s'enfuir quand on l'a pris et, depuis qu'on l'a arrêté, il s'est montré très calme et en pleine possession de ses moyens.

— Vous n'avez rien d'autre contre lui ? » demanda Cardozo. Grijpstra allait débiter une longue phrase, il s'interrompit et regarda le jeune homme.

« Depuis quand êtes-vous sur cette affaire, Cardozo ?

— Je m'occupais de la fille qu'on a retrouvée morte dans le parc, expliqua Cardozo. Tout le monde s'accorde à penser qu'elle s'est fait une overdose et on a classé l'affaire.

— Et *vous*, qu'est-ce que vous pensez ? interrogea de Gier.

— Je ne pense pas beaucoup.

— Ainsi donc vous n'avez rien à faire, si ? avança Grijpstra. On vous a affecté à notre service ?

— Le commissaire a laissé entendre que je pourrais venir vous voir.

— Très bien, très bien, dit brutalement Grijpstra.

— Nous vous prenons, dit de Gier d'un ton qui se voulait conciliant, à condition que vous promettiez de ne pas vous fourrer dans nos pattes, de faire ce qu'on vous dit, de ne pas parler à moins d'y être invité et de...

— Je le promets, déclara vivement Cardozo.

— Bien, fit Grijpstra. Vous venez de poser une question à l'instant, voici la réponse. Nous n'avons rien d'autre contre le Chat. La moitié d'une moustache et des tas de soupçons, les nôtres. Il y a aussi la Souris, - vous la connaissez ?

— J'ai lu le rapport, le commissaire m'a laissé jeter un coup d'œil dans ses dossiers. Je sortais de son bureau quand l'inspecteur-chef m'a arrêté dans le couloir pour me dire d'aller vous demander de faire moins de bruit.

— Nous ne faisons aucun bruit, protesta Grijpstra. Nous avons fouillé l'entrepôt du Chat, il est plein de toutes sortes de marchandises. Nous avons vérifié ses livres de compte et tout est en règle. Il a le droit de revendre ce qu'il achète puisqu'il déclare tout. Dans son entrepôt, il n'y a ni postes de télé, ni machines à laver, pas plus que de peintures ou de matériaux de construction, rien de ce que nous a signalé la Souris. Le Chat est blanc comme neige.

— Un autre entrepôt, suggéra Cardozo.

— Ça se peut, mais où ? Il stockait peut-être les marchandises dans les maisons des voleurs. Nous en avons trouvé plein la digue, suffisamment en tout cas pour garder les autres suspects en état d'arrestation, même si on ne les avait pas trouvés avec des armes à feu en leur possession.

— Exact, approuva de Gier ; c'est moche, mais nous allons nous en occuper aujourd'hui. Il y a autre chose qui est moche, qu'est-ce que c'est ?

— L'homme sur lequel a tiré le sergent qui était dans le side-car ; il est mourant, d'après ce qu'on m'a dit. On l'a opéré et la blessure ne semblait pas très grave, mais maintenant il est dans un état désespéré. Ça nous fait une très mauvaise publicité ; on n'est pas censé tuer les gens. Notre rôle est de les défendre contre eux-mêmes.

— Bon Dieu, s'écria Cardozo, ils nous tiraient dessus avec une mitraillette, non ? Ce sergent était fatigué, il avait été en exercice toute la nuit. Je le connais, c'est un homme réfléchi. Je suis sûr qu'il visait les jambes du type.

— Évidemment, remarqua de Gier, ça aussi c'est moche. Quoi d'autre ?

— Wernekink, cria Grijpstra en sautant de son siège. Il est mort et personne ne sait qui l'a tué à part le meurtrier. »

De Gier soupira.

« Et l'affaire traîne en longueur. »

Cardozo écoutait attentivement en hochant la tête.

« Arrêtez de faire ça, lui dit Grijpstra. Vous avez l'air d'un âne et ça m'énerve. On est censé travailler ensemble et ne pas se taper sur les nerfs.

— Il a payé le café, non ? fit remarquer de Gier.

— Oui, d'accord, mais il ne devrait pas hocher la tête. Toi non plus tu ne supportes pas ça, si ?

— Arrêtez de hocher la tête, Cardozo », ordonna de Gier.

Cardozo se leva. Il avait l'air content et tout à fait dévoué.

« Je vais travailler un peu. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, adjudant ? »

Grijpstra ne répondit rien. « Trouvez ce second entrepôt, dit de Gier. La Souris n'y a jamais fait allusion mais il doit bien exister. Ils piquaient beaucoup trop de marchandises pour pouvoir les dissimuler dans les petites baraques de la digue.

— Non, intervint Grijpstra, je ne suis pas d'accord. D'ailleurs je ne tiens pas à ce que Cardozo passe toute sa journée à courir à droite et à gauche pour rien. Je pense *vraiment* qu'ils ont planqué les marchandises sur la digue. Le Chat est malin, il ne prendrait pas le risque de se faire remarquer en effectuant de trop nombreux transports loin de chez lui. Ils ont dû transporter les marchandises sur

la digue à l'aube et les entreposer sous leurs maisons – ils ont tous des caves et nous y avons effectivement trouvé pas mal de choses –, ensuite il ne leur restait plus qu'à livrer la camelote aux adresses que leur donnait le Chat. Ils avaient une camionnette et une vedette sur la rivière. Je suis persuadé que le Chat ne possède qu'un entrepôt, celui qu'il nous a montré, et nous n'y avons rien trouvé de suspect.

— Vous aviez eu une entrevue avec le Chat avant qu'il ne soit arrêté, non ? demanda Cardozo à de Gier.

— Effectivement.

— Où ?

— C'est dans mon rapport, répliqua de Gier. Vous l'avez lu.

— Sharif Electric ! s'écria Grijpstra en se levant d'un bond. Astucieux Cardozo ! Brillant Cardozo ! Inestimable Cardozo !

— Cet amour de Cardozo », renchérit de Gier.

Cardozo souriait de contentement, on l'eût dit prêt à ronronner.

« Electric, cria Grijpstra, Sharif Electric. Ils volaient tout un tas de matériel électroménager. Qui est Sharif ?

— Je connais, fit de Gier.

— Alors raconte !

— Sharif est propriétaire d'une chaîne de magasins à prix réduits. Il vend des appareils électroménagers. Il faut payer comptant mais les prix sont très bas. Il vend aussi du matériel de camping et des bateaux. »

Grijpstra écoutait attentivement.

« Je ne le connais pas personnellement, fit-il doucement. Je me rappelle son nom maintenant ; j'ai dû acheter un sac de couchage dans un de ses magasins un jour, pour l'anniversaire de mon fils. C'était à côté de la gare centrale, c'est bien ça ?

— Oui, dit de Gier ; c'est son magasin le plus important mais il en a d'autres en ville et d'autres encore à Rotterdam, à La Haye et en province.

— Sharif, c'est un nom de quelle origine ?

— Arabe, expliqua Cardozo. Je connais son prénom, Mehemed el Sharif. Il est riche et il possède une magnifique villa avec jardin sur la rivière à New South. J'y suis allé une fois.

— Pourquoi ? Il était suspecté de quelque chose ?

— Non, mais l'endroit a été cambriolé pendant que Sharif et sa famille étaient en déplacement. Les voleurs ont emporté des tapis, de

l'argenterie et d'autres biens de valeur mais ils n'ont pas réussi à ouvrir le coffre. J'ai vu Sharif quand il revenait de voyage. Ça n'avait pas l'air de beaucoup l'embêter ; tout était assuré. Ce qui l'embêtait le plus, c'était son chat, je me souviens. Il l'avait laissé chez lui et les voisins devaient le nourrir, il leur avait laissé la clef. Il pensait que les cambrioleurs avaient fait fuir le chat en l'effrayant mais il est revenu quelque temps après.

— Parfait, approuva de Gier.

— Est-ce qu'on a arrêté les voleurs ?

— Oui, adjudant, plus tard. Ils se sont fait prendre alors qu'ils cambriolaient une autre maison ; ils ont avoué avoir commis toute une série de cambriolages. On a aussi retrouvé certains des objets qu'ils avaient volés à Sharif et on les lui a restitués.

— Les voisins n'y étaient pour rien ?

— Non.

— À quoi il ressemble, le mec Sharif ?

— Un homme grand et distingué avec une barbe ; il portait un vêtement arabe quand je suis allé le voir chez lui, je crois que ça s'appelle un burnous.

— Un type sympa ?

— Je crois. Il ne hausse pas la voix et il est très calme. Il m'a offert du concentré de café dans une petite tasse et je me suis assis par terre. Il a une maison démente, très bien meublée, avec des tapis partout. Au milieu de notre conversation il a fallu qu'il fasse sa prière. Ils la font à heures fixes comme vous le savez. Il a sorti un petit tapis et s'est mis à se prosterner en marmonnant. C'était magnifique !

— C'est chouette, remarqua de Gier.

— Et la femme ? la famille ? demanda Grijpstra.

— Une femme arabe qui ne parle pas hollandais et deux enfants en bas âge.

— Est-ce que Sharif parle hollandais ?

— Couramment.

— Il est ici depuis combien de temps ?

— Je lui ai posé la question. Il est arrivé après la guerre. Il a fait une plaisanterie à ce sujet. Il a dit qu'il avait été le premier touriste à se mettre à travailler dans le pays, qu'il était vraiment venu pour son plaisir, en invité, pas en manœuvre. Il a dit qu'il n'aimait pas travailler. »

Grijpstra se tourna vers de Gier. « Tu ne disais pas dans ton rapport

que le Chat avait acheté des tapis d'occasion à Sharif parce qu'il ne savait plus quoi en faire ? Il les avait utilisés à l'occasion d'une exposition ou quelque chose comme ça ?

— C'est exact. J'ai vu les tapis dans l'entrepôt du Chat. Il comptait les revendre au marché aux puces le double du prix qu'il les avait payés. Il disait que c'était une grosse opération, près de six mille florins. »

Grijpstra avait pris le téléphone et il composait le numéro du commissaire. La conversation fut très courte. « Il descend, dit Grijpstra. Beau travail, Cardozo. Nous avons bien besoin de votre sagacité. De Gier prend de l'embonpoint et moi, je me fais vieux ; nous ne voyons pas ce que nous avons sous les yeux. »

De Gier se leva brusquement. « De l'embonpoint ?

— Je suis peut-être plus gros, reconnu Grijpstra, mais la graisse est bien répartie sur toute ma personne, harmonieusement ; alors que, sur toi, elle est localisée, "là !" fit-il en désignant du doigt l'estomac de De Gier.

— Ça ne se voit pas, remarqua Cardozo.

— Expire, de Gier, dit Grijpstra. Vous voyez ? On peut le distinguer nettement, c'est de la brioche. Ce sont les nouilles sautées et tous les féculents qu'il mange. Il devrait manger des pommes et faire du judo. »

Le visage de De Gier s'empourpra. « J'en fais deux fois...

— Messieurs, interrompit le commissaire.

Il leur fallut beaucoup plus d'une heure de conversation pour se mettre d'accord. Ils n'arrivaient pas à trouver le lien entre le Chat et ses assistants, qui étaient en prison pour la plupart ; en revanche ils aboutiraient peut-être à quelque chose en concentrant leurs efforts sur Sharif.

« Si c'est lui qui recevait les marchandises, déclara le commissaire, il ne fait aucun doute qu'il les payait en prenant l'argent dans une caisse noire, il est impossible qu'il y en ait les factures dans ses livres de comptes. Cela dit les appareils électroménagers doivent se trouver dans ses magasins, c'est donc là que nous devons chercher. Ça expliquerait pourquoi Sharif Electric pratique des prix aussi bas. Supposez que sur cent postes de télé il en achète cinquante au prix normal et cinquante au Chat, à moitié prix. Son prix d'achat moyen représente alors soixante-quinze pour cent de ce qu'il aurait normalement dû payer. Il ajoute ensuite un profit de cinquante ou soixante pour cent, selon les prix pratiqués sur le marché, pour gonfler son prix de revient ; ça lui permet de gagner plus d'argent que ses

concurrents tout en vendant vingt-cinq pour cent moins cher qu'eux. »

De Gier n'était pas très fort en calcul mental, il avait fermé les yeux pour mieux se concentrer.

« Vous suivez, de Gier ? »

De Gier ouvrit les yeux. « Oui, monsieur. Qui allons-nous charger de faire l'inventaire de ses magasins ? Sharif garde probablement ses registres et ses factures au siège social, l'entrepôt où j'ai rencontré le Chat pour la première fois. Il faudrait que quelqu'un s'y rende tandis que les autres iraient vérifier dans les magasins.

— Aucun de vous trois, déclara le commissaire. Nous avons des spécialistes, je vais aller en parler à leur chef pour voir s'ils peuvent s'y mettre dès maintenant. Il se peut d'ailleurs que nous arrivions trop tard. Sharif est aussi bien informé que nous de ce qui se passe et il se peut qu'il ait demandé à ses employés de se débarrasser des marchandises volées.

— Nous devrions être capables de le coincer, objecta Grijpstra. Il a tellement de magasins qu'il lui faudrait beaucoup de gens pour déménager toute la camelote. Il y aura bien quelqu'un qui parlera parmi eux, surtout si on leur laisse entendre qu'ils s'exposent à des tas d'ennuis s'ils persistent à dire qu'ils ne sont au courant de rien.

— Que *nous* suggérez-vous, monsieur ? demanda de Gier.

— C'est Grijpstra qui devrait aller parler à Sharif ; quant à vous et à Cardozo, vous pourriez aller fouiner à droite à gauche. Commencez par sa maison et vérifiez son dossier au service de l'immigration. Il n'est pas encore citoyen hollandais, n'est-ce pas, Cardozo ?

— Non, monsieur, il a un passeport égyptien. C'est ce qu'il m'a dit quand je suis allé le voir chez lui, mais il a un permis de séjour illimité.

— Quoi qu'il en soit, nous recueillerons peut-être d'autres informations, dit le commissaire. Bonne chance et tenez-moi au courant si vous trouvez quelque chose. Si jamais je suis chez moi vous connaissez mon numéro. »

Grijpstra arriva au siège social de Sharif Electric en même temps que les agents du contrôle des fraudes. Il y en avait deux en compagnie de deux policiers dans le bureau de l'Arabe.

Leur hôte était très calme, il se prêta de bon gré à leurs exigences : il proposa aux policiers de s'asseoir tandis qu'il prenait connaissance du mandat ; il téléphona ensuite à son comptable pour lui donner l'autorisation de montrer les dossiers. Une fois que les deux agents du contrôle des fraudes furent sortis il se tourna vers Grijpstra.

« Eh bien, adjudant, dit aimablement Sharif, puis-je me permettre de vous demander la raison de cette enquête ? »

Grijpstra n'était pas dans son assiette. Le visage impénétrable de l'Arabe, sa barbe soignée autant que fleurie et ses mains – longues et fines – qu'il avait tranquillement posées à plat sur le bureau, le mettaient mal à l'aise.

Il attendait, cherchant ses mots.

L'Arabe attendait avec lui.

« Eh bien voilà, monsieur, dit finalement Grijpstra. Nous nous sommes aperçus qu'on avait récemment commis pas mal de délits. On a dérobé un tas d'appareils électroménagers. On a dévalisé des camions à Amsterdam, en province, en Belgique, et même en Allemagne de l'Ouest. Jusqu'à présent nous n'avons pas été capables de retrouver les marchandises, mais nous avons tout lieu de croire que votre organisation n'est pas étrangère à tout ceci. Il se peut qu'il y ait ou qu'il y ait eu certaines de ces marchandises dans vos magasins. »

L'Arabe esquissa un sourire.

« Adjudant, vous êtes en face d'un homme qui est un étranger dans votre pays, un invité si j'ose dire. Depuis 1949 je suis l'hôte des Hollandais, ils m'ont bien traité et je leur en suis reconnaissant. Quand je suis arrivé, j'avais un petit capital, les Hollandais m'ont donné la possibilité de le faire fructifier en gagnant ma vie. Désormais je possède neuf magasins, sans compter l'immeuble où nous sommes actuellement, et il y a encore d'autres branches dans lesquelles s'exerce mon activité. D'une certaine façon, je suis une sorte d'ambassadeur entre le monde arabe et votre pays. Durant les vingt-six années que vous m'avez autorisé à rester chez vous, je n'ai jamais eu affaire à la police. Je n'ai jamais eu une contravention, je n'ai jamais de retard dans le paiement de mes impôts. Je suis bien introduit auprès des représentants des pays arabes et je connais plusieurs membres de votre gouvernement. Vous avez un mandat, vous avez donc le droit d'être ici. Vous êtes mon invité, adjudant. Je persiste à croire néanmoins que vous faites une erreur. »

Grijpstra garda le silence.

L'Arabe respecta son mutisme une bonne minute.

« Je me demande, dit-il doucement, si je ne devrais pas vous demander de renoncer à votre enquête. Voilà le téléphone, voudriez-vous avoir l'obligeance de prendre contact avec votre chef ? »

Grijpstra prit une profonde inspiration.

« Non, monsieur. Nous poursuivrons l'enquête jusqu'au bout.

— Vous exécutez les ordres, adjudant. Je me mets à votre place.

— Pas tout à fait, monsieur.

— Vous n'exécutez pas tout à fait les ordres ? s'indigna l'Arabe en haussant les sourcils.

— Je suis hollandais, dit Grijpstra en bougonnant. Les Hollandais n'aiment pas travailler en obéissant à des ordres. On m'a demandé de venir ici, on ne me l'a pas ordonné. Je suis venu parce que je pensais que ça en valait la peine. Comme je vous l'ai déjà dit, nous pensons qu'il y a un rapport entre les marchandises volées et votre entreprise. Nous avons peut-être tort et, si tel est le cas, nous vous ferons des excuses et nous partirons immédiatement. »

L'Arabe prit le téléphone en souriant.

« Un café, adjudant ?

— Volontiers.

— Deux cafés, s'il vous plaît », commanda Sharif ; il reposa délicatement le combiné, comme s'il craignait de le casser.

De nouveau il sourit. « C'est vrai, admit-il, je devrais commencer à connaître les Hollandais. Je reconnais que j'ai employé un mot inadéquat. Cela fait bien longtemps que je travaille avec les Hollandais, pourtant je continue à penser en arabe et quand j'essaie de dire quelque chose, je me contente de traduire. Si je donnais des ordres à mon personnel, les gars mettraient les mains dans les poches et me regarderaient d'un air ahuri. Je leur propose de faire certaines choses et maintenant je comprends parfaitement qu'on vous a suggéré de venir ici. Voilà un malentendu dissipé, adjudant. Y a-t-il une question que vous vouliez me poser ?

— M. Diets, dit finalement le policier, ou le Chat comme l'appellent certaines personnes, vous le connaissez bien, monsieur Sharif ?

— Je connais le Chat, répondit Sharif ; mais qui peut se vanter de bien connaître un homme ? Le Chat est en représentation et c'est un bon acteur, un acteur consciencieux. Bien entendu nous sommes tous des acteurs, mais nous ne nous en rendons pas toujours compte. Sur la scène du monde nous nous avançons masqués, même si nous croyons le faire franchement et à visage découvert. Parfois je me demande ce qu'il y a sous les masques. Est-ce que vous le savez, adjudant ? »

Grijpstra reposa sa tasse de café aussi délicatement que Sharif avait reposé le combiné téléphonique. Lorsqu'il regarda Sharif il s'était composé un visage impénétrable.

« Je ne pense pas que vous le sachiez, adjudant, continua Sharif ; et

moi non plus. Pourtant lorsque j'y réfléchis il m'arrive de penser qu'en fait il n'y a rien du tout sous ces masques. Nous nous en affublons à la naissance et il se peut qu'on ne les retire qu'à notre mort. Ne pensez-vous pas que c'est angoissant qu'il puisse ne rien y avoir sous les masques ?

— M. Diets, répéta Grijpstra, le Chat ?

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas oublié votre question mais j'aime bien délirer un peu quelquefois, ça aide à découvrir la vérité ; elle doit bien exister et nous devrions être capables de la trouver. Le prophète l'a découverte et le prophète était un homme, pas un dieu. J'ai cru que j'avais entrevu des parcelles de vérité, mais quand j'essaie de me les rappeler, elles s'estompent. Ça me rend heureux et triste à la fois. »

Grijpstra frissonna.

« Vous avez froid, adjudant ? Voulez-vous que j'ouvre les fenêtres ? Le soleil ne va pas tarder à taper un peu plus fort. Il est presque onze heures du matin et d'ici peu la pièce sera complètement ensoleillée, c'est l'affaire de quelques minutes.

— Je suis très bien, monsieur.

— Ou serait-ce ce que j'ai dit qui vous a fait frissonner ? Vous êtes un homme, tout comme moi, adjudant. Nous sommes tous les deux sur terre et nos conditions respectives ne diffèrent pas fondamentalement. Ce que j'ai dit vous a peut-être ému. Nous avons tous les deux des rêves, pourquoi ne viendraient-ils pas de se rencontrer à l'instant ? »

Merde, merde et *merde* ! songea Grijpstra, je deviens trop sensible. Il a raison. Déjà, ce matin, le son du concombre m'a complètement bouleversé, ça m'a fait penser au rêve que je fais régulièrement, celui qui s'effiloche. Et maintenant voilà que je réagis de la même façon. Que se passe-t-il ? *Que se passe-t-il donc ?*

« M. Diets, reprit l'Arabe d'un ton feutré, il m'achète des tapis, très bon marché. C'est un type intelligent, il les revend au marché aux puces en faisant un gros bénéfice. Il m'a d'ailleurs acheté d'autres choses ; comme je vous l'ai dit, mon activité s'exerce dans plusieurs branches. J'achète des vêtements en solde et je les exporte en Afrique. J'importe des huiles aromatiques. Bien que je m'en tienne généralement aux mêmes articles, il m'arrive d'acheter des marchandises assez rares en pensant que je pourrai les revendre mais je n'y arrive pas. C'est là qu'intervient M. Diets, le Chat comme nous l'appelons vous et moi ; je prends rendez-vous avec lui et il m'achète mes invendus. Ces opérations ne sont pas toujours mentionnées dans mes livres de comptes. L'argent qui circule de la main à la main ne laisse pas de traces. Je crois que les autorités ferment les yeux sur de

semblables procédés. Les marchés aux puces ont une fonction bien définie : ils maintiennent les prix suffisamment bas. Si on contrôlait avec soin les comptes de ceux qui tiennent les stands dans les marchés et si on appliquait avec trop de rigueur la réglementation, ce serait une catastrophe ; de tels marchés finiraient par disparaître et l'économie du pays en souffrirait.

— Je suis un détective de la police, monsieur, répliqua joyeusement Grijpstra, soulagé d'être de nouveau sur un terrain qui lui était familier. Si dans vos transactions, achats ou ventes, vous ne déclarez pas l'argent que vous donnez ou que vous recevez, vous risquez d'avoir affaire aux inspecteurs des finances. Ils ont leurs propres détectives aux Finances.

— C'est vrai, vous avez fait allusion à des marchandises volées.

— Exactement, monsieur.

— Je n'ai ni acheté ni vendu de marchandises volées. »

Grijpstra se leva. « C'est entendu, monsieur. »

De Gier et Cardozo contemplaient la maison.

« Et maintenant ? demanda Cardozo.

— La voilà, fit de Gier. Chouette baraque.

— Chouette baraque ! Cette maison vaut trois ou quatre cent mille florins. Son jardin est grand comme un parc et elle est aussi haute qu'un immeuble de trois étages ; il y a au moins vingt pièces à l'intérieur et on peut mettre quatre voitures dans le garage.

— Il y a des douzaines de maisons comme ça à Amsterdam », fit remarquer de Gier.

Cardozo émit un grognement hargneux.

« Vous n'approuvez pas les gens riches ?

— La propriété c'est le vol », dit avec conviction Cardozo.

De Gier soupira. « Encore un coco. C'est aussi ce que proclame Grijpstra.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Non, répliqua de Gier ; je ne suis ni pour ni contre, je m'en fiche ! »

Cardozo se retourna. « Vous vous en fichez vraiment ?

— Non.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Rien. Si, mon chat, mais s'il meurt c'est qu'il doit mourir. Je m'intéresse à lui tant qu'il est là.

— Et c'est tout ; il n'y a rien d'autre ?

— Non.

— La mort de Wernekink ?

— Même pas, dit de Gier. Je me moque de la mort de Wernekink.

— Vous ne voulez pas découvrir qui l'a descendu ?

— Bien sûr que si, riposta de Gier. Selon vous, pourquoi suis-je ici ? Wernekink connaissait le Chat, le Chat était en relation avec Sharif et Sharif vit dans cette maison. En outre on a volé des marchandises, voilà pourquoi je suis ici en train d'admirer la maison. »

Cardozo se gratta la tête. « Je suis censé être intelligent, sergent, mais je ne vous suis pas.

— Je me moque que vous me suiviez ou non, mais nous ferions mieux de partir. On ne peut pas jeter un œil dans le jardin, il y a un écriteau "Attention chiens méchants" ; de toute façon ce serait une violation de domicile. Il n'y a aucun magasin dans le coin, à l'exception du supermarché un peu plus loin et je ne me sens pas d'aller poser des questions sur Sharif car ils ne le connaissent sûrement pas. Je vais aller déjeuner. Vous venez ?

— D'accord, d'accord, dit Cardozo. Mais il y a certainement un moyen. Il doit avoir des amis, des habitudes, des endroits où il se rend plus volontiers que d'autres. Y a-t-il un club arabe en ville ? Des cafés arabes ? Je crois que les Arabes ne boivent pas d'alcool.

— Ça leur est interdit mais Amsterdam est justement l'endroit où l'on fait tout ce qui est défendu.

— À condition de ne pas provoquer trop de désordre, précisa Cardozo.

— Exactement. Je vais vous dire ce qu'on va faire. Nous allons nous procurer la liste des lieux que fréquentent les Arabes en ville, au service de l'immigration ou ailleurs. Les gars de l'immigration ne nous ont pas été d'un grand secours ; ils ont déclaré qu'ils n'avaient rien sur Sharif. Je les soupçonne souvent de protéger ceux dont ils ont la charge.

— C'est leur devoir.

— Évidemment, évidemment. Arrêtez de m'interrompre. Une fois que nous aurons la liste, nous la partagerons. Vous en prendrez la moitié ou le tiers si Grijpstra veut se joindre à nous. Quoi qu'il en soit, nous n'irons nulle part avant sept heures du soir. Ensuite, à dix heures, nous nous retrouverons sur la place du Dam, sous le lion qui est au nord de l'affreux phallus érecté au centre de la place. Pour le moment nous allons manger des nouilles sautées dans un restaurant chinois.

C'est vous qui payez, Cardozo.

— Pourquoi moi ? protesta Cardozo. J'ai payé le café ce matin. C'est votre tour.

— Pas question, j'ai vraiment très faim et quand j'ai vraiment très faim, c'est vous qui payez. Vous êtes plus jeune.

— Est-ce que l'adjudant vous fait payer quand il a vraiment très faim ?

— Toujours. Voilà un tramway, essayons de l'avoir.

— Très bien, je paierai. Ça me fera plaisir. »

Ils coururent mais ils arrivèrent à l'arrêt du tram au moment où les portes du véhicule se refermaient automatiquement. Le chauffeur avait été plus rapide qu'eux.

« Vous avez dit "plaisir" ? demanda de Gier en pensant à Louis Juvet qu'il admirait bizarrement.

— Effectivement.

— Quand vous employez le mot "plaisir", tâchez d'avoir l'air plaisant. Recommencez. »

Cardozo s'y efforça.

« Pas mal, reconnut de Gier, mais ça pourrait être mieux. Il faut que vous vous entraîniez.

— Non, fit Cardozo dans un souffle, non, non et non.

— Pardon ? » fit de Gier, mais Cardozo ne l'entendait pas, il essayait de lire le journal de son voisin.

« Fichez le camp, dit ce dernier. Je déteste attendre aux arrêts de trams, je déteste lire un journal quand il y a du vent et je déteste encore plus les gens qui essaient de lire par-dessus mon épaule. Achetez-vous votre propre journal.

— Pas d'argent, dit Cardozo.

— Alors, allez faire la manche.

— Vous n'avez pas cent balles, s'il vous plaît ? dit en geignant Cardozo. S'il vous plaît, monsieur ?

— Non », répliqua l'homme.

Ce même jour, à trois heures et demi de l'après-midi, le commissaire plongeait la main dans son bain pour en évaluer la température. Il avait quitté le Quartier général de bonne heure ; toute la matinée il avait lutté contre la souffrance qui gagnait ses jambes et, lorsqu'il s'était fait porter malade, il était sur le point de défaillir, ou de hurler dans le meilleur des cas. On pourrait toujours le joindre chez lui en cas d'urgence. S'il prenait un bain très chaud, ce n'était certes pas par plaisir, mais il savait que c'était là le seul moyen de calmer quelque peu ses douleurs. Lorsqu'il estima que l'eau était à la bonne température il s'y glissa avec soulagement. Déjà la douleur s'atténuait et il se sentit détaché de toutes les vicissitudes quotidiennes, il était totalement étranger à son environnement. Ce fut à cet instant précis, alors qu'il éprouvait un intense sentiment de délivrance, qu'il sut que Tom Wernekink avait été tué par erreur, qu'on l'avait pris pour quelqu'un d'autre.

Deux heures plus tard, de Gier arriva à la même conclusion. Il avait obtenu la liste des endroits de la ville où se réunissaient les Arabes et il avait exposé son plan à Grijpstra. Celui-ci avait approuvé l'initiative en déplorant de ne pas pouvoir accompagner ses deux assistants. Il avait promis à M^{me} Grijpstra de l'accompagner à la sauterie que donnait sa sœur pour son anniversaire.

« Tu n'as pas envie d'aller fêter un anniversaire, si ? demanda de Gier.

— Non.

— Alors pourquoi y vas-tu ? »

D'un signe de la main, Grijpstra l'avait chassé de la pièce.

« Viens avec nous, insista de Gier en se retournant sur le pas de la porte. Ça te plaira ; et après on pourra boire un verre quelque part. »

De la main, Grijpstra fit simplement le geste de chasser une mouche importune.

À présent, de Gier était chez lui. Vêtu d'un kimono il marchait de long en large en tenant Oliver dans ses bras. Oliver ronronnait.

« Fumier de chat », fit de Gier en prenant le siamois par la peau du cou. Oliver miaula mais ne tenta pas de se soustraire à la prise de son maître. De Gier le serra plus fort. Cette fois Oliver se débattit et posa

une patte sur le nez de De Gier.

« Nous allons faire un petit somme », proposa de Gier en s'étendant sur le vaste autant qu'antique lit d'hôpital qui occupait les deux tiers de sa petite chambre à coucher. Il lâcha le chat qui tourna afin d'assurer son nid. En souriant de Gier étendit ses jambes afin que ses orteils agrippent les barres d'acier au pied du lit. Alors seulement, il grogna de plaisir.

« Ça y est, dit-il à Oliver qui l'épiait. Ça y est, Oliver. Tu sais, aujourd'hui j'ai déclaré qu'il n'y avait que toi qui comptait pour moi. » Oliver remua les oreilles. « Ne fais pas celui qui ne comprend pas. Tu n'as pas besoin d'écouter les mots, tu comprends. Probablement mieux que moi, il est des choses que je ne peux pas saisir. J'ai dit qu'il n'y avait que toi mais ce n'est pas vrai. Il y a autre chose qui compte pour moi, mais je ne peux pas le saisir, de la même façon que Grijpstra n'arrive pas à saisir son rêve. »

De Gier avait les yeux qui se fermaient. Il était entre le sommeil et la veille. Son pouvoir de concentration se nourrissait des vibrations du chat. C'est alors que de Gier pressentit que la mort de Tom Wernekink était une erreur. L'énigme que posait la mort du jeune homme s'était posée à un niveau préconscient et maintenant la lumière se faisait. Une erreur !

Et Grijpstra arriva à la même conclusion. En l'occurrence, rien ne favorisait spécialement Grijpstra pour trouver la solution. Il était assis derrière son bureau et il lisait un rapport concernant des mobylettes volées. Son esprit parcourait sans les voir les colonnes sur lesquelles figuraient les marques et les numéros des différents engins. Dans sa main droite il tenait une baguette avec laquelle il frappait doucement la caisse claire de sa batterie, le bruit était insignifiant.

« Une erreur, prononça doucement Grijpstra. Il s'est trompé d'homme, il croyait tuer quelqu'un d'autre, quelqu'un d'important qui contrariait ses plans. Qui devait probablement être compromis et tremper dans une combine quelconque. »

Maintenant on entendait la batterie.

« Une combine. Laquelle ? Cela doit sûrement avoir un rapport avec la digue, le détournement des camions, le vol et le recel. »

« Élise, appela le commissaire.

— Oui chéri ? »

Sa femme était à côté de la baignoire ; attentive elle se penchait vers lui.

« Comment te sens-tu, chéri ?

— La douleur est partie, Élise. Est-ce que tu pourrais...

— Bien sûr. » Elle quitta la salle de bains en souriant et revint portant un plateau sur lequel elle avait disposé un verre de jus d'orange, un cendrier, une boîte de cigares et des allumettes. Elle sortit un cigare qu'elle alluma en essayant de ne pas avaler la fumée.

« Tu me gênes, reprocha le commissaire. Tu sais très bien que tu n'as pas à faire ça. Il te suffit de me mettre le cigare dans la bouche et de me l'allumer.

— Non, ça pourrait le mouiller. D'ailleurs ça me fait tellement plaisir de te rendre service ; c'est simplement que je n'aime pas le goût, je préfère celui des cigarettes. Tiens. »

Elle lui plaça le cigare entre les lèvres et posa le cendrier sur un tabouret.

« J'ai mis du café à se faire, j'en apporterai quand il sera prêt.

— Entendu, chérie. »

J'y suis, songea le commissaire. Du moins j'ai compris une chose. C'est le vieux truc, le truc des patrons astucieux. Il sourit et son cigare faillit tomber dans l'eau. Moi-même je l'ai parfois utilisé. Je disais : « Certainement, je vais en référer à mon supérieur », et plus tard, je disais : « Ah, oui, j'ai parlé de votre idée à l'agent-chef mais il n'est pas très chaud, pour le moment. »

Il étendit le bras pour prendre le verre de jus d'orange. Bien entendu, je n'en avais jamais parlé à l'agent-chef. C'est toujours bien de mettre une distance, une distance infranchissable pour les autres. C'est ce qu'a dû faire le Chat. On a dû lui proposer quelque chose ; il ne pouvait pas non plus accepter leurs conditions. Alors il les a fait patienter en déclarant qu'il allait en parler à son patron. Ce qu'a fait le Chat est encore mieux que ce que j'essaie de faire parfois. Les détectives connaissent l'agent-chef même s'ils ne lui posent aucune question, alors que le Chat a carrément inventé un patron. Il n'a révélé à personne son identité. Il a simplement dit qu'il allait en parler au patron, mais il n'y avait pas de patron. Il ne lui restait plus à dire ensuite que, pour le moment, le patron opposait son veto.

« Merci, chérie », dit-il à sa femme qui venait de poser une tasse de café sur le plateau.

Le commissaire posa son verre vide et, assis dans le bain, se mit à boire son café tout en réfléchissant. Alors leur position s'est durcie. Ils ont pris le Chat en filature et ils se sont aperçus qu'il rendait de fréquentes visites à Tom Wernekink. Ils ont vu la belle voiture de Wernekink, et comme ils ont dû regarder par les fenêtres, ils se sont rendu compte que c'était un homme fortuné, un homme très riche qui

ne travaillait pas et que le Chat allait voir très souvent. Ils voulaient obtenir quelque chose du Chat. Ils voulaient probablement le prendre sous leur coupe, qu'il cesse de faire cavalier seul, qu'il abandonne une partie de ses bénéfices en baissant ses prix. Le Chat se débrouillait toujours pour gagner du temps et ils ne pouvaient pas lui faire entendre raison, alors ils ont décidé de lui donner une leçon.

Avec ses orteils, le commissaire ouvrit le robinet d'eau chaude. Il déplaça ses jambes pour ne pas les ébouillanter. Bientôt la chaleur se répandit dans ses os martyrisés. Il ne souffrait pas mais il n'éprouvait pas cet intense soulagement qui suivait généralement la rémission de la douleur. Il se sentait plutôt rempli de terreur, cette terreur qu'avait dû éprouver le Chat en apprenant la mort de Tom Wernekink. Ils avaient voulu le terroriser, pas simplement lui faire peur. Ils avaient voulu qu'il se rendît compte de quoi ils étaient capables. Ils pouvaient tuer un homme sans être absolument sûrs que ce fût l'homme à abattre.

Le commissaire bougea le pied pour refermer le robinet d'eau chaude. Après s'être soigneusement essuyé les mains avec la serviette que sa femme avait laissée sur le sol, il alluma un autre petit cigare.

Oui, songea de Gier en se rendant à la cuisine – il avait eu faim en se réveillant ; il allait bientôt descendre en ville pour son rendez-vous avec Cardozo –, on a tué Wernekink par erreur. Ils se sont complètement gourrés, ces fumiers. Ils ont simplement *pensé* que Wernekink pouvait être en rapport avec la bande de la digue. Ils ne se sont jamais donné la peine de vérifier si c'était vrai. Peut-être même qu'ils s'en foutaient. Mais quel est le cerveau capable d'organiser une telle atrocité ? Bien entendu, c'est au Chat qu'ils en avaient, mais ils ont tué son ami. Son ami ne leur était d'aucune utilité, il n'avait rien à voir avec la bande. Ce dont ils avaient besoin c'est du Chat, mais d'un Chat aux abois, pas d'un Chat sûr de lui.

C'était peut-être mon ami Sharif, se dit Grijpstra en s'habillant dans sa petite salle de bains. Mon ami Sharif ! – Grijpstra se contorsionnait devant le miroir pour rectifier son nœud de cravate, il était rouge comme un homard –, Sharif, cet homme sage venu de l'Est. En terre infidèle il avait gagné des millions en faisant des ristournes de vingt-cinq pour cent sur les appareils électroménagers, en important des huiles aromatiques et en exportant de vieilles fringues aux nègres africains.

Il brossa les cheveux qui lui restaient en essayant de recouvrir les endroits dégarnis. Le miroir lui renvoyait l'image d'un homme gras, vieux et chauve – et stupide ajouta Grijpstra en songeant à Alice. Il essaya de se représenter Sharif se faufilant dans le jardin de Wernekink près de la rivière, visant avec soin, tirant avant de se

glisser dehors.

De nouveau il eut devant les yeux l'image d'un homme svelte, affable et élégant, dont le regard était insondable. Grijpstra frissonna, comme il l'avait fait dans le bureau de Sharif le jour même. « Qu'y a-t-il sous le masque, adjudant ? Je ne crois pas que vous le sachiez. Moi non plus. Nous sommes tous les deux sur terre et nous nous posons les mêmes questions. Il semble que vous puissiez saisir un rêve, et cependant il s'effiloche hors de votre portée. Le prophète a saisi le rêve et ce n'était qu'un homme, comme nous, adjudant. »

Est-ce qu'un tel homme, un homme qui connaissait le rêve de Grijpstra, qui avait des yeux doux et profonds et les mains d'un pianiste, est-ce qu'un tel homme aurait pu tuer Tom Wernekink – un rêveur inoffensif – pour rien ? Simplement pour donner une leçon à quelqu'un d'autre, un homme qui pouvait lui rapporter de l'argent ? Grijpstra était perplexé.

Il prit brusquement conscience d'un fait qu'il avait du mal à admettre. Pour eux nous sommes des infidèles, se dit-il. Leur foi est si profonde que ne pas collaborer, c'est trahir. Ils sont prêts à sortir les armes, l'épée ou le pistolet, par acte de foi, simplement pour amener quelqu'un à reconnaître leur vérité. Si l'infidèle refuse d'être convaincu, alors ils tueront. Pour eux le meurtre n'est rien, c'est juste une sorte de rituel. Adhérez à ma croyance ou mourez.

Il essaya de se coiffer différemment, sans résultat, on ne pouvait ignorer qu'il fût chauve. Oui, mais il s'agit de la Foi, dit-il à son image qu'il jugeait infidèle à la représentation qu'il avait de lui-même. Or la foi ce n'est pas une machine à laver ou un bénéfice de vingt-cinq pour cent. Quelques heures plus tôt, Sharif ne lui avait-il pas dit, « adjudant, nous sommes tous les deux des hommes » ? Est-ce que le philosophe Sharif serait prêt à mettre une balle dans la grosse tête de Grijpstra si lui, Grijpstra, l'empêchait de vendre de vieilles frusques ?

Il n'avait pas de réponse à sa question et, plutôt que d'arracher ses derniers cheveux, il secoua la tête désespérément. Il se sentit brusquement écoeuré par cette affaire, c'était comme s'il marchait dans le désert et qu'il eût les yeux bandés.

Demande ta mutation en province, se dit-il, dans une petite ville. Tu n'es pas assez perspicace pour être à Amsterdam. Qu'est-ce que tu sais des Arabes ? Ou des Chinois ?

Il soupira. Qu'est-ce que tu connais des Hollandais ? se demanda-t-il en refaisant son nœud de cravate. Il sortit dans le couloir parce que sa femme commençait à gueuler.

« Oui, cria-t-il, *j'arrive*. Et si ton abruti de beau-frère allume la télé, je boirai toute la bière de la baraque et tu pourras me ramener à la

maison.

— Sûrement pas, hurla sa femme.

— Oh mais si, assura-t-il. Tu le feras, sinon demain matin il n'y aura personne après qui tu pourras gueuler. »

Il était dix heures du soir à Amsterdam. L'été touchait à sa fin, mais, bien que l'automne approchât, il faisait toujours aussi lourd, et après la chaleur épuisante de la journée la ville était comme avachie. Les magasins s'étaient vidés au profit des terrasses de cafés. Les filles exhibaient leurs jambes en les étendant sur les chaises, mais les hommes ne les reluquaient pas tellement ils étaient exaspérés, en nage. Pourtant elles portaient toutes des mini-jupes qui révélaient d'adorables nombrils que soulignaient encore de fines chaînes d'or ; même l'absence de soutiens-gorge laissant paraître sous les blouses l'auréole brune ou violette de leurs arrogants tétons ne les émouvait guère. C'est à peine si d'un regard las quelques passants daignaient tourner la tête. Par habitude on achetait les journaux mais on ne les lisait pas, on les oubliait sur les tables des cafés, sur les bancs, dans les trams ou les bus. Personne ne faisait la queue devant les cinémas, les théâtres et autres salles de spectacles restaient désespérément vides. Seuls étaient débordés les marchands de glaces ambulants et les camions de bière. Dans les canaux, l'eau stagnait, verdâtre, et les pigeons de la place du Dam ne consentaient à se déplacer que lorsqu'on risquait de leur marcher dessus. Ils ne prenaient même plus la peine de s'envoler. C'est tout juste s'ils roucoulaient : coucourou-coucou...

De Gier était accoudé contre le socle du Lion Nord. Un architecte rempli de bonnes intentions et de patriotisme avait eu l'idée de lui associer une compagne, afin que le couple, séparé par un immense phallus en béton blanc dirigé vers le ciel, rappelât à chacun que la guerre était une atrocité et qu'elle avait coûté la vie à de nombreux Hollandais. Sur les marches grises au pied du phallus se pressait la foule habituelle : des hippies aux yeux langoureux, des dealers en vestes de cuir et de jeunes fugueurs en quête d'autres jeunes en rupture de société.

Accordées ou non, les guitares n'étaient pas à l'unisson et d'élégantes beautés noires s'interpellaient dans le dialecte de Surinam, la dernière colonie hollandaise en Amérique du Sud. Elle allait bientôt accéder à l'indépendance et les réfugiés arrivaient par petits groupes grâce au quadrimoteur qui assurait régulièrement la liaison entre Surinam et l'aéroport de Schipol. Tous ces émigrés, qui avaient des grelots au bas de leurs pantalons, des chemises rayées et des bottines à hauts talons, étaient pris en charge par l'assistance sociale hollandaise.

Débarrassés du spectre de la famine et de la maladie, ils profitaient de leur liberté fraîchement acquise à l'ombre du phallus, essayant de s'adapter à un environnement qui leur était hostile. De Gier les observa quelque temps ; c'étaient donc eux les arrière-arrière-arrière petits-enfants des esclaves que les vaisseaux arabes et hollandais avaient enlevés en Afrique, sur la côte occidentale, plusieurs siècles auparavant. Destinés à travailler dans les champs de coton et les plantations de canne à sucre de cette nouvelle colonie qui faisait figure d'eldorado, les esclaves mouraient comme des rats sur les bateaux ou sur les plantations, mais on les remplaçait sans difficultés, le réservoir africain était inépuisable. De Gier soupira.

Deux dealers s'avancèrent vers lui. Ils ne le regardaient pas, se contentant de bouger les lèvres. « Hashshshshshsh... Hashshshshshshsh. »

Le sifflement avait quelque chose d'inquiétant et de vaguement menaçant. Les dealers avaient les cheveux longs, ils étaient jeunes et bien baraqués. Yogis diaboliques, fakirs dénaturés et vicieux, tout en eux évoquait la magie noire, la haine et la rancœur.

« Allez vous faire ffffffffffoutre, allez vous faire ffffffffffou-tre », siffla de Gier entre ses dents.

Les dealers se dirigèrent droit sur lui. Non loin de là, dans un minibus VW garé au coin de la place, trois policiers en tenue avaient observé le manège des dealers ; ils se levèrent, prêts à intervenir.

De Gier se déplaça légèrement, les jambes écartées pour bien affermir sa position ; il attendait les bras ballants et le menton baissé. Il savait déjà comment il lancerait son attaque. Il feinterait le type de gauche et frapperait celui de droite dans les tibias, ça le mettrait hors de combat pendant quelques secondes, le temps d'envoyer un vigoureux aller-retour à celui de gauche avant de le cogner au foie. Puis il se retournerait vers l'autre, appliquerait son pied contre sa poitrine, se laisserait tomber en arrière en l'entraînant et détendrait la jambe au moment où il amorcerait son roulé-boulé arrière, envoyant dinguer le type au-dessus de sa tête. Une prise de judo classique et efficace. Le gars pouvait se briser la nuque s'il ne savait pas se recevoir mais de Gier n'y pouvait rien, d'ailleurs ça ne le concernait pas. La nation lui serait reconnaissante. Il n'y avait aucun moyen de prendre ces charognards sur le fait. Ils n'avaient jamais de drogue sur eux, ni même ce qu'il est convenu d'appeler une arme. Ils se contentaient de trimballer un tournevis ou une truelle, des armes qui peuvent tuer ou affreusement mutiler mais qui sont légales dans la mesure où on ne les utilise pas à des fins violentes. S'il acceptait de les suivre ils le conduiraient à leur planque, une voiture ou un trou dans le mur et ils lui vendraient de la drogue ; à moins qu'ils ne le

détroussent.

Allez-y, espéra de Gier, attaquez-moi, je vous en prie.

Mais, après avoir craché, les dealers changèrent de direction. Ils avaient repéré les agents dans le bus. Ils avaient aussi remarqué que de Gier les attendait de pied ferme. Ils n'attaqueraient pas, ils ne s'en prenaient qu'aux faibles, aux victimes et aux désespérés. De Gier regarda sa montre. Il était dix heures cinq et Cardozo n'était pas là. Un groupe de hippies se rassembla pour entamer une chanson d'amour. Quand ils s'égayèrent, de Gier aperçut Cardozo appuyé contre le socle du Lion Sud.

De Gier s'approcha de lui silencieusement, par derrière ; grâce à ses semelles de crêpe il ne faisait aucun bruit. Au moment où il s'apprêtait à lui toucher l'épaule, Cardozo fit volte-face. Lui aussi l'attendait de pied ferme, jambes écartées et bras ballants.

« Vous voilà, dit Cardozo. Vous êtes en retard. Drôle d'ambiance ici ce soir, vous ne trouvez pas ? Je parie qu'il va bientôt y avoir de la bagarre. Les dealers sont sur la brèche et ils ont l'air encore plus pourris que d'habitude. Je me suis aussi fait racoler par des filles. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'héroïne en ce moment ; quand les prix augmentent, il y a tout de suite un regain d'activité. Ce soir ils auront davantage de boulot que d'habitude au commissariat.

— Je ne suis pas en retard, riposta de Gier. Vous vous êtes trompé de lion, ici c'est celui du sud et on était censé se retrouver à celui du nord. »

Cardozo sourit piteusement. « Désolé, sergent. Je n'ai jamais réussi à me repérer convenablement.

— Là c'est le sud, expliqua de Gier, puis d'un geste il indiqua un autre point cardinal : et là-bas, c'est le nord, vers la gare centrale. On ne vous a pas fait faire des exercices d'orientation pendant que vous étiez à l'école de la police ?

— Si, ils m'ont fait sauter d'un camion qui roulait pour nous lâcher en pleine nature.

— Et alors ? Ils vous ont ramassé quelques jours plus tard en train d'errer dans la forêt, complètement hébété ?

— Pas du tout, dit Cardozo.

— Comment avez-vous fait ?

— Eh bien, j'ai toujours un peu d'argent sur moi et il y a cinq cents Hollandais au kilomètre carré. Je pouvais toujours demander mon chemin, non ?

— Non, vous n'auriez pas dû demander et vous n'auriez pas dû

avoir d'argent.

— Devoir, fit pensivement Cardozo.

— Tout homme a ses faiblesses, reprit de Gier. Vous découvrirez les miennes si vous vivez assez vieux pour ça. Qu'est-ce que ça a donné avec les Arabes ?

— Rien, absolument rien. Et vous ? »

De Gier secoua la tête négativement. « Allons-y. Ils recommencent leur chanson d'amour et voilà d'autres dealers qui viennent vers nous. Si on reste ici, les agents vont nous arrêter pour vagabondage. On est aussi repérables que deux hérons bleus parmi des vautours. »

Cardozo gloussa. « Ils me connaissent, ils ne nous arrêteraient pas. J'étais à l'école de la police avec deux d'entre eux. D'ailleurs je ne ressemble pas spécialement à un héron. Vous peut-être, surtout dans votre costume bleu ciel. Moi, j'ai plutôt l'air d'un butor.

— Un butor ? s'étonna de Gier. Ce ne sont pas ces petits oiseaux dodus qui explosent de temps à autre ? Jamais on ne les voit mais on peut les entendre péter dans les marécages. Il y a quelques semaines j'en ai entendu un alors que nous étions en train d'essayer de repérer un bateau de plaisance volé.

— Ce sont d'affreux oiseaux, ajouta Cardozo.

— La nature n'est jamais laide, corrigea de Gier. Alors comme ça, vous n'avez pas eu de chance avec les Arabes ? »

Cardozo éructa. « J'ai mangé quelque chose, ils appellent ça du couscous. On dirait de la semoule de pudding et c'est chaud. Ils le servent avec de la viande. Ça m'est resté sur l'estomac.

— Et Sharif ?

— Quand j'ai mentionné son nom, ils se sont précipités sur le téléphone. Je n'ai fait allusion à lui que deux fois, dans un restaurant marocain et dans un café libyen. Ils ont juré leurs grands prophètes qu'ils n'en avaient jamais entendu parler, mais dans les deux cas j'ai vu un homme se rendre discrètement au téléphone.

— Oui, fit pensivement de Gier, il m'est arrivé la même chose à la différence près que je n'ai pas mangé de couscous. On m'a donné un bout de chèvre rôtie avec du poivre vert ; c'était la cuisse, il y avait encore des poils. J'ai déjà mangé dans des restaurants arabes et la nourriture y était délicieuse, mais cette fois-ci je n'ai pas été gâté. On m'a traité en ennemi, Sharif est probablement sacré pour eux, une sorte d'idole qui les protège. Il a fait fortune, il a une Lincoln blanche avec un chauffeur, alors ils s'identifient à lui et ça leur confère une certaine dignité. Du moins c'est ce que je pense.

— Et si on détruit l'image qu'ils ont de lui, ils vont se retourner contre nous ?

— Ils ne bougeront pas, assura de Gier. Ils ne vous diront rien, pas plus qu'à moi. Ce sont pour la plupart des émigrés sans permis de séjour, sans aucune garantie. Quand ils se font piquer on les renvoie illico chez eux par avion, d'où qu'ils viennent. Mais parfois quelqu'un les aide en déposant une caution pour eux jusqu'à ce qu'ils obtiennent leur permis. Or Sharif a énormément d'argent et c'est un musulman convaincu.

— Alors nous ne pourrons jamais le pincer ? »

Brusquement de Gier s'arrêta. Les deux hommes étaient dans une étroite allée faiblement éclairée derrière le Dam et Cardozo se heurta contre lui.

« Hé, fit Cardozo surpris.

— Bien sûr que si nous le pincerons, s'écria de Gier. Ce soir nous n'avons pas eu de chance mais ça peut changer, il suffit de persévérer. Jusqu'à présent Sharif a eu de la chance, mais pour lui aussi la chance peut tourner.

— Ce soir ? demanda Cardozo.

— Ce soir, demain soir ou quelque autre jour de la semaine prochaine.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit de Gier, mais il y a un pub au coin, je vous offre un verre.

— Ah non, s'insurgea Cardozo. Je suis comme le chien de Pavlov, j'ai payé votre café, j'ai payé votre déjeuner, ne me déconditionnez pas.

— Bon, si vous insistez, c'est d'accord. »

D'un air maussade de Gier contemplait son verre.

« Remettez-vous, sergent. Souvenez-vous de la chance qui tourne. Ça peut venir à n'importe quel moment désormais.

— Racontez-moi une histoire, n'importe laquelle pourvu qu'elle soit drôle.

— Finissez votre verre, sergent, que je vous en offre un autre.

— Le genièvre n'a rien de drôle.

— J'en connais une bien bonne, dit Cardozo. Je l'ai racontée à l'adjudant Geurts un jour que nous avions crevé et que nous attendions la dépanneuse pour qu'elle nous remorque. Nous n'avions pas de roue de secours et l'adjudant était contrarié. L'histoire l'a fait

rigoler, espérons qu'il en sera de même pour vous. »

De Gier vida son verre et fit signe au barman.

« Le mois dernier, commença Cardozo, il y avait un cirque en ville. Ils faisaient leur traditionnelle parade et les éléphants traversaient un pont. Comme d'habitude il y avait des encombrements et, derrière le dernier éléphant, une VW essayait de doubler le cortège à tout prix. Le conducteur déboîta mais malheureusement un camion arrivait en sens inverse, il dut se rabattre et reprendre sa place derrière l'éléphant. Son pied glissa malencontreusement sur l'accélérateur et il heurta la patte arrière de l'animal. Celui-ci était un éléphant savant, son dompteur lui avait appris à s'asseoir lorsqu'on touchait sa patte d'une certaine façon, c'est ce qu'il fit, juste sur le capot de la Coccinelle.

— Ha, fit de Gier.

— Attendez, ce n'est pas fini. La voiture était sérieusement endommagée mais elle roulait toujours, et comme le mec habitait au nord d'Amsterdam il prit le grand tunnel, celui dans lequel vous êtes resté bloqué l'autre jour, c'est du moins ce qu'on m'a dit. Il y avait tout un tas de gens avec vous et vous êtes tombé en panne d'essence, en plein milieu du tunnel, c'est ça, non ?

— Ouais.

— C'est un peu con, hein ? Vous ne regardez pas votre jauge à essence avant de partir ?

— Si, mon chou, répliqua de Gier. Finissez votre histoire.

— O.K. Donc le mec s'engage dans le tunnel, mais il y avait eu un accident et il se retrouve bloqué, aucune des files ne bougeait. La police se ramène et commence à faire des constats. C'était un carambolage gigantesque et il y avait environ une vingtaine de voitures embouties. Quand ils arrivèrent à la hauteur du gars dont il est question, ils furent extrêmement surpris car, derrière et devant lui, les voitures n'avaient pas la moindre bosse. Pourtant la VW était complètement tronquée de l'avant. Ils le sommèrent de s'expliquer et il leur dit qu'un éléphant s'était assis sur le capot.

— Ha.

— Alors ils l'ont sorti de la voiture. Vous comprenez, ils étaient déjà passablement énervés. Il régnait dans le tunnel une chaleur d'enfer, une véritable étuve, et les gens klaxonnaient, s'invectivant de portière à portière. Un climat d'émeute, quoi ! Et voilà qu'ils tombent sur un charlot qui leur raconte une histoire d'éléphants roses. Aussi sec ils l'embarquent à l'arrière d'une moto et le conduisent au commissariat pour l'inculper d'ivresse sur la voie publique. Il avait bu un verre et l'on pouvait déceler quelques relents d'alcool dans son

haleine.

— Et alors ?

— Finalement le gars obtint gain de cause. Au commissariat il ne démordit pas de son histoire, un éléphant s'était bel et bien assis sur sa voiture. Tout le monde éclata de rire, pensez, mais heureusement un agent qui avait assisté à la scène confirma son histoire. Ils téléphonèrent au cirque et le malentendu fut dissipé. »

De Gier riait aux éclats.

« Allons-y, proposa Cardozo. J'ai bu trois verres, c'est à partir du quatrième que je commence à me soûler et je ne peux plus m'arrêter. Je ne tiens pas à avoir la gueule de bois demain.

— Vous voulez rentrer chez vous ? demanda de Gier.

— Non. Allons voir les putes. Il y en a de nouvelles, des filles splendides, de Surinam. Elles ont des porte-jarretelles blancs, sous la lumière noire ça doit faire de l'effet. »

Ils se baladèrent dans le quartier réservé en reluquant les filles dans les vitrines. Dans un snack ils burent du café en mangeant des sandwiches.

En face du snack-bar il y avait une maison dont le fronton semblait défier le ciel. Cardozo la montra du doigt. « Cette baraque m'exaspère depuis longtemps. Ça fait des années qu'elle est vide. Nous avions prévenu les propriétaires que les hippies la squatteraient, c'est ce qu'ils ont fait et maintenant nous ne pouvons pas les déloger. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir averti le propriétaire, mais que voulez-vous ?

— C'est la loi, laissa tomber de Gier sentencieusement. La crise du logement. L'homme n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

— Je sais, mais cette loi est complètement stupide. Les dealers ont viré les hippies et désormais c'est vraiment immonde. Quand j'étais encore un policier en uniforme j'ai participé à quelques descentes dans cet enfer. Il y avait des mômes bourrés d'héroïne jusqu'aux yeux, des vieillards vautrés dans leurs excréments, des putains de quinze ans originaires de Surinam, des barrettes de goudron et de cirage qu'on devait faire passer pour du hasch et tout un tas d'autres trucs volés.

— Allons-y voir maintenant », proposa de Gier.

Ils traversèrent mine de rien, notant au passage que sur le pas de la porte il y avait une fille. Ils continuèrent leur chemin.

« Écoutez, dit Cardozo, de toute façon nous n'avons rien à faire, alors je vous propose quelque chose. J'y retourne et je vais avec la fille. Un de mes anciens collègues m'a raconté qu'ils dévalisaient les

gens dans la maison. D'ailleurs je pense que la fille n'est pas une putain, elle attire simplement les pigeons à l'intérieur. Avec mes fringues et ma coupe de cheveux, ils vont me prendre pour un plouc ; j'en rajouterai en prenant l'accent campagnard. Je suis sûr que lorsque je serai entré des gars vont me mettre un couteau sous la gorge pour me piquer mon portefeuille. Laissez-moi quelques minutes et venez me rejoindre, on les arrêtera tous et on les embarquera au commissariat.

— D'accord, approuva de Gier. Mais c'est une grande maison, il se peut qu'il y ait beaucoup de gens à l'intérieur. Je viens de voir deux policiers en tenue se balader, on n'a qu'à les réquisitionner, comme ça on pourra fouiller toute la maison. »

Ils allèrent chercher les deux agents qui ne demandaient pas mieux que de se rendre utiles. Il n'était pas prévu qu'ils fissent une descente cette nuit-là, mais si le sergent en prenait la responsabilité...

« Ne vous inquiétez pas, fit de Gier en délestant Cardozo de son pistolet et de son portefeuille. J'en assume l'entière responsabilité. »

De Gier et les deux agents attendirent au coin de la rue tandis que Cardozo se dirigeait vers la maison.

« Chéri », dit la fille.

Cardozo se gratta l'oreille.

« Bonsoir, dit-il l'air embarrassé.

— Tu viens ? Pour vingt-cinq florins je me fous à poil et tu peux faire ce que tu veux », déclara la fille.

C'était une Blanche et elle avait à peine vingt ans. Elle était vêtue d'une longue jupe et d'une blouse claire dont elle avait déboutonné les boutons du haut pour laisser voir ses gros seins laiteux. Elle était si près de Cardozo qu'il pouvait sentir son odeur, un mélange de sueur et de parfum bon marché. Elle se déplaça de façon à laisser voir le haut de ses cuisses. Elle lui mit la main sur l'épaule en souriant. Il lui manquait une dent de devant.

« J'ai plus de vingt-cinq florins, avoua Cardozo.

— Combien ?

— Cent.

— Pour cent florins tu peux passer toute la nuit. Qu'est-ce que t'aimerais que je te fasse ? Tu connais des trucs excitants ?

— D'accord, je viens avec vous, balbutia Cardozo.

— Entre, chéri. »

Les mecs l'attendaient au bout du couloir. L'un d'eux le fit valser en le frappant à la tempe. Le coup avait été vicieusement porté et

Cardozo en fut tout étourdi. On le plaqua contre un mur et on lui mit un couteau sous la gorge tandis qu'on le fouillait rapidement.

« Merde, dit une voix. Il a rien sur lui. Rien ! Qu'est-ce qui te prend de venir ici sans rien, espèce de cloche ? Tu veux qu'on te coupe les couilles ? »

Le couteau se fit plus pressant contre la gorge. Il s'en fallait d'un rien que la peau ne fût entamée.

« Police ! » Dans le couloir on entendit un bruit de pas précipités. Le couteau tomba par terre en faisant un bruit sec et le voyou s'effondra ; du tranchant de la main, de Gier l'avait frappé derrière l'oreille. Les agents attrapèrent son complice alors qu'il essayait de gagner la cour qui donnait derrière la maison. Ils sortirent des menottes et attachèrent les deux voyous à une conduite de gaz. Pistolet au poing, de Gier et Cardozo se ruèrent dans l'escalier.

À l'étage, toutes les chambres étaient ouvertes, à l'exception d'une seule. D'un coup d'épaule, de Gier ouvrit la porte à toute volée, faisant sauter le verrou et déséquilibrant le jeune homme qui essayait de s'opposer à leur intrusion. Il y avait trois mecs et une fille dans la chambre. La fille beuglait dans un coin, un type essayait de s'enfuir par la fenêtre et l'autre brandissait un pistolet qu'il lâcha lorsque Cardozo se précipita sur lui ; celui que la porte avait fait tomber n'avait pas pris la peine de se relever. De Gier attrapa celui qui était dans l'embrasure de la fenêtre par le col de sa veste et le plaqua contre le mur.

« Joli coup de filet », apprécia le sergent qui était de service au commissariat de Warmoes Street, là où ils avaient conduit les délinquants vingt minutes plus tard. Cinq dangereux voyous, une rabatteuse, cinq couteaux et un pistolet d'alarme. « Pourquoi déployez-vous une telle activité, de Gier ? Vous vous figurez que nous ne sommes pas capables de faire régner l'ordre dans notre secteur ? De toute façon, on allait faire une descente dans cette maison, vous savez.

— Désolé, sergent, s'excusa de Gier. Nous commençons à en avoir marre de notre inaction.

— Tiens donc, s'étonna le sergent. Non, sérieusement, qu'est-ce qui a déclenché tout ça ? Vous êtes sur une affaire particulière ?

— La mort de Wernekink, expliqua de Gier. Le cadavre qu'on a trouvé sur la digue du nord. On a pensé qu'on pouvait recueillir des informations dans votre secteur.

— On ne nous tient jamais au courant de rien.

— Il ne faut pas nous en vouloir, on n'en a vraiment pas eu le temps. Est-ce que ça vous dérange si j'interroge un des suspects ? Nous

laissons à vos agents le soin d'établir les rapports mais il se peut que nous tenions une piste.

— Bien sûr, allez-y. »

« Vous êtes arabe, n'est-ce pas ? » demanda de Gier au suspect, un petit gros trapu qui avait dans les trente ans. C'était lui que de Gier avait frappé du tranchant de la main et il se massait le cou.

« Oui, de Casablanca.

— Vous avez un permis de séjour ?

— Non.

— Comment se fait-il que vous parliez hollandais ?

— Je suis ici depuis cinq ans.

— On ne vous a jamais arrêté avant ?

— Si, on m'a même renvoyé chez moi par avion.

— Et vous êtes immédiatement revenu ? »

L'homme esquissa un sourire. « J'étais là avant que la police militaire qui m'a escorté jusqu'à l'aéroport de Schipol soit de retour. J'ai repris le premier vol en partance pour la Hollande.

— Maintenant vous avez des problèmes, de graves problèmes, précisa de Gier. Vous avez mis votre couteau sous la gorge d'un policier. Attaque à main armée, et on vous accusera aussi de proxénétisme et de trafic de stupéfiants. En ce moment les détectives fouillent la maison de fond en comble. Ils vont sûrement y trouver de la drogue, vous ne croyez pas ?

— C'est possible.

— Vous irez en taule pour un bon bout de temps. »

Le mec ne souriait plus, il regardait fixement le plancher. « Combien de temps, monsieur ? Combien de temps je vais rester à l'ombre ? »

De Gier alluma la cigarette qu'il lui tendit. Ils étaient dans une petite pièce blanche, assis dans de confortables fauteuils. Cardozo entra avec trois gobelets de carton contenant du café. Sur le mur en face de la fenêtre il y avait un poster, l'agrandissement couleur d'une forêt.

« Je n'en ai aucune idée, répliqua de Gier. Deux ans, peut-être trois, ça dépendra du juge et de votre comportement.

— Laissez-moi partir, implora le type. Cette fois-ci, je vous jure que je ne reviendrai pas. Je ne lui ai fait aucun mal », ajouta-t-il en désignant Cardozo.

Ce dernier porta la main à sa gorge.

« Il s'en est fallu de peu, dit-il. Vous n'y alliez pas de main morte avec votre couteau, infâme salopard. Combien de fois vous en êtes-vous servi pour terroriser un pauvre type que la fille attirait dans la maison ? »

L'Arabe ne répondit rien.

« Eh bien ? insista de Gier.

— C'est arrivé quelquefois.

— Vous savez qu'il y a eu plusieurs plaintes de déposées par ceux que vous avez arnaqués dans la maison. Chacune des victimes se portera témoin à charge ; ça n'arrangera pas vos affaires.

— Vous connaissez un certain Sharif ? Mehemed el Sharif ?

— Oui, dit le gars.

— Que savez-vous de lui ?

— Il est riche, puissant et très influent.

— Vous travaillez pour lui ?

— Non.

— Parlez-nous de lui. »

L'homme leva les yeux, de nouveau il se massa le cou, nerveusement.

« Vous voulez me repêcher dans le canal ? Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Et qu'est-ce que ça me rapportera ?

— Où se rend-il la nuit ? Qui sont ses amis ? Où peut-on le trouver quand il n'est ni chez lui ni à son bureau ?

— Dites donc, demanda Cardozo à brûle-pourpoint, les autres gars qu'on a ramassés dans la baraque, ce sont des Arabes eux aussi ?

— Non, répondit le type, il y a deux Hollandais et deux Espagnols.

— Vous êtes donc le seul Arabe de la bande, hein ?

— Oui.

— Nous fermerons les yeux sur le couteau, concéda de Gier, et nous vous faisons une fleur. Ce couteau n'existe plus », dit-il en appuyant sur le manche du cran d'arrêt. La lame, plus longue que la largeur de la paume de la main, sortit en un éclair. « Ça vous évitera de moisir en taule.

— Laissez-moi filer, dit le type, et je vous indiquerai le moyen de coincer Sharif. Donnez-moi aussi de l'argent ; je vais en avoir besoin. Je ne peux ni rentrer chez moi ni rester en Hollande ; Sharif a le bras

long, trop long pour que je puisse m'y soustraire ailleurs qu'en France, et même là-bas je ne serai pas en sûreté.

— Rien à faire, répondit de Gier. Nous fermons les yeux sur l'agression à main armée, nous oublions le couteau, c'est tout ce que nous pouvons faire, et Sharif n'en saura rien.

— Il le saura. Je ne dirai rien.

— Comme vous voulez, fit de Gier en se levant.

— Non, s'écria le type. Attendez ! »

De Gier et Cardozo s'armèrent de patience. Le type déglutit bruyamment.

« Il y a une boîte, c'est un bordel. On y flambe aussi. Sharif n'est pas le propriétaire de la boîte mais il s'y rend une fois par semaine pour rencontrer les gars qui travaillent pour lui. Il y sera demain soir, à dix heures. On leur réserve un salon particulier pour leurs réunions. Ensuite les mecs boivent, jouent et s'amuse avec les putes. Sharif ne boit pas mais il joue avec les femmes. Il reste généralement là-bas jusqu'à deux heures du matin.

— Quelle est l'adresse ?

— C'est dans le sud, Prince Alexander Street, au numéro soixante-trois. C'est un club privé.

— Vous l'y avez déjà rencontré ?

— Non, dit le gars. Je vous en ai assez dit. Si Sharif apprend que je vous ai rencardé, je suis un homme mort. Passez l'éponge pour le couteau et dites-moi comment vous vous appelez. Je ne fais pas une bonne affaire, j'ai même l'impression de me faire arnaquer.

— Sergent de Gier et agent de première classe Cardozo. Nous sommes au Quartier général. Nous allons perdre le couteau et il n'y sera pas fait allusion dans le rapport qu'on établira sur vous. Si vous avez besoin d'aide, demandez au sergent de nous téléphoner. »

De Gier se leva et ouvrit la porte.

Un agent vint prendre livraison de l'Arabe, il avait les yeux baissés et se cogna contre le mur.

« Il est terrorisé, dit de Gier, complètement.

— J'étais comme lui, déclara amèrement Cardozo, quand j'avais ce couteau sous la gorge. Vous avez pris votre temps, hein ? Et le pire c'est qu'il puait l'ail.

— Je sais, déclara de Gier. Mais je racontais aux agents l'histoire de votre éléphant. On était tous les trois pliés en deux et on vous avait presque oublié. »

« Ils ne sont pas encore arrivés, monsieur, dit Grijpstra. De Gier a téléphoné pour dire qu'il serait là vers onze heures et Cardozo a prévenu qu'il serait en retard lui aussi. Ils ont passé une nuit assez mouvementée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Grijpstra lui raconta ce qu'il avait appris. D'une voix ensommeillée de Gier lui avait succinctement relaté les faits. La conversation avait tourné court car Oliver, qui n'avait pas eu sa ration quotidienne d'affection et de nourriture, s'en était mêlé en miaulant comme un damné dans le récepteur.

« Hum, fit le commissaire. On dirait bien qu'on tient une piste malgré tout. Dès qu'ils arriveront venez me voir tous les trois. »

Quand ils pénétrèrent dans le bureau du commissaire, à onze heures et demie, les trois détectives avaient l'air complètement lessivés. Mais, des trois, c'était encore Grijpstra le moins frais. La fête anniversaire de sa belle-sœur ne lui avait guère réussi. Il avait bu près d'une demi-caisse de bière en regardant d'un œil les comiques à la télé et en écoutant d'une oreille les élucubrations politiques de son beau-frère. Sur le chemin du retour, sa femme l'avait agoni d'injures et, une fois chez eux, elle avait continué à lui casser les oreilles pendant une heure. Pour tout arranger, l'alcool l'avait rendu malade. Sa femme s'était finalement calmée et elle s'était endormie en ronflant ; il s'était alors relevé pour aller chercher ses cigares, mais comme il ne marchait pas très droit il avait trébuché et s'était heurté le tibia contre la table de nuit. Il s'était écorché et il essayait d'atténuer la douleur en se massant la jambe.

« Vous avez mal aux jambes, Grijpstra ? demanda le commissaire sans chercher à dissimuler son immense surprise.

— Je me suis cogné le tibia, monsieur.

— Pourtant vous n'avez pas participé à la bagarre la nuit dernière, si ?

— Non, monsieur, c'est à cause de ma table de nuit. »

De Gier esquissa un sourire. « Comment s'est passée la fête anniversaire, Grijpstra ? »

Grijpstra lui jeta un regard furieux.

« Vous êtes allé à une party, Grijpstra ? s'étonna le commissaire.

— Oui, monsieur, c'était l'anniversaire de ma belle-sœur.

— C'était bien ?

— Non, monsieur. »

Le commissaire hocha la tête d'une façon compréhensive. Cela faisait dix ans qu'il n'allait plus dans les parties, depuis que ses rhumatismes le faisaient souffrir comme un damné. Au début la douleur était supportable, mais à présent c'était comme si on le marquait au fer rouge. Il n'avait jamais regretté d'avoir laissé tomber les mondanités.

« Moi je ne vais jamais aux fêtes anniversaire, déclara de Gier. Qu'ils aillent au diable avec leurs gâteaux à la crème et leur genièvre tiède. J'aime autant passer une soirée tranquille avec Oliver.

— Et vous, Cardozo ? s'enquit le commissaire.

— Chez nous, monsieur, on est une famille nombreuse. Je ne peux pas faire bande à part.

— Est-ce que vous en éprouvez quelquefois le besoin ?

— Pas vraiment, monsieur. Ça m'ennuie parfois mais j'aime beaucoup ma famille et on y mange toujours très bien.

— Parfait, approuva le commissaire. La famille c'est le fondement de la société. Les familles heureuses assurent le bonheur de la nation. »

De Gier regarda le vieil homme. Bien qu'il eût l'air sincère, il y avait sur le visage de son supérieur une expression malicieuse qui contredisait manifestement ce qu'il venait de dire.

« Bien, venons-en au fait, reprit le commissaire. Que s'est-il passé la nuit dernière, de Gier ? »

De Gier lui relata fidèlement les événements sans omettre aucun détail, à l'exception du rendez-vous manqué sous les lions nord et sud. Penché en avant sur sa chaise, le commissaire l'écoutait attentivement. « Bon, fit-il lorsque de Gier eut terminé son récit, mais nous risquons d'avoir un petit problème avec l'inspecteur-chef de la vieille ville. Je suis persuadé qu'il n'apprécie pas qu'on empiète sur son territoire. Je ferais mieux de lui téléphoner avant que lui ne m'appelle. J'espère que nous n'avons pas contrarié ses projets. Je sais qu'ils ont l'intention de faire des descentes dans quelques-uns de leurs points chauds. En ce qui concerne cette maison, les Travaux publics devraient bien s'en occuper, la condamner ou la rénover. Une fois en état, on pourrait la louer à des gens convenables.

— Les gens convenables n'aiment guère ce quartier, objecta

Cardozo.

— Effectivement. Nous devrions peut-être suggérer à la municipalité qu'elle s'en occupe un peu plus sérieusement. Ils avaient envisagé de faire un sex-center de luxe quelque part, mais jusqu'à présent ce n'est toujours qu'un vague projet, ils n'en sont encore qu'aux pourparlers. Ça faciliterait pourtant considérablement notre tâche. On dresserait des murs très hauts et on mettrait des policiers aux différentes entrées pour filtrer les gens : ce serait comme une soupape de sécurité. Enfin, nous n'en sommes pas encore là.

— Ce serait vraiment triste, dit Grijpstra d'un ton morne.

— Vous aimez le quartier des putains, n'est-ce pas ?

— Ça fait sept siècles qu'il existe, monsieur. Jusqu'à présent ça ne nous a pas posé trop de difficultés.

— Moi, je les trouve vraiment chouettes derrière leur vitrine, intervint de Gier. Je ne peux pas me faire à l'idée de femmes à moitié nues qui seraient dans des cages en béton, derrière des fils de fer barbelés. Ce serait affreux.

— Oui, peut-être. N'importe comment nous verrons bien. C'est ce que fait toujours la police, elle attend son heure pour agir. En ce moment même, il semble bien que l'heure soit venue. Quels sont vos projets, messieurs ? »

Le commissaire avait les yeux fixés sur Grijpstra. Celui-ci s'éclaircit la gorge et fouilla ses poches, à la recherche de sa boîte de cigares. Le commissaire lui en offrit un des siens. De Gier poussa la complaisance jusqu'à lui donner du feu tandis qu'avec une lueur d'amusement dans les yeux, Cardozo regardait Grijpstra.

« Grmm, grmm, n'en faisons pas trop, grommela-t-il.

— Comment ça, adjudant ? dit de Gier. Expliquez-vous, nous sommes tout ouïe.

— Eh bien, continua Grijpstra, je pense simplement que le mieux est que l'un d'entre nous se rende au bordel ce soir, pendant que les autres attendent dans la voiture. Celui qui s'en charge montre alors sa carte de policier au portier et reste avec lui pendant qu'il prévient son patron par téléphone. Ensuite il emmène le patron jusqu'à la voiture en lui expliquant que nous courons après Sharif et que nous savons qu'il sera dans son établissement dans la soirée. On peut effrayer le patron en lui disant que ses activités ne sont pas tout à fait légales, comme ça il coopérera plus facilement. Puis nous rentrons dans la boîte en nous faisant passer pour des clients. Bien entendu il nous faudra de l'argent, c'est un endroit de luxe, et il ne faut surtout pas qu'on nous offre les verres.

— C'est une idée, reconnut le commissaire. Quel est celui qui se charge d'y aller ?

— Pas moi, dit Grijpstra. Sharif me connaît. Et il vaut mieux que ce ne soit pas Cardozo non plus, il pourrait se souvenir de lui, c'est lui qui a recueilli sa déposition lors du cambriolage de sa villa. Je propose que Geurts ou Sietsma y aille, avec de Gier.

— Je crois que j'aimerais bien y faire un tour, avoua le commissaire.

— Ce serait idéal, monsieur. Les clients ne doivent pas être tout jeunes, vous serez parfait.

— Merci toujours, apprécia le commissaire. Dites tout de suite que j'ai l'air d'un vieux satyre. Vous êtes vraiment trop aimable. »

Grijpstra piqua un fard, de Gier et Cardozo sourirent.

« Excusez-moi, monsieur. Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. »

Le commissaire sourit à son tour. « Ce n'est rien, Grijpstra ; je plaisantais. Je pense que vous avez raison. Dans un endroit pareil on s'attend à trouver des gens comme moi. Dites-nous ce que vous avez en tête.

— Bon, alors c'est vous et de Gier qui irez, monsieur. Comme vous serez au bar, vous pourrez jeter un œil sur ce qui se passe. Le patron vous fera savoir l'heure à laquelle Sharif rencontre ses acolytes, dans un salon particulier, je présume. Il doit y avoir un judas, il y en a toujours dans les maisons de tolérance. Il faudra en outre que vous ayez un magnétophone.

— Oui. Nous réglerons ces détails avec le patron. Nous pouvons peut-être nous cacher dans un placard. Et ensuite, Grijpstra ?

— Tout dépend de ce qu'ils se diront. Il se peut également que vous mettiez la main sur l'assassin de Wernekink.

— Ça, c'est l'idée de De Gier, hein ? Ce matin vous m'avez bien dit au téléphone que de Gier pensait que c'était Sharif ou un homme de sa bande qui avait tué Wernekink ?

— Effectivement, monsieur. »

Le commissaire se leva et fit le tour de son bureau. Il s'y appuya et regarda ses assistants.

« Je pense que de Gier a raison. La mort de Wernekink est due à une erreur stupide. C'était pourtant probablement son destin. C'est difficile de concevoir qu'il existe des hommes qui vivent pour rien, qui n'ont aucun but ni idéal. J'avais des doutes au sujet de Tom Wernekink, mais la lettre que vous avez rapportée de Rotterdam les a

dissipés. Avez-vous tous lu la lettre ?

— Oui, monsieur, répondirent en même temps Cardozo et de Gier.

— Un texte intéressant, qu'est-ce que vous en avez pensé, de Gier ? »

De Gier laissa fuser un petit rire de gorge. « J'ai pensé que c'était une très bonne lettre.

— Pourquoi ? »

De Gier regardait par la fenêtre.

« Pourquoi ? répéta le commissaire.

— Une très bonne lettre, répéta laconiquement de Gier.

— Et vous, Cardozo ?

— Ça m'a un peu gonflé, monsieur. Le gars était vraiment privilégié, non ? Il était intelligent, son père avait de l'argent, et pourtant il n'a rien fait de sa vie. Le mot qu'il a laissé c'était un mot d'adieu, comme s'il voulait se suicider, une lettre ouverte et une invitation à l'Ange de la mort. Moi, je pense que la vie vaut la peine d'être vécue.

— Il a annoncé sa propre mort, fit doucement le commissaire, avec beaucoup d'exactitude. Au détail près peut-être, un homme en complet sombre, avec des chaussures pointues qui l'a tué d'un coup de pistolet. Comment aurait-il pu le savoir ? »

Grijpstra se leva. « C'est aussi ce qui m'a intrigué, monsieur, ça m'a même considérablement préoccupé. J'ai d'abord pensé qu'il devait connaître son assassin, mais en relisant la lettre je n'en fus plus aussi sûr. Qu'en pensez-vous, monsieur ? »

Le commissaire mit du temps à répondre.

« Ce que j'en pense personnellement, dit-il finalement, et gardez-le pour vous, c'est que l'homme souffrait profondément et consciemment. Quand vous vous trouvez dans une situation pareille, vous pouvez atteindre certains niveaux de conscience et avoir des visions très claires du futur. La plupart d'entre nous se contentent de vivre, nous faisons ce que l'existence nous commande de faire. Nous pensons que nous prenons des décisions, mais ce n'est jamais le cas. Wernekink, lui, a pris une décision – il a refusé de se laisser engloutir par la facticité de l'existence (le commissaire avait voulu se rendre à l'enterrement de Sartre mais, assurant le service d'ordre au mariage de Maya, il en avait été empêché) et rien ne l'a fait changer d'idée. Je crois que c'est ce qu'indique clairement la lettre, son mode de vie est également significatif. Il n'a jamais laissé entrer la fille chez lui, et pourtant elle lui faisait des avances. Il refusait de se laisser attendrir.

— Vous pensez que c'est admirable ? » demanda Cardozo à de Gier.

Ce dernier ne répondit rien.

« Ne soyez pas trop sensible, Cardozo, conseilla gentiment le commissaire, sinon vous ne pénétrerez jamais au fond des choses. Voyez-vous, dans notre métier, il ne faut pas faire de sensiblerie, nous sommes parfois obligés d'aller plus loin que les autres. Je pense que Wernekink était un homme exceptionnel et je ne serais pas étonné qu'il ait développé des facultés exceptionnelles. »

De Gier regardait Cardozo en souriant imperceptiblement.

Ce soir-là, à huit heures et demie, la Déesse noire du commissaire était garée devant le numéro soixante-trois de Prince Alexander Street, juste en face de l'imposante et vaste demeure qu'entourait un somptueux jardin garni de cyprès et de pins parasols. La voiture avait oscillé quelque temps, avant de s'équilibrer ; comme une femme elle s'était ébrouée, d'abord de l'avant, puis de l'arrière, avant que de s'immobiliser définitivement dans un profond soupir ; la pression hydraulique s'était alors stabilisée en un long frisson.

Le sourire dédaigneux qu'affichait le jeune agent qui conduisait la voiture irritait profondément de Gier.

« Une fois de plus vous vous en êtes bien sorti, hein ? laissa-t-il tomber hargneusement.

— Eh oui, sergent ; je trouve toujours un endroit où me garer. »

Effectivement, le chauffeur trouvait toujours une place, quel que fût l'endroit où voulait se rendre le commissaire.

« Je sais, je sais, fit de Gier. Je suis content que vous ne vous soyez pas endormi cette fois-ci. On m'a dit qu'il y a quelques semaines vous aviez failli faire disparaître, en l'éraflant, tout un côté de la voiture. C'est du moins ce que m'ont affirmé les mécanos du garage de la police.

— Un accident fâcheux, répondit l'agent sans se démonter, mais je n'y étais pour rien. L'autre voiture n'aurait pas dû zigzaguer comme ça dans les encombrements et changer de file sans avertir. La compagnie d'assurance de l'autre conducteur remboursera les dégâts ; je leur ai téléphoné hier, je suis dans mon droit.

— Un conducteur responsable aurait été capable d'éviter la collision, reprit de Gier d'un ton acerbe. Il s'agit simplement de prendre des risques calculés ou de ne pas en prendre du tout.

— C'est entendu, de Gier », déclara le commissaire en posant la main sur l'épaule du sergent. Derrière son volant, l'agent regardait fixement devant lui.

« Chauffeur, continua le commissaire, je ne m'attends pas que nous rencontrions de difficultés, mais, si tel était le cas, nous donnerions un coup de sifflet ; appelez alors du renfort par radio. Ne prenez surtout aucune initiative personnelle, attendez la voiture de patrouille.

— Oui, soyez vigilant, ajouta de Gier en tapotant l'épaule du chauffeur. Et ne vous endormez pas », marmonna-t-il entre ses dents tandis que le commissaire ouvrait la grille.

Ce soir-là, le chauffeur ne portait pas d'uniforme mais il était impeccable dans son complet sombre, avec sa chemise blanche et sa cravate.

« Avez-vous votre pistolet ? demanda de Gier.

— Il est là, sergent, répliqua l'agent en touchant sa veste.

— Ne l'utilisez pas, poursuivit de Gier. Quoi qu'il arrive. Vous êtes ceinture orange de judo, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Parfait, vous pourrez vérifier si les prises que vous connaissez sont au point. »

Le chauffeur prit une profonde inspiration tandis que de Gier rejoignait le commissaire derrière la grille.

« C'est un endroit splendide », fit remarquer le commissaire en remontant la contre-allée. À droite, sous un énorme pin parasol, il y avait deux Mercedes blanches. « Une villa vraiment à l'ancienne mode. On a dû la construire quand la campagne s'étendait encore jusqu'ici. C'est là que les marchands venaient se reposer dans leurs résidences, l'été. Je pense qu'elle date du dix-septième siècle.

— Ça n'a pas tellement changé, dit de Gier. Les marchands de l'Âge d'Or aimaient faire des fêtes là où ils ne risquaient pas d'être dérangés, et cette zone est toujours très calme ; on n'y entend pas les bruits de la ville et on n'y respire pas les effluves des canaux. Je suis certain que nos lascars ne risquent pas de faire de mauvaises rencontres dans Prince Alexander Street. Il n'y a que des maisons de retraite et des hôpitaux. Personne ne peut s'offrir le luxe de vivre dans un endroit pareil.

— C'est juste », approuva le commissaire. Il songeait à sa feuille d'impôts qu'il venait de recevoir le jour même. Chaque année il payait davantage, jamais on ne lui avait remboursé un centime.

« Il n'y a que les Norvégiens pour payer plus d'impôts que nous, confia-t-il à de Gier. Vous le saviez ?

— Je n'ai pas envie d'aller en Norvège, répliqua de Gier. En revanche, j'irais bien en Nouvelle-Guinée. Hier j'ai reçu une carte postale de là-bas, postée de l'île de Japen(7). Il n'y avait rien écrit d'autre que "meilleurs vœux", pas de signature. »

Le commissaire éclata de rire. « C'était adressé au Quartier général, de Gier ?

— Oui, monsieur. Il ne se souvient pas de mon adresse personnelle. Il n'est venu chez moi qu'une fois et il a dû oublier le numéro de la rue.

— Je lui souhaite bonne chance, dit le commissaire. Je ne vais pas plus loin ; sonnez à la porte et montrez votre plaque, moi je retourne à la voiture. Le plan de Grijpstra était parfait. Dites au portier d'envoyer son patron à la voiture et attendez ici. »

De Gier sonna et il fallut un certain temps avant que la porte ne s'ouvrît. Il n'y avait aucune inscription dessus et personne, pas même un flic aussi avisé et vicieux que de Gier, n'aurait pu deviner qu'il y avait un bordel dans cette honorable demeure. Il eut largement le temps d'admirer la lourde porte en chêne, les fenêtres fraîchement repeintes et le jardin à la française. Il y avait même un étang dans lequel, au milieu des nénuphars, sautaient de magnifiques carpes.

« Monsieur ? » dit une voix polie.

Immédiatement, de Gier sut à qui il avait affaire. À un maquereau, mais un maquereau qui avait de la classe. Âgé d'une soixantaine d'années, il était encore bel homme. C'était le genre d'homme qui ne perdait pas son sang-froid et qui savait se faire aimer des putes et respecter des clients. Il y a toutes sortes de maquereaux. Les petits macs à la redresse ne font pas carrière. Ils s'arsouillent la gueule et se tabassent ; au bout de quelques années, la vie qui leur paraissait rose se peuple d'éléphants de même couleur. Ils deviennent des alcooliques invétérés que leur dame ne vénère plus. Il y a aussi les macs qui torturent ou tuent, de véritables bouchers, ils finissent en prison. Les seuls qui s'en sortent, ce sont ceux qui sont posés, réfléchis, et qui sécurisent davantage qu'ils ne « protègent ». Le gars qui avait ouvert la porte à de Gier faisait partie de cette dernière catégorie.

Quand il lui adressa la parole, de Gier leva la tête. Il donna sa carte au type qui la lut en la tenant à bout de bras.

« Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, sergent. » Il parlait d'une voix très douce.

« Allez chercher votre patron, chuchota de Gier, impressionné. Dites-lui de sortir. Garée au coin, il y a une Citroën noire, votre patron y a rendez-vous avec le mien ; ils doivent avoir un entretien privé.

— Attendez ici, sergent ; je vais le chercher.

— Pas question, je vous accompagne. »

Le maquereau esquissa un sourire. « Ne vous inquiétez pas, sergent. Je vais lui passer un coup de fil. Il y a un téléphone dans le hall. »

Le hall était immense ; par terre on avait négligemment mis un tapis persan sur les dalles en marbre et, dans chacun des coins, des

statues gréco-romaines semblaient rajuster leur toge, comme s'il se fût agi de porte-jarretelles. Le téléphone se trouvait sur une table turque en bronze, juste à côté d'une énorme boîte en acajou.

« Qu'y a-t-il dans la boîte ? » demanda de Gier. Il avait remarqué qu'elle était fermée à clef.

Le portier-maquereau se tapota le ventre. « C'est moi qui en ai la clef. Il y a des jetons dans la boîte. Nous n'utilisons pas d'argent dans la maison. Si vous désirez quelque chose, je vous donne un jeton.

— Et moi, qu'est-ce que je vous donne ? »

Le portier sourit. « De l'argent, sergent. Vous me donnez de l'argent et, en échange, je vous donne des jetons. Avec des jetons, vous pouvez bien vous divertir dans la Villa Marshview. Par exemple, vous pouvez boire, monter avec et sur les dames et flamber. Je peux vous donner un cigare si vous voulez, ça, c'est gratuit.

— Envoyez », fit de Gier.

Le portier ouvrit le tiroir d'une table Louis XIII et en sortit un énorme coffret en marqueterie ; d'un geste large il en souleva le couvercle. Dans le coffret, il y avait trois sortes de cigares : de longs et fins, d'autres un peu plus gros, et enfin d'énormes barreaux de chaise – on imaginait bien ces derniers dans la bouche de financiers véreux ou d'armateurs.

« J'en veux un gros, fit de Gier en désignant un barreau de chaise.

— Comme il vous plaira, monsieur », répliqua le portier en tirant de son gousset une chaîne en or au bout de laquelle, attaché à la clef, il y avait un coupe-cigare. D'un geste vif, il décapita le cigare et le tendit à de Gier ; celui-ci le mit entre ses dents, comme il l'avait vu faire au cinéma. Le portier sortit de la poche de son gilet une longue allumette. Debout sur le pied droit, il gratta l'allumette sur la semelle de sa chaussure gauche.

« Voilà, monsieur, à votre service. »

De Gier ne le remercia point, il n'était pas à l'aise. Le portier dégageait une telle personnalité que c'en était gênant. Le policier était content de ne pas appartenir au sexe faible ; les femmes devaient se pâmer pour peu que ce demi-dieu portât les yeux sur elles.

« Patron, dit le portier. Branle-bas de combat, la police est ici. Ils veulent que vous descendiez immédiatement, ils sont dans le hall, et dehors il y a une voiture qui vous attend. »

Il raccrocha en grimaçant. « Il va chier dans son froc, sergent. C'est un trouillard, vous savez. Il va dévaler l'escalier d'ici une minute. »

Les mains croisées dans le dos, le portier regarda les marches, de

Gier l'imita. Un petit bonhomme d'un peu plus d'un mètre cinquante descendit en courant. Il était vêtu d'un costume rayé, d'une chemise rayée et d'une cravate rayée. Les rayures n'étaient pas assorties.

« Que se passe-t-il, Joop ? chuchota l'homme au bord de l'hystérie. La police, dites-vous ? J'espère que ce n'est pas encore une de vos blagues ?

— Non, patron ; voici le sergent de Gier, c'est un détective. Il m'a montré sa plaque, ce n'est pas du bluff. Il veut que vous sortiez. Garée derrière la grille, il y a une Citroën dans laquelle est assis un officier de police qui veut s'entretenir avec vous.

— Non, reprit l'homme au bord des larmes. Non, ce n'est pas possible. Il n'y a jamais eu de problèmes ici. C'est un club privé et l'on n'accepte que les membres dûment parrainés, sergent, vous ne pouvez pas acheter votre carte à la porte. Nous n'acceptons pas les nouveaux arrivants ; nous tenons à tout prix à ce que l'endroit demeure respectable et correct. Les filles ont toutes plus de vingt et un ans et elles sont presque toutes mariées. Il n'y a jamais eu de drogue et ce n'est pas un tripot ici, on joue pour du beurre. Que se passe-t-il donc, sergent ? »

D'un geste, de Gier l'invita à sortir.

« Vous avez bien regardé sa plaque, hein, Joop ? » Le portier acquiesça, son visage ne trahissait aucune émotion et le patron, qui aurait aimé que son employé le rassurât, en fut pour ses frais. « C'était vraiment une plaque de police, hein, Joop ? Nous n'aimons pas les détectives privés ici.

— C'était bien une plaque de police, patron. Ce monsieur est sergent-détective et l'officier qui est dehors doit être inspecteur-chef.

— Commissaire, corrigea de Gier.

— Ah merde ! s'exclama le patron. Un commissaire. Qu'est-ce qu'un commissaire peut bien me vouloir, nom de Dieu ?

— Vous avez mauvaise conscience ? demanda de Gier.

— Non ! » s'écria le patron en tapant rageusement du pied. De Gier contempla la bottine orange vif s'agiter frénétiquement sur le marbre.

« Ne faites pas de claquettes, fit de Gier. Ça m'horripile.

— Non, glapit l'homme. Puisque je vous dis qu'il ne se passe rien de louche ici. Nous n'avons jamais eu d'histoires.

— Le commissaire attend », dit simplement de Gier.

Le patron se rua sur la porte.

« Quel est le problème ? demanda le portier. Vous pouvez me le

dire, vous savez, je ne trépignerai pas sur place. De toute façon, il a raison, nous n'avons jamais eu d'histoires. »

De Gier haussa les épaules.

« Un verre ? proposa le portier. Un rafraîchissement alcoolisé, voilà ce qu'il vous faut. Derrière le bar, il y a un Jamaïcain qui n'a pas son pareil pour préparer les cocktails. Sa spécialité, c'est le rhum et les jus de fruits. Ça se boit comme du petit-lait et vous pouvez en siroter toute la nuit sans être malade et sans avoir la gueule de bois le lendemain. Pas d'étourdissement si vous avez des difficultés à monter l'escalier. Tenez. »

De Gier se retrouva avec un jeton dans le creux de la main, un carré de plastique vert de deux centimètres de côté sur lequel était inscrit en chiffres d'argent le numéro vingt-cinq.

« Ça vous paiera cinq hooplas, expliqua le portier, et je vous en donnerai un autre quand vous l'aurez dépensé.

— Cinq florins la consommation ? s'étonna de Gier.

— Les boissons ne sont pas chères, dit le portier, et les filles ne vous poussent pas à la consommation. Si vous en avez vraiment envie, vous pouvez leur offrir un verre mais elles ne vous y forceront jamais. Le bar leur offre les coca, limonades et autres sodas gratuitement.

— Et si vous voulez les filles ?

— Ce n'est pas moi qui veux les filles, corrigea le portier. C'est vous. Et si *vous* les voulez, vous venez me trouver pour acheter un jeton en or. Le jeton en or, ça veut dire cent. Cent, ça veut dire une fille. Et si vous voulez que la fille se plie à vos caprices, il faut me demander deux jetons en or. Pour deux jetons, elles satisferont tous vos fantasmes. Et si vous n'en avez pas parce que votre surmoi est trop fort, elles sauront vous dégourdir. Elles prendront de remarquables initiatives sans même que vous vous en aperceviez. Mec, avec deux jetons vous irez au septième ciel ! Et pas là où c'est le plus angélique. Ici nous ne nous contentons pas d'offrir ce que tout le monde connaît, nous proposons l'extraordinaire. Voilà pourquoi c'est un endroit pour *vous*, sergent. »

Le portier avait adopté un ton suave pour évoquer les félicités qui attendaient de Gier. Il s'était penché en avant pour que son visage fût à la même hauteur que celui de son invité, et on y pouvait lire une lubricité totale. Sa voix profonde avait pénétré l'inconscient récalcitrant de De Gier. Le portier avait en outre étendu les bras et ouvert ses énormes mains, il touchait presque les épaules de De Gier et ce dernier se sentait envahi d'un fluide revitalisant et sécurisant à la fois.

De Gier fit un pas en arrière en s'ébrouant. « Arrêtez votre cinéma », dit-il d'une voix rauque.

Le portier éclata de rire. « C'était pas mal, non ? C'est le numéro que je fais aux invités qui sont un peu trop timides. Je l'ai fait des milliers de fois, mais ça marche toujours. On me dit que je devrais monter sur les planches, mais sur les planches, il n'y a pas d'argent, c'est tout juste s'il y a du pain.

— Ici, il y a plein d'argent !

— Eh oui, sergent, il y en a un paquet. Mais qu'est-ce que l'argent ? Vous autres vous pensez toujours que nous, les maquereaux, ne nous intéressons qu'à l'argent. Au bout d'un moment, on se rend compte que l'argent ça n'est jamais que du papier. Combien de repas puis-je faire en même temps ? Combien de voitures puis-je conduire à la fois ? »

De Gier regarda le portier. Il se sentait beaucoup mieux maintenant qu'il n'était plus sous son emprise.

« Non, décidément, je ne m'intéresse plus à l'argent. D'ailleurs je ne m'y suis peut-être jamais vraiment intéressé.

— À quoi vous intéressez-vous ? »

Le portier fit un geste ample et majestueux, il ne désignait rien de précis, il semblait plutôt qu'il voulût englober le macrocosme. « Qui sait ? Peut-être cet endroit est-il un lieu qui a une certaine grandeur et je m'y sens bien. Le patron en possède presque la totalité ; il a le génie des affaires. Toutefois la Villa Marshview m'appartient un petit peu à moi aussi, en participation, et j'y ai apporté des changements grâce à mes nombreuses idées. D'ailleurs, je ne sais pas ce qui est préférable, le génie ou les idées. Pour ne rien vous cacher, j'aime recruter les femmes que nous employons. Nous préférons qu'elles soient mariées ; c'est un peu comme un travail à mi-temps pour elles, en dehors de leur vie familiale, comme ça elles mettent plus de cœur à l'ouvrage et les clients s'en aperçoivent. Elles viennent ici pour se faire un peu d'argent de poche, s'offrir un voyage, une petite voiture de sport ou un canapé en cuir et les fauteuils qui vont avec. Quand elles en ont marre, nous ne tentons jamais de les retenir. Il y en a toujours d'autres pour les remplacer.

— Comment les recrutez-vous ?

— Avant nous le faisions par petites annonces : on demande hôtesse... Le mot "hôtesse" est excellent. » Le portier fit entendre un baiser sonore autant qu'appréciateur. « Ça leur fait croire qu'elles ont de la classe. Hôtesse pour clients fortunés et célèbres. C'est d'ailleurs ce qu'elles sont, aucun de nos clients n'est pauvre. Désormais, nous

n'avons plus besoin de passer d'annonces, elles viennent d'elles-mêmes, le téléphone arabe si vous voulez : une amie en parle à une autre amie quand elles prennent le thé dans un endroit chic et ensuite elles se pointent ici. J'ouvre la porte et je me trouve nez à nez avec une stupide petite-bourgeoise qui bafouille. Je la fais entrer et je l'emmène dans une pièce soigneusement décorée. Le Jamaïcain apporte quelque chose à boire et nous bavardons gentiment. La fille est généralement au poil, il suffit simplement de changer quelques petits détails. Lui mettre une autre robe et lui apprendre à marcher avec grâce ; à la place d'une robe, je lui conseille parfois de porter un jean en velours, un pantalon évasé ou un déshabillé affriolant. Nous ne voulons pas qu'elle se balade à poil.

— Il n'y a pas de strip-tease ? demanda de Gier en tirant sur son cigare.

— Bien sûr que si, il en faut toujours un peu. Elles se déshabillent toutes ; il y a une petite scène, et quand elles y sont il faut qu'elles soient sexy, qu'elles se donnent à fond en se libérant. Je les y encourage, je suis leur professeur en quelque sorte. Assis dans un fauteuil je les regarde et leur fais répéter le spectacle, rien ne m'échappe, aucun geste, et je les corrige si c'est nécessaire. Je fais venir d'autres filles pour leur montrer et quand les apprenties réalisent convenablement leur numéro, j'applaudis, je crie, je les embrasse sur les joues ou bien je leur tapote les fesses, cela dépend de la nature de la fille. Cela dit, quand le spectacle est terminé il est impératif qu'elles se montrent de nouveau pudiques et réservées, qu'elles soient aimables avec les clients, attentives à leurs moindres désirs, et surtout qu'elles les écoutent, ça c'est très important.

— Pour recueillir des informations ? C'est ça que vous désirez ?

— Vous êtes vraiment un flic, il n'y a aucun doute. Non, nous ne cherchons absolument pas à recueillir des informations. Vous nous prenez pour qui ? Des maîtres chanteurs ? Nous voulons seulement que les filles soient attentives aux propos des clients. Qu'elles leur manifestent de l'intérêt, vous comprenez. C'est le client qui achète les jetons, non ? Ces ravissants petits jetons en plastique. Allez vous servir du vôtre, sergent. Voici votre patron, et le mien. »

Le commissaire entra par la porte que le patron lui tenait. Le petit homme n'avait guère l'air plus à l'aise.

« Mais certainement, monsieur, disait-il. Vous êtes le bienvenu, monsieur, maintenant que je sais ce que vous voulez. Vous savez que vous m'avez vraiment inquiété mais depuis que je suis au courant, je suis bien content qu'il ne s'agisse que de cela.

— Qu'est-ce que veut le commissaire, patron ? interrogea le

portier.

— Chut, fit le petit homme. Fermez la porte ; de toute façon nous n'ouvrons qu'à neuf heures et demie. Fermez et nous irons dans mon bureau, je vous mettrai au courant de la situation.

— Je crois que le sergent voudrait boire quelque chose », déclara le portier.

Le commissaire regarda de Gier. « Vous voulez prendre un verre, de Gier ? Qu'est-ce que c'est que ce cigare ?

— Non, monsieur, protesta de Gier. Je ne veux rien boire. Quant au cigare, il est fameux ; c'est le portier qui me l'a offert. »

Le portier présenta la boîte au commissaire qui choisit le plus petit cigare qu'il put dénicher. Une fois de plus, le portier se tint en équilibre sur un pied pour allumer une longue allumette.

« Bien, dit le petit homme. Nous allons tout reprendre à zéro, comme ça il n'y aura aucune erreur possible. »

Ils étaient dans un bureau qui n'avait rien de remarquable : il y avait une armoire pour ranger les dossiers, un bureau, des chaises grises en fer pour les visiteurs, une machine à écrire et une calculatrice électronique. Derrière son bureau, le petit homme avait l'air plus grand, et sur les chaises les visiteurs se tortillaient pour essayer de trouver la position la moins inconfortable possible. Le portier était resté debout appuyé contre le mur.

« Il s'agit de M. Sharif, Joop, expliqua le patron. De M. Sharif et de ses amis, ou plutôt de son équipe, devrais-je dire. Vous les connaissez, ils sont quatre, ils ont des magasins et ce sont ses distributeurs les plus importants. »

Il regarda le commissaire. « Ils se réunissent ici une fois par semaine, monsieur. Nous avons un salon particulier à l'étage où les gens peuvent discuter tranquillement ; il s'y fait tout un tas de transactions, bien entendu j'en ignore la nature, mais j'ai ma petite idée là-dessus. Ce n'est qu'une idée, notez bien. D'un côté, certaines personnalités africaines veulent équiper leurs armées, les doter de chars et d'avions, et de l'autre côté des hommes, de grands brasseurs d'affaires, veulent agrandir leur empire. Les différents intéressés se rencontrent ici et se mettent d'accord après un échange de vue extrêmement courtois. Nous leur faisons porter des boissons et, une fois qu'ils se sont entendus, les accords portent sur des milliards, ils redescendent. Quand ils sont en bas avec les filles tout est arrangé, entre eux je veux dire, ils ont fait leurs affaires. Cela dit, je ne sais jamais exactement de quoi il retourne. Notre rôle, à Joop et à moi, c'est de veiller à ce qu'ils ne manquent de rien, nous restons dans

l'ombre, nous leur offrons le superflu, la facticité.

— Je vois », dit le commissaire qui ne comprenait pas comment cet homme pouvait utiliser un mot semblable, lui qui ne s'était rendu ni à l'enterrement de Sartre ni aux noces de Maya. « Et M. Sharif, qu'est-ce qu'il fait ici ? »

Le portier éclata de rire. « Il fourre.

— Non, non, Joop, le réprimanda son patron. J'aimerais que vous évitiez d'utiliser de tels mots, que vous les bannissiez de votre vocabulaire. S'il vous faut en parler, dites plutôt rapports sexuels. Essayez de devenir adulte, Joop.

— En chacun de nous sommeille un cochon pubère, fit remarquer le portier.

— C'est entendu, mais pas en ce qui concerne M. Sharif. D'ailleurs j'ai du mal à croire qu'il soit en difficulté. Cela fait des années et des années qu'il vient ici, et jamais je ne l'ai vu perdre son sang-froid ni jurer, ni employer un mot grossier. C'est un homme qui a de la classe, de la dignité et de la culture, un honnête homme. De plus, c'est un homme d'affaires très important. C'est dans notre établissement qu'il rencontre ses associés, une fois par semaine. Ce qui ne l'empêche pas d'y avoir introduit d'autres personnalités, des hôtes de marque dont je tairai les noms bien entendu, tout le monde a vu leurs photos dans les feuilles à scandale. Quoi qu'il en soit, les relations de M. Sharif sont très influentes.

— Bien, dit le commissaire. Il arrive à dix heures, non ?

— Oui, monsieur.

— Et ses associés arrivent à peu près en même temps. Est-ce qu'ils restent longtemps dans ce salon particulier ?

— Une heure tout au plus.

— Je veux pouvoir les entendre et les voir, si possible. Est-ce que ça peut se faire ? »

D'un regard le patron interrogea le portier.

« Oui, déclara ce dernier. J'ai la chambre voisine de l'endroit où ils se réunissent. La semaine dernière, j'ai acheté une perceuse épatante. Je peux vous figoler deux jolis trous.

— Parfait, ainsi nous pourrons les voir. Qu'est-ce que vous suggérez pour l'écouter ?

— Tout ça ne me plaît guère, dit le patron. Si jamais M. Sharif s'en aperçoit, il ne sera pas du tout content.

— Laissez-nous le soin de nous occuper de M. Sharif, dit le

commissaire d'une voix douce. De Gier le regarda, l'air ébahi. Le vieil homme avait frémi en prononçant cette phrase et il y avait dans sa voix douce une intonation venimeuse. Jamais, depuis cinq ans qu'il travaillait sous ses ordres, de Gier n'avait vu le commissaire dans un tel état.

Le portier avait levé la tête lui aussi. Sous l'arche épaisse que formaient ses sourcils, ses yeux jaugeaient le commissaire.

« Vous vous chargez de M. Sharif ? demanda-t-il.

— Absolument », répondit le commissaire tout doucement. Il avait articulé le mot comme s'il rendait une sentence.

« Un micro, voilà ce qu'il faut, dit le patron. Vous vous y connaissez en électricité, Joop, est-ce que vous pouvez arranger quelque chose ?

— L'orchestre en bas, s'écria le portier ; ils ont un micro en trop. Nous avons le reste du matériel mais il faudra être discret. Vous voulez qu'on enregistre la conversation ?

— Oui, déclara de Gier. Nous irons repérer les lieux ensemble. Je crois que je peux vous aider, d'ailleurs j'ai un bon magnétophone dans la voiture.

— Vous feriez bien de vous y mettre, recommanda le commissaire.

Le patron se leva de son bureau comme un diable hors de sa boîte. « Allons donc au bar, commissaire. On sera mieux en bas.

— Ne m'appellez pas "commissaire".

— Non, monsieur, excusez-moi, monsieur. Je vais vous appeler "monsieur".

— Ce sera infiniment préférable.

— Et M. Sharif et ses complices, monsieur ? Vous n'allez pas les arrêter dans la boîte, si ?

— Non, dit le commissaire, à moins que nous ne puissions pas faire autrement. Ils ne nous connaissent pas, ni le sergent ni moi. Nous nous contenterons de les écouter pendant quelque temps. Ensuite nous irons au bar, comme ça nous pourrons les surveiller, quand ils se détendront. »

Le patron eut un rire forcé. « Très bien, je vais vous donner des jetons. Il n'y a pas d'argent en circulation dans la maison. Joop vous donnera autant de jetons que vous le désirez.

— Nous les achèterons, répliqua le commissaire.

— Comme vous voudrez, monsieur. Ainsi il n'y aura aucun incident dans la maison, n'est-ce pas, monsieur ?

— Faites ce qu'on vous a dit, conclut le commissaire.

— Très bien, monsieur. »

« Messieurs, soyez les bienvenus », dit Sharif.

Les quatre hommes assis à sa table murmurèrent quelque chose d'indistinct en guise de réponse. Ils avaient tous une chemise blanche et une cravate et ils le regardaient attentivement. Bien qu'ils fussent tous les quatre vêtus correctement, ils ne pouvaient rivaliser d'élégance avec celui qui était en bout de table et qui présidait la séance. L'Arabe portait un costume en alpaga impeccablement coupé. Son noble visage était parfaitement serein et ses cheveux noirs, qu'il avait relativement longs, étaient souples et brillants. Il avait posé ses mains de pianiste sur la table, elles semblaient indépendantes de son corps. Il regarda les quatre hommes les uns après les autres.

« Permettez-moi d'en venir directement à l'affaire qui nous concerne. Nous venons ici pour le travail et pour le plaisir ; ne différons pas trop longtemps le plaisir. »

Un large sourire éclaira la face des quatre hommes.

Sharif sourit également, d'une façon beaucoup plus réservée. « Bien, je vois que nous sommes d'accord. Il s'est produit un incident, un incident fâcheux. Notre plus important fournisseur, celui qui pratiquait les prix les plus raisonnables, est hors circuit. Pour de bon, j'en ai peur. Son organisation n'existe plus, ce qui est bien dommage. C'était une filière très efficace et j'espérais l'intégrer dans nos sociétés, faire une fusion, et mettre l'un de vous à sa tête. Nous aurions accru nos bénéfices, mais, comme je vous l'ai dit, il faut en faire notre deuil. »

Il observa une pause. « Vous travaillez pour notre société depuis pas mal d'années, je ne vous ai pas choisis au hasard, je connaissais l'histoire personnelle de chacun d'entre vous. Vous êtes suffisamment qualifiés pour avoir un poste important dans notre organisation, vous avez le sens des affaires ; vous ne vous affolez pas, et en aucun cas vous ne devez céder à la panique. »

Sharif se pencha légèrement au-dessus de la table.

« Vous, mon ami, vous êtes un bagarreur. Vous vous êtes battu en Extrême-Orient ; vous êtes un homme courageux, un guerrier. Quant à vous, mon ami, vous avez traversé la mer sur un petit bateau, ce fut une grande aventure qui vous a apporté les honneurs qui vous sont dus. Et vous, mon ami, vous avez passé de nombreuses années dans

mon pays. Vous parlez ma langue et nous pouvons nous entendre. Enfin vous, mon ami, vous avez des relations dont vous ne vous êtes pas servi à tort et à travers et qui nous ont toujours été très utiles. Il faut que nous nous entendions parfaitement pour laisser passer l'orage tout en restant à l'abri. Chacun de vous est directeur d'un des plus importants magasins de notre chaîne. Les détectives de la police sont venus perquisitionner chez vous ; est-ce qu'ils ont trouvé des indices qui puissent les laisser supposer que vous déteniez des marchandises "parallèles" ? »

Deux des hommes dirent « non » sans hésitation, les deux autres ne répondirent pas.

« Que s'est-il passé ? » demanda Sharif.

L'homme auquel il s'adressait alluma une cigarette.

« Ils n'ont rien dit, Sharif, mais il se peut qu'ils aient remarqué quelque chose. Je n'ai pas aimé l'air qu'ils avaient quand ils sont partis. Ils ont peut-être fait parler un des employés qui m'ont aidé à déménager la marchandise. Il fallait que je fasse vite et je ne pouvais pas m'en charger tout seul.

— Et vous, qu'est-ce qui est arrivé dans votre magasin ?

— Dans mon magasin il s'est produit une erreur, Sharif, dit l'homme d'une voix lente. On a laissé une "mauvaise" télé dans l'arrière-boutique et on a déménagé la "bonne". Les détectives ont relevé les numéros de série de tous les appareils du magasin. S'ils vérifient vos livres de compte au siège social, ils peuvent découvrir la fraude.

— Je vois, dit Sharif en pianotant sur la table. Je vois ; je suis content que vous m'ayez mis au courant. Ne perdons jamais de vue que l'erreur est humaine. Les détectives sont déjà en train de regarder nos livres, de comparer les factures avec certains numéros. Les postes de télé et le reste de la marchandise nous avaient été apportés par notre fournisseur. Il y a sûrement des listes où sont inscrits les numéros des postes de télé dérobés. Bien entendu, c'est fâcheux, mais nous aurons peut-être la chance de passer à travers les vérifications. Que s'est-il encore passé de regrettable ? »

Il regarda ses auxiliaires les uns après les autres. Personne ne pipa.

« Le Chat, hasarda l'un des hommes.

— Il est en prison. Je ne crois pas qu'il y moisisse. On n'a pas pu établir son rapport avec nous. Le Chat est un animal rusé, de plus il est fier et indépendant. Il doit dormir sur sa couchette et sourire aux policiers qui essaient de lui tirer les vers du nez.

— Il n'a plus que la moitié de sa moustache.

— Oui, dit Sharif, c'est ce qu'on m'a dit. Je présume qu'il doit avoir l'air un peu ridicule, bien qu'Amsterdam soit la seule ville au monde où l'on puisse porter une demi-moustache, essayez de le faire ailleurs ! » Sharif laissa fuser un petit rire de gorge.

« J'ai appris que quelqu'un était mort sur la digue, dit l'un des hommes.

— C'était prévu, intervint un autre homme en ricanant. L'Aviateur a fait un excellent boulot ; il n'a laissé aucune trace, simplement une balle. »

Sharif leur imposa le silence en levant la main.

« Nous sommes en réunion, messieurs, en réunion d'affaires.

Nous devons respecter les règles que nous avons établies. Je suis président de séance, que personne ne prenne la parole sans y être autorisé. »

Sharif contemplait le plafond ; quand il daigna baisser les yeux, ses quatre collaborateurs regardaient fixement devant eux. « La mort a frappé sur la digue, déclara Sharif. Un accident stupide, la police a tiré sur un homme et ils l'ont touché au ventre. Il vient de mourir à l'hôpital. Un autre homme est mort, mais, cette fois, le coup a été prémédité et exécuté avec sang-froid ; une flamme a jailli dans la nuit et le Djinn⁽⁸⁾ s'est évanoui, on ne l'a jamais revu. Le Djinn est une entité, gardez-vous bien de lui donner une identité ; si vous le faites, vous créez une personne et une personne a des habitudes, elle laisse des traces et elle vit quelque part. La police peut l'appréhender. Nous devons permettre au Djinn de rester un pur esprit.

— Alors que fait-on ? demanda l'un des hommes.

— Nous attendons, répondit Sharif. Le Chat va être libéré un de ces jours, mais nous ne devons pas renouer le contact avec lui. Désormais, nous reprenons les affaires du Chat ; notre guerrier ici présent se chargera d'apprendre aux hommes qui constitueront la nouvelle équipe toute les ficelles qu'il faut savoir pour opérer des "détournements". Nous emploierons des hommes sûrs, il y aura des Arabes et des indigènes. Il nous faudra aussi probablement une femme, une belle femme, nous n'aurons aucune difficulté à la recruter dans cette maison. Mais, dans l'immédiat, nous attendons. Il se peut que nous ayons à attendre six mois ou même un an, mais nous pouvons nous le permettre. Des questions, messieurs ? »

Il attendit quelques instants avant de poursuivre. « Très bien, puisque je vois que nous sommes d'accord, nous allons pouvoir lever la séance. Je vous retrouverai en bas dans une minute. Je vous remercie d'être venus. »

Quand Sharif sortit, les hommes se levèrent respectueusement. Il avait l'air impérial.

On dirait un cheikh qui sort de sa tente, songea de Gier. Un magnifique chameau blanc va venir s'agenouiller et il va disparaître au galop, englouti par le désert.

Le portier accompagna de Giér jusqu'à la voiture et le détective confia le magnétophone au chauffeur. Ni le portier ni de Gier, et encore moins l'agent assoupi derrière le volant, n'avaient remarqué le petit homme basané qui était en face dans le jardin. Il était debout, caché sous les basses branches d'un énorme mélèze.

De Gier et le portier retournèrent dans la boîte. Le commissaire était au bar en train de siroter un mélange que lui avait savamment dosé le barman. Il maniait son shaker d'argent comme si c'était le Saint Sacrement qu'il devait présenter à quelque haut dignitaire de l'Église. Une jeune personne était assise à côté du commissaire. De Gier lui lança un regard admiratif. Elle portait un long déshabillé noir boutonné jusqu'au menton, soulignant ainsi la courbe admirable de son cou. Son visage exprimait une parfaite innocence et ses lèvres carminées s'affaissaient en une moue espiègle et charmante. Elle balançait doucement sa longue jambe dénudée, tout près du commissaire. Quand de Gier aperçut le haut de sa cuisse, il resta bouche bée, mais quand il s'approcha du commissaire, elle referma pudiquement son déshabillé.

« Bonsoir, monsieur, déclara de Gier. Je ne m'attendais pas à vous trouver ici ce soir. Je pensais que vous étiez toujours en France.

— Salut, Rinus, répondit le commissaire en souriant d'un air ravi. J'espérais bien vous rencontrer ici. Tout va bien au bureau ? Permettez-moi de vous présenter notre charmante hôtesse. Elle s'appelle Charlotte ; Charlotte, voici Rinus, c'est mon bras droit. Je trouve que vous allez très bien ensemble tous les deux. »

La fille sauta en bas du tabouret et fit la révérence. Puis elle leva le visage vers de Gier et lui tendit ses lèvres ; le détective les baisa doucement tandis que le commissaire étouffait un petit rire.

« Parfait, dit-il. Je vois que vous *êtes* tous les deux faits pour aller ensemble. J'avais raison.

— Bien sûr, dit la fille.

— Est-ce que je peux vous offrir un verre, Charlotte ? proposa de Gier.

— Non, merci, j'ai encore quelque chose à boire, mais, si vous voulez, nous pouvons danser. Il faut que vous fassiez la connaissance d'Ella, tous les deux. Nous n'allons pas laisser notre ami tout seul au

bar, ce ne serait pas gentil.

— Qui est Ella ? » demanda le commissaire.

Charlotte désigna une rousse qui était assise au bout du bar.

« Elle est très belle, reconnut le commissaire. Mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je préférerais la compagnie de cette charmante Chinoise qui vient juste d'entrer. N'y voyez surtout pas une critique de votre sens esthétique ; il se trouve simplement que la sagesse de l'Extrême-Orient me fascine.

— Vous êtes un amour, dit Charlotte en frottant ses cheveux contre la joue du commissaire. Veuillez patienter une minute, je vous prie.

— Tout s'est bien passé ? demanda le commissaire.

— Oui, monsieur. Le magnétophone a réintégré la voiture et le portier a effacé toute trace de notre passage dans la "salle de conférence".

« Voici Thsiep-niu, déclara Charlotte. Est-ce que je n'ai pas trop écorché votre nom, Thsien-niu ? »

La fille sourit et s'inclina légèrement pour signaler aux deux hommes qu'elle était consciente de leur présence.

Tout ça ce sont des trucs, songea de Gier. Des trucs que leur enseigne le maquereau grassouillet. Il avait vu Joop, le portier, à l'œuvre dans la « salle de classe » du premier étage. Son énorme corps mollement alangui sur un sofa, il assistait aux numéros des filles. Il les encourageait de sa voix chaude et enveloppante, les faisant rougir de plaisir ; devant lui elles étaient soumises et humbles.

« Asseyez-vous près de moi, Thsien-niu », dit le commissaire en essayant de prononcer correctement les syllabes de son nom.

« Avec plaisir », dit la fille en anglais et elle sauta prestement sur le tabouret de bar.

« Thsien-niu ne parle pas encore bien le hollandais, expliqua Charlotte, mais elle apprend rapidement et son anglais est excellent. Elle vient de Hong Kong et elle a beaucoup de succès ici. »

De Gier était sur la minuscule piste de danse, il serrait contre lui Charlotte. Les trois musiciens composant le petit orchestre étaient vêtus de complets sombres dont les pantalons étaient très étroits. Ils portaient des chemises blanches à jabot et des foulards bleu marine. Ils jouaient d'assez lents morceaux sur un rythme à quatre temps, s'autorisant parfois même à sauter une mesure. De la main droite, le pianiste improvisait une mélodie dans les octaves aiguës du clavier qu'il soutenait de la main gauche en doublant sur les basses. Le résultat était étonnant et accentuait le trouble qu'éprouvait de Gier. Il

avait commencé par serrer la fille contre sa poitrine en lui mettant les mains sur les épaules, mais elle s'était dégagée pour danser toute seule, à un mètre de lui ! Elle restait sur place, bougeant à peine les pieds et faisant onduler son corps souple. Encouragé par les notes les plus aiguës du piano, de Gier se mit à tourner lentement autour d'elle. Il esquissait un pas de danse original qu'il avait appris en prenant des cours vingt ans plus tôt. Il se souvenait bien de ce que lui avait appris la vieille dame de l'école, mais elle ne lui avait jamais enseigné comment placer ses épaules et agiter les bras. Il improvisa donc et s'en tira très bien. Assis au bar, le commissaire le regardait d'un air approbateur et la Chinoise esquissa un sourire quand elle vit ce grand homme athlétique redevenir un petit garçon timide avant de reprendre peu à peu confiance, et finir par faire une démonstration plus qu'honorable. De Gier ne pensait à rien en dansant ; il se laissait guider en éprouvant un plaisir intense. Il était complètement entré dans la musique.

« C'est un très bel homme, confia la Chinoise au commissaire.

— C'est vrai, reconnut ce dernier. Ne le lui dites pas ; ça l'embarrasserait considérablement.

— Entendu ; vous voulez danser vous aussi ?

— Non, buvons plutôt quelque chose. »

Le barman arriva sans même qu'on l'eût appelé. Il agita la glace pilée dans le shaker en suivant le rythme de l'orchestre, et quelques instants plus tard le commissaire et la fille avaient des verres pleins devant eux.

Sharif se présenta au bar suivit de ses quatre associés qui commençaient à saliver en reluquant les filles. Il y avait davantage de filles au bar maintenant et environ douze hommes. D'autres couples avaient rejoint de Gier et Charlotte sur la piste de danse et, sentant que ça commençait à chauffer, l'orchestre se permettait quelques fantaisies. Le pianiste improvisait dans un registre beaucoup plus free, d'autant plus que le batteur et le contrebassiste avaient eux aussi le feeling.

Sharif abandonna ses compagnons pour se rendre au bar. Il s'arrêta auprès du commissaire quand celui-ci lui sourit.

« Des vestales limpides comme le corail et le rubis, déclara Sharif. Parmi les faveurs que vous octroie votre Dieu, laquelle refuseriez-vous ?

— En un tel lieu, il n'est aucune faveur dont je me dispenserais, répondit le commissaire. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Volontiers, à condition qu'il n'y ait pas d'alcool dans le

breuvage. Il n'y a malheureusement rien dans l'immédiat que je puisse vous offrir, à l'exception toutefois de ma compagnie. »

Ayant vu Sharif s'accouder au bar avec le commissaire, le barman n'avait pas perdu de temps et, très vite, il déposa devant l'Arabe un verre rempli d'un liquide presque noir.

« Du jus de mûre, expliqua Sharif en levant son verre. Quelque chose de rare et de raffiné, mais j'ai l'impression qu'ici, personne n'aime ça. Entre chacune de mes visites le niveau de la bouteille ne baisse pas. Et pourtant, je crois que ça se marie très bien avec de l'alcool, bien que, pour ma part je n'aie jamais essayé.

— Vous ne buvez pas du tout ? demanda le commissaire.

— Jamais, je suis arabe.

— Parmi les faveurs que vous octroie votre Dieu, laquelle refuseriez-vous ? répéta le commissaire.

— Ah, vous vous en êtes souvenu. C'est une citation du Coran : une phrase de Noé dans l'un des premiers versets. Vous pensez peut-être que je blasphémiais ? »

Il n'y avait aucun signe qui trahît une quelconque ironie dans le regard de Sharif qui fulgurait le commissaire.

« Non, répondit ce dernier. Blasphémer, c'est faire montre de puérilité, et il ne me semble pas que vous soyez puéril. Cela dit, pouvoir boire est une faveur et vous m'avez demandé si je la refuserais ?

— Je faisais allusion à d'autres plaisirs. D'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec vous ; l'alcool n'est pas un bienfait. Quand j'étais plus jeune et moins réfléchi, j'ai goûté à l'alcool ; je me suis même sérieusement noirci. Il m'a fallu des semaines pour oublier toutes les imbécillités que j'avais pu faire en quelques heures. J'avais pénétré dans les grands bâtiments où l'on gare les tramways pendant la nuit et je m'étais couché sur les rails. Je n'ai jamais pu me rappeler la façon dont j'étais entré dans le bâtiment, mais je me souviens m'être réveillé complètement terrorisé. Encore aujourd'hui, j'ai peur des tramways, surtout la nuit. Depuis je n'ai jamais plus touché à l'alcool.

— Je vois, dit le commissaire. Permettez-moi de vous présenter ma compagne ; elle s'appelle Thsien-niu.

— Nous nous connaissons. Comment allez-vous ce soir, créature de rêve ? »

La fille lui sourit.

« Vous êtes dans les affaires ? » demanda Sharif en sirotant son jus de mûre.

Le commissaire ne put s'empêcher de rire mais il se reprit immédiatement. « Quand j'étais enfant, expliqua-t-il, j'étais souvent constipé et ma mère me donnait un épais porridge. Pour faire passer le goût de l'huile d'olive qu'elle mettait quand elle croyait que je ne regardais pas, elle y ajoutait un demi-verre de jus de mûre.

— Ha, ha », fit Sharif ; cette fois-ci son visage exprimait une franche ironie. « Il est possible que le jus de mûre soit pour vous ce que sont pour moi les tramways. À chacun ses angoisses. Vous êtes dans les affaires ?

— Dans le bâtiment, répondit malicieusement le commissaire, et vous ?

— Dans la fripe, une activité qui n'est pas très importante mais suffisamment lucrative ; c'est d'ailleurs un commerce qui convient parfaitement à ceux de ma race. Bien entendu les Juifs me font de la concurrence, mais, après tout, nous sommes de la même famille, des sémites, bien qu'ils se refusent à l'admettre. Si les gens voulaient bien accepter la vérité, il y aurait davantage d'harmonie et, partant, plus de prospérité ; à ce moment-là, ils se débarrasseraient plus rapidement de leurs vêtements et mes affaires prospéreraient à leur tour. »

Le commissaire s'appuya contre le bar en étendant le bras sur le comptoir. Thsien-niu vint se nicher au creux de son bras et le commissaire lui serra doucement l'épaule.

« La branche dans laquelle vous travaillez est très importante, reprit modestement Sharif. J'imagine que votre société de construction est en grande partie responsable du développement urbain, notamment des grands ensembles qui s'élèvent au sud de la ville et que j'admire parfois depuis ma fenêtre.

— Le bâtiment est effectivement une vaste entreprise, admit le commissaire ; mais ce n'est pas toujours rentable. Il faut beaucoup se démener, se déplacer et...

— Et discuter, coupa Sharif. Il y a beaucoup de transactions, ici au bar. Je les entends discourir ; bien entendu ils baissent la voix, mais j'arrive toujours à saisir ce qu'ils ne veulent pas qu'on sache. Marmonne, marmonne, marmonne – un million de florins – marmonne, marmonne, marmonne – cent mille florins.

— Il n'y a donc pas d'argent à se faire dans le commerce de la fripe ? » demanda le commissaire.

Sharif éclata de rire en faisant un geste. Le barman dévissa le haut de son shaker pour remplir le verre du commissaire.

« Non, dit Sharif, laissons les vieilles affaires tranquilles. »

De Gier s'approcha, il avait enfin quitté la piste de danse.

« Où est Charlotte ? lui demanda le commissaire.

— Elle va se déshabiller, dit de Gier en regardant Sharif. Elle sera bientôt sur scène.

— Mehemed el Sharif, dit l'Arabe.

— Sole, fit de Gier. Rinus Sole ; enchanté de faire votre connaissance, monsieur.

— Sole, fit pensivement Sharif. N'est-ce pas le nom d'un poisson ? Un poisson plat capable de s'enfouir sous le sable de façon que celui qui le suit le perde immédiatement de vue.

— C'est mon associé, dit le commissaire, mon bras droit au bureau. En dix ans, Sole en a plus appris sur la construction que moi en trente.

— Le maître est d'autant plus intelligent qu'il est humble, répliqua Sharif.

— Excusez-moi, monsieur, intervint le portier. On vous demande au téléphone. Voulez-vous aller dans le hall pour prendre la communication ? »

Sharif se rendit dans le hall.

« Il y a un problème, confia le portier au commissaire. Vous feriez bien de veiller au grain. »

Le commissaire leva les yeux. « De quelle façon ?

— Prenez la première porte sur la gauche, ensuite tournez à droite et prenez le couloir, vous déboucherez sur le jardin. Courez alors jusqu'à votre voiture, il y a un homme à l'intérieur, il est peut-être au courant de ce qui se passe. En ce moment, Sharif est en train de parler avec un autre Arabe, c'est son chauffeur. Allez donc parler au vôtre. »

De Gier traversa le jardin en courant et sauta le muret comme s'il participait à une course de haies ; il plongeait littéralement à l'intérieur de la Citroën noire.

« Vous avez vu quelque chose ? demanda-t-il à l'agent.

— Ça été très rapide, dit le chauffeur. Je vous ai à peine reconnu lorsque vous avez sauté le muret. J'ai cru voir une chauve-souris.

— J'étais un poisson il y a quelque temps, fit amèrement de Gier. Vous n'y avez vu que du feu ?

— Après que vous m'avez donné le magnétophone et que vous êtes repartis, vous et le portier, j'ai vu quelqu'un bouger dans le jardin en face. C'était un homme petit, et il devait y être depuis un bon bout de temps.

— C'est le chauffeur de l'Arabe, celui que nous pourchassons, expliqua de Gier. Il a une Lincoln blanche qui doit être garée dans le

coin.

— Je ne l'ai pas remarquée. En tout cas, son chauffeur vous a vu mettre le magnétophone dans la voiture. Il est resté là un instant, moi je faisais semblant de dormir ; en ce moment, il est dans la boîte.

— J'y retourne, déclara de Gier.

— Ça va durer encore longtemps ?

— C'est possible. Il y a maintenant sur scène une fille ravissante qui retire ses vêtements. Je vais aller la regarder en fumant un cigare, un énorme cigare.

— Pouah ! fit le chauffeur.

— Retournez à vos rêves. Vous verrez peut-être un autre Arabe. »

De Gier s'enfuit, comme s'il avait eu des ailes aux pieds. Il revint au bar en même temps que Sharif.

Charlotte avait ouvert son déshabillé tandis qu'un trompettiste s'était joint à l'orchestre. Il avait tiré de son instrument un son plaintif, comme un long vagissement, lorsque le déshabillé était tombé par terre. La trompette s'était tue, l'orchestre jouait un blues et Charlotte en avait profité pour mettre en valeur son corps nu en exécutant une danse lascive. Elle était seule désormais, pourtant, sur cette même scène, elle s'était offerte à de Gier vingt minutes auparavant. A présent elle était seule au milieu de tous les hommes qui étaient au bar.

« C'est excellent, dit Sharif en applaudissant. Elle ressemble à une femme que j'ai connue à Port-Saïd, il y a de cela bien longtemps. Bien entendu, je n'étais pas censé la regarder, puisque je travaillais en cuisine mais je me débrouillais toujours pour aller la reluquer pendant son numéro. Où est passé Sole ?

— Il est là », dit le commissaire en grimaçant.

Face à la petite scène, on avait aligné trois chaises en cuir. De Gier était assis sur celle du milieu et il suçait le bout du cigare que lui avait offert le portier. Il avait toujours les yeux fixés sur la scène.

« Votre associé n'a pas honte de se divertir. Il n'est pas hypocrite, lui ; les autres hommes feignent de ne pas s'intéresser au spectacle. Il n'y a jamais personne sur ces chaises. Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontré ?

— Je suis pourtant déjà venu ici, répondit le commissaire, nous avons dû nous croiser.

— C'est possible », dit Sharif.

« Ils se doutent de quelque chose, confia de Gier au commissaire quand ils se retrouvèrent dans les toilettes. Le chauffeur de Sharif m'a

vu quand j'ai porté le magnétophone à la voiture. Comme il faisait sombre et qu'il était de l'autre côté de la rue, il ne s'est peut-être pas rendu compte que c'était un magnétophone. J'avais pris la précaution de le planquer sous ma veste, mais il a sûrement remarqué que je donnais quelque chose à l'agent. Voilà pourquoi il a prévenu son patron.

— Oui, dit le commissaire. Nous ferions bien de ne pas nous attarder. Ou plutôt non, je vais partir, moi. C'est dommage qu'ils se méfient de nous, mais nous n'y pouvons plus rien. D'ailleurs, autant exploiter la situation. Vous, vous restez ici et j'enverrai deux détectives. Il faudra qu'ils arrêtent le plus lâche des complices de Sharif. Je les ai bien observés quand ils étaient au bar. L'un d'eux a une cravate rayée bleu marine et blanc, je crois qu'il est angoissé. Il boit beaucoup et n'arrête pas de parler, il raconte des blagues idiotes en riant tout seul. C'est lui qui a dit qu'une "mauvaise" télé était restée dans son magasin. Les détectives pourront toujours se servir de ça pour essayer de le faire craquer. Je ne pense pas qu'il se mettra à table, mais le fait qu'on l'arrête ébranlera la belle assurance de Sharif, ça précipitera peut-être les choses. Je leur dirai de s'asseoir au bar et d'attendre que vous leur fassiez signe. Vous n'aurez qu'à désigner l'homme avec votre cigare quand Sharif aura le dos tourné.

— Et ensuite, monsieur ?

— Prenez un taxi et revenez au Quartier général. Je vais essayer de voir ce que je peux trouver sur cet Aviateur dont ils parlaient. L'ombre qui a tué Tom Wernekink. Nous devons le trouver rapidement, ce soir si possible. Je m'assurerai également de la présence de Grijpstra et de Cardozo. »

Quelqu'un entrait dans les toilettes, alors le commissaire se dirigea vers le lavabo. Il régla le robinet de façon que l'eau fût bien chaude et il se savonna les mains. Il se les sécha brièvement avant de sortir.

Sharif était toujours au bar et le commissaire se rassit à côté de lui. Sur la scène, la fille rousse avait succédé à Charlotte, mais Sharif ne la regardait pas, il parlait à Thsien-niu. Quand elle vit le commissaire elle se leva et revint se blottir dans ses bras.

« La dame de Shanghai semble bien vous aimer, dit Sharif. Ça prouve qu'elle a bon goût.

— Vous m'aimez bien ? demanda le commissaire.

— Oui, répondit Thsien-niu. J'aimerais monter à l'étage avec vous. »

Sharif eut un large sourire. « C'est une invitation difficile à refuser.

— Je suis un vieil homme, fit remarquer le commissaire.

— Je vous chanterai quelque chose.

— En chinois ? demanda Sharif en se penchant en avant.

— Je ne sais chanter qu'en chinois, répliqua la fille, et je ne connais que des chansons qui évoquent la mer. Mon père répétait souvent qu'en m'écoutant chanter, il entendait la mer. Je suis née dans un archipel, la mer n'est pas loin.

— Parfois, déclara Sharif, je suis content de ne plus être un jeune homme. On peut lire à livre ouvert dans l'esprit d'un jeune homme, c'est comme le catalogue des magazines pornos qu'on voit dans la devanture des sex-shops. Actuellement, quand un jeune homme sort avec une jeune fille qu'il ne s'est pas encore faite, il a des fourmis dans le caleçon. Il est tellement désireux de reproduire la race humaine qu'il veut uniquement combler le trou, le trou humide et mystérieux qui l'attire invinciblement et le retient, jamais très longtemps. Mais quand les filles lui parlent de chansons, il n'en a cure. Moi, depuis que je suis vieux, je suis capable d'écouter. »

Sharif finit son jus de mûre.

« Envoyez », dit de Gier au portier.

Le portier lui présenta la boîte à cigares et de Gier y plongea la main.

« N'en prenez pas une poignée, lui dit le portier.

— Mettez-vous sur un pied », répliqua de Gier.

Le portier s'exécuta en grattant une allumette.

« Merci. Deux détectives vont bientôt venir pour arrêter un de vos clients, pas Sharif, un de ses associés. Ils l'embarqueront très discrètement.

— Le patron ne va pas apprécier ça, dit le portier.

— Je sais bien, mais on ne peut pas faire autrement. Vous ferez bien de vous assurer que l'orchestre joue et qu'il y a une fille sur scène quand on l'arrêtera.

— Vous n'allez pas vous acharner sur cette boîte, n'est-ce-pas, sergent ? s'enquit le portier. Depuis des années nous faisons ce genre de travail, nous ne savons faire que ça. Si on fermait la boîte, j'aurais énormément de mal à me recycler. Je suis trop vieux pour faire carrière ailleurs.

— Ne vous en faites pas, le rassura de Gier, vous n'avez rien à craindre, j'y veillerai, du moins. Vous avez une licence, non ?

— Notre statut est celui d'un club ; nous avons une licence pour l'alcool, pour que les gens puissent danser et pour tout le reste...

— Le reste... ? »

Les mains dans le dos, le portier se dandinait.

« C'est bon, vous pouvez toujours retenir quelque chose contre nous », reconnut le portier.

De Gier se dirigea vers le bar.

« Attendez, s'écria le portier. Vous avez peut-être envie de devenir membre du club. De venir ici une fois de temps en temps. D'avoir des jetons et de vous asseoir sur une chaise de cuir, face à la scène, pour regarder le spectacle. Vous faisiez très bien dans le tableau ; les filles aiment qu'un homme les regarde vraiment.

— Ça ne m'intéresse pas », répondit de Gier.

« Ça ne m'intéresse pas, mon chou, dit le commissaire. Une autre fois peut-être, mais ce soir je rentre chez moi de bonne heure. Demain matin, j'ai rendez-vous avec des étrangers et j'ai intérêt à être en forme quand ils arriveront. Merci quand même pour votre invitation, j'en suis très touché.

— À votre service, répliqua Thsien-niu.

— C'est regrettable, dit Sharif. J'appréciais votre compagnie. Pour vous dire la vérité, j'ai particulièrement goûté cette histoire de porridge qu'on vous forçait à avaler lorsque vous étiez enfant. »

De Gier entra dans le hall un cigare entre les dents. Thsien-niu gloussa.

« Ce cigare est un peu trop gros pour vous, Rinus, fit remarquer le commissaire.

— L'arôme en est excellent, monsieur, dit de Gier en enlevant le cigare de sa bouche.

— Je vous laisse avec M. Sharif et Thsien-niu, reprit le commissaire. Il faut que je rentre chez moi. À demain.

— Au revoir, monsieur », répondit de Gier.

Les détectives arrivèrent vingt minutes plus tard. La petite formation de jazz faisait le bœuf avec le trompettiste. Le pianiste se tenait très droit, la tête penchée sur son clavier. La batterie et la trompette se déchaînaient tandis qu'en fond sonore la basse accentuait la frénésie du rythme, d'autant plus que, sur la piste, une négresse élancée se démenait lascivement, comme si elle s'était retrouvée dans la jungle de ses ancêtres. Aussitôt que, du bout de son cigare, de Gier désigna l'homme à la cravate rayée, les détectives lui touchèrent le bras en lui montrant leur plaque. Sharif regarda les trois hommes traverser le hall.

Dehors une voiture de police banalisée avait repéré la Lincoln blanche. Sharif sortit de la boîte et descendit la contre-allée. Le jeune Arabe lui ouvrit la portière et la voiture blanche s'éloigna, suivie par la voiture de police.

Par téléphone, de Gier appela un taxi.

Vingt minutes plus tard il se présentait au Quartier général. Grijpstra était en train de téléphoner et Cardozo écoutait la conversation.

« Où est le commissaire ? demanda de Gier.

— Il revient tout de suite. Il est allé voir le Chat dans sa cellule. Grijpstra est en communication avec les types du fichier central ; ils interrogent l'ordinateur en lui donnant comme information le mot "Aviateur".

— On n'a rien d'autre, dit de Gier.

— Il se peut que ça suffise. Il ne doit pas y avoir tellement d'aviateurs dans le coin.

— Merci, répondit Grijpstra. Je vais attendre que vous me rappeliez. Demandez l'adjudant Grijpstra au Quartier général. Faites vite, s'il vous plaît. »

Grijpstra se retourna. « Te voilà enfin. Tu étais au bordel, dit-il d'une voix pleine de reproches.

— Oui, c'était très chouette. Quand je suis parti il y avait une négresse à poil sur la scène et, avant elle, il y a eu d'autres femmes, j'ai même dansé avec l'une d'elles. Une excellente danseuse. J'ai aussi fumé deux havanes et bu des cocktails. Et la musique ! Oh la la, Grijpstra, t'aurais dû écouter ça.

— Quelle musique ?

— Une trompette et un piano ; ils jouaient un blues, un blues qui n'en finissait pas, langoureux et pas trop lent, c'était parfaitement en place. La boîte s'appelle la villa Marshview et c'est un portier d'un mètre quatre-vingt-quinze qui la tient. Il émane de lui un charme irrésistible, d'ailleurs il a appris leur boulot aux filles et elles ont vraiment de la classe.

— T'as joué de la flûte ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— J'étais dans le Bâtiment, le commissaire aussi. La construction, pour être exact. J'étais le bras droit du commissaire, il venait juste de rentrer d'un voyage en France et c'est par hasard que nous nous

sommes rencontrés dans la boîte. C'était l'un des grands patrons de la société pour laquelle nous travaillions.

— Et toi ?

— Moi j'étais un cadre supérieur promis à un brillant avenir.

— Ça ne ressemblait pas à ça, n'est-ce-pas ? intervint Cardozo.

— Comment ça ?

— Je veux parler de la description que vous avez faite. Moi aussi je suis allé dans des bordels. Ils vous servent à boire du mousseux et les rideaux sont en velours rouge râpé. Il y a des miroirs partout, les femmes sont vautrées sur des canapés et ça empeste le parfum.

— Exactement, approuva Grijpstra. Et les femmes vous appellent "mon chou" ou "mon p'tit canard", elles s'interpellent entre elles, juste au-dessus de votre tête, et elles vous font voir des films pornos dans de petites pièces qui sentent la pisse.

— Mais non, s'écria de Gier. C'était vraiment comme je l'ai dit, un endroit très bien. Demandez au commissaire.

— Mon œil, fit Cardozo.

— Un endroit luxueux, s'obstina de Gier. Vous auriez dû voir la danse de la négresse, on se serait cru transporté dans la jungle avec la lune, les palmiers et les tambours. On pouvait presque voir les cases du village derrière et les guerriers trépigner en demi-cercle en faisant s'entrechoquer les coquillages qu'ils avaient aux pieds. Des sons très brefs, vous voyez, et la femme bougeait en cadence. Elle avait les seins brillants et elle ondulait légèrement des hanches. En un geste d'offrande, elle tendait les bras vers la pleine lune.

— Vous avez vu tout ça ? s'étonna Cardozo.

— Ça y était », affirma de Gier.

« Mon avocat est pratiquement sûr que vous allez devoir me libérer aujourd'hui », dit le Chat. Assis sur sa couchette il faisait face au commissaire qui, lui, était sur un petit tabouret.

« Il n'y a pas grand-chose à faire dans ces cellules, fit remarquer le Chat. Est-ce que vous avez regardé ce tabouret avant de vous asseoir dessus ? »

Le Commissaire se leva pour examiner le tabouret.

« Il a l'air d'avoir fait de l'usage, déclara-t-il.

— De l'usage ! » s'exclama le Chat en se levant. Il tendit les bras jusqu'à toucher le plafond. « Les tabourets de bois ne s'usent pas. Ce sont des mains, des mains humaines qui, à force de le gratter, ont patiné ce petit meuble de style. Je l'ai bien regardé et je peux vous dire qu'il vaut une fortune. Si on l'exposait au musée municipal, la foule se précipiterait pour aller le voir. C'est une œuvre d'art parfaite. Une surface en bois patiemment grattée huit heures par jour par une dizaine de milliers d'ongles humains. C'est également un travail harmonieux, le résultat d'une méditation.

— D'accord, reconnut le commissaire, c'est très intéressant mais il faudrait que je passe quelque temps dans cette cellule pour l'apprécier convenablement. »

Le Chat croisa les bras sur sa poitrine en s'inclinant cérémonieusement. « Je vous invite à partager mon logis, commissaire.

— J'y ai déjà séjourné, l'expérience ne serait pas nouvelle.

— Vous êtes déjà allé en prison ?

— J'y suis resté un peu plus d'un an.

— Comment cela se fait-il ?

— À vous de deviner, dit le commissaire ; ça vous fera une occupation pour demain. »

Le Chat fronçait les sourcils en un effort de concentration. « Ça y est, j'y suis. La guerre ! Vous avez l'âge d'avoir appartenu à la Résistance.

— C'est exact.

— Il faudrait trouver une autre devinette, commissaire.

— Pourquoi sommes-nous ici ? demanda le commissaire.

— Que voulez-vous dire ? Ici en prison ? Pourquoi sommes-nous, ensemble, en ce moment, dans cette cellule ? »

Le commissaire se contenta de sourire et le Chat l'imita. Le commissaire avait l'air parfaitement à l'aise, comme chez lui. On eût dit que le tabouret sur lequel il était assis avait été fait pour lui. Il avait ramené sous lui ses jambes grêles et les plis de son pantalon. Tout dans l'homme inspirait confiance, la chaîne de montre qui pendait de son gilet, l'étroite cravate au petit nœud serré, son regard pénétrant et doux à la fois, et ses fins cheveux coiffés avec soin. Il y avait en lui le père que l'on aimait, le maître, l'oncle ou l'ami de la famille.

« Non, ce n'est pas ça, dit finalement le commissaire. La seconde devinette est plus difficile à trouver.

— Vous voulez dire pourquoi “pourquoi sommes-nous ici sur terre, vous et moi” ? »

De nouveau le commissaire sourit.

« Lisez-vous de la science-fiction, commissaire ?

— Ça m'arrive parfois.

— Bien, reprit le Chat. C'est seulement en commençant à lire de la science-fiction que j'ai entrevu l'énigme. Bien entendu, je ne l'ai pas résolue, mais je me suis rendu compte *qu'il y a* une énigme. A quoi rime, bon Dieu, toute cette vie répandue sur cette petite boule ronde perdue dans l'espace ? Vous, moi, les gardiens qui me nourrissent, Tom Wernekink et ces dingues sur la digue.

— Et Sharif, ajouta le commissaire.

— Et Sharif.

— Faites attention à ce que je vais vous dire, continua le commissaire. Asseyez-vous sur votre couchette et écoutez. Il faut que vous m'aidiez, je dois avoir l'assassin de Wernekink. »

Le Chat prit le traversin de sa couchette et l'installa derrière lui pour s'y adosser.

« Je comprends, commissaire, je déteste la violence. Tom Wernekink désirait mourir, comme vous le savez probablement, mais je ne crois pas qu'un homme aurait dû se glisser dans son jardin, se cacher et attendre le moment opportun pour lui tirer dessus. Non, il n'aurait vraiment pas dû.

— Vous êtes un suspect, le Chat, et tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. »

La cellule s'emplit de gaieté quand le Chat éclata de rire.

« Désormais il faut que vous mettiez les prisonniers au courant de leurs droits, n'est-ce pas ?

— La nouvelle loi vient d'entrer en vigueur.

— Ce n'est pas une mauvaise loi. On devrait mettre tous les gogos au courant, qu'ils sachent qu'ils ont enfin des droits. En ce qui me concerne, je ne vous dirai rien, ce n'est pas mon intérêt. Jusqu'à présent, vous n'avez pas grand-chose contre moi, si l'on excepte cette stupide moitié de moustache que vous ne m'avez pas permis de raser, et le fait que vos détectives m'aient surpris en train de courir dans mon jardin.

— Nous avons autre chose, maintenant, répliqua le commissaire. Voilà pourquoi je pourrais prolonger la garde à vue de deux jours. En nous rendant dans les magasins que possède Sharif, nous avons trouvé que les gens étaient bien nerveux. Ils venaient de déménager la marchandise volée, mais l'un des associés de Sharif s'est trompé, il a gardé dans son magasin un poste de télé que les gens de la digue lui avait fourgué. En ce moment même, nous vérifions la liste des objets volés et il est fort probable que le numéro de série de cette télé corresponde à celui que nous avons. Nous avons arrêté le gérant du magasin, on est en train de l'interroger. Il va s'effondrer et nous dire où nous pouvons trouver le reste de la marchandise. De plus, neuf personnes de votre bande sont actuellement dans des cellules eux aussi. C'est comme si chacune d'elles vous montrait du doigt, le Chat, ça fait presque les dix doigts des deux mains, suffisamment en tout cas pour vous empoigner. Vous serez inculpé de recel. C'est votre premier délit, alors vous ne resterez pas longtemps en prison, mais nous vous aurons eu quand même.

— C'est vrai, reconnut le Chat, mais vous ne m'avez pas encore, alors pourquoi vous faciliterais-je la tâche ?

— Il n'y a aucune raison. Jouez le jeu du mieux que vous le pourrez, de notre côté nous jouerons serré, les règles sont les mêmes. Toutefois dans le jeu de la mort nous ne sommes plus des adversaires ; que savez-vous au sujet de l'Aviateur ?

— L'Aviateur, dit posément le Chat. Vous avez le nom, c'est déjà quelque chose.

— C'est le nom d'une ombre ; nous voulons une véritable identité.

— D'accord, ça me revient maintenant. Il me semble qu'une nuit, alors que je glissais dans les bras d'Ursula, j'ai eu une vision. Nous avions mangé des escargots sur canapés garnis d'olives. Vous voulez connaître cette vision ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Il y avait un homme qui portait le nom d'un animal, d'un félin, un homme qui me ressemblait peut-être, et qu'un seigneur arabe contrariait. Il faisait des affaires avec l'Arabe, mais l'Arabe était gourmand, il en voulait sans cesse davantage. De sorte que l'homme se mit à surveiller l'Arabe en envoyant des espions, des petites souris qui trottaient autour de l'Arabe. Ces souris apprirent que l'Arabe possédait un instrument très dangereux, un instrument humain, un robot qui marchait avec un pistolet automatique et qui ne ratait jamais son coup. C'était vraiment un instrument étrange car il pouvait voler comme une phalène, vous savez, ces grands papillons de nuit qui sont complètement silencieux.

— Vous voulez dire qu'il pouvait planer, dit le commissaire.

— C'est ça, planer.

— Un planeur, fit pensivement le commissaire. Et où cet instrument posait-il ses ailes ?

— À Middelburg.

— Dans votre vision, cette apparition n'a pas de nom ?

— Elle en a certainement un mais je ne le connais pas. Ce n'est pas un pur esprit, donc ça doit manger trois fois par jour et demeurer quelque part, dans une maison. Ça doit également être malade puisqu'un instrument tueur à gages doit être passablement détraqué et dangereux.

— La nuit où vous avez eu cette vision, après avoir mangé des escargots et des olives, il ne vous est pas venu à l'idée que vous pourriez neutraliser cette phalène mortelle ?

— Non, monsieur, dit le Chat. Je crois en l'intelligence, pas en la violence. La violence plane toujours dans les mêmes endroits, elle finit par se brûler les ailes.

— Les idées lumineuses peuvent également prendre feu. Est-ce là tout ce qu'il y avait dans la vision ?

— Je n'ai rien vu de plus. »

Le commissaire se leva. « Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, le Chat ?

— J'ai trois vœux à formuler, dit le Chat en se levant à son tour.

— Je vous écoute.

— Premièrement, j'aimerais que vous me laissiez votre boîte de cigares et des allumettes. »

Le Commissaire fouilla dans ses poches et sortit la boîte de cigares

et les allumettes qu'il déposa sur la couchette du Chat.

« Deuxièmement, j'aimerais avoir le gros livre bleu foncé qui, chez moi, est par terre à côté de mon lit.

— Je demanderai à l'un de mes hommes d'aller le chercher demain et de vous le faire parvenir.

— Merci. Enfin troisièmement, j'aimerais que vous envoyiez un télégramme au père d'Ursula en Australie. Elle est psychiquement perturbée, on l'a traitée pendant quelque temps et elle se remet à fonctionner normalement, mais comme je suis à l'ombre elle est seule, livrée à elle-même ; elle est encore très fragile et je ne tiens pas à ce qu'elle ait de nouveau des troubles mentaux. Je veux que son père prenne le premier vol en partance pour la Hollande et qu'il vienne la chercher. Le mieux pour elle, c'est d'être chez elle, en famille. Son père a de l'argent et il l'aime. Dès qu'il recevra votre télégramme il viendra. Si vous voulez bien me prêter votre stylo je vais vous écrire l'adresse. »

Le commissaire lui tendit son stylo. « C'est entendu, je vais lui téléphoner immédiatement.

— Merci. J'espère que vous ne reviendrez pas bredouille. »

« Nous tenons quelque chose, monsieur, déclara Grijpstra lorsque le commissaire eut regagné son bureau.

— Mettez-moi au courant.

— L'ordinateur nous a donné des informations. L'Aviateur est un tueur à gages qui s'est distingué au début de l'année dernière dans l'affaire des distilleries frauduleuses, c'était dans le sud du pays. La police avait découvert le pot aux roses parce qu'on avait retrouvé le cadavre de l'un des propriétaires des distilleries dans la forêt, il avait une balle entre les yeux. On n'a jamais su le nom du tueur, simplement son surnom, c'était l'Aviateur. On présume que l'un des distillateurs avait essayé de racheter les parts d'un de ses complices et que, ce dernier ayant refusé de les lui céder, il s'est fait abattre. Mais on n'a jamais rien pu prouver ; on a arrêté quelques hommes et ils sont en prison à l'heure actuelle, mais on les a simplement inculpés de fabrication d'alcool en fraude. J'ai le nom de l'inspecteur-chef qui s'est occupé de l'affaire, mais il a pris sa retraite en France. Il n'y a aucun numéro de téléphone. De toute façon, on aura le dossier dans la matinée. J'ai téléphoné aux archives, mais le seul type qui soit capable de s'y retrouver n'est pas en service et il n'est pas chez lui non plus. Il semble qu'en ce moment les effectifs soient réduits, il va falloir que nous attendions demain matin.

— Il n'en est pas question, répliqua le commissaire. L'Aviateur est

un vélivole⁽⁹⁾ qui habite à Middelburg. Je veux m'y rendre maintenant. A-t-on des nouvelles de Sharif ? La voiture qui le suivait a-t-elle appelé ?

— Oui, monsieur, répondit de Gier. Sharif est rentré chez lui. La voiture de police est partie, relayée par une voiture du service filature avec à son bord un agent féminin et un sergent. Si Sharif quitte son domicile ils le suivront et préviendront le Quartier général s'il se passe quoi que ce soit.

— Parfait, fit le commissaire en grimaçant. C'est très bien, mais comment vous êtes-vous débrouillé pour obtenir une voiture de filature ?

— J'ai discuté avec leur supérieur, monsieur. Il avait en ville une voiture dont il ne se servait pas, quelque chose de très bien, une Porsche flambant neuve. »

Le téléphone sonna, immédiatement de Gier décrocha.

« Ici le standard radio, dit une voix. La Porsche vient de nous appeler. Votre suspect est parti de chez lui dans une Jaguar grise, en ce moment même il quitte la ville et il se dirige vers le sud. Avez-vous un message pour la Porsche ?

— Oui, dites-leur de nous tenir au courant en communiquant les messages à l'agent-détective Cardozo qui ne bouge pas d'ici.

— De Gier, fit le commissaire.

— Monsieur.

— Dites-leur de ne pas prendre d'initiatives en ce qui concerne Sharif ; qu'ils se contentent de le suivre et de signaler sa position. »

De Gier transmet le message et raccrocha.

« Restez ici, Cardozo, décréta le commissaire. Nous vous téléphonerons ; la radio de notre voiture ne couvre pas une très longue distance. La Porsche vous téléphonera certainement aussi. Nous comptons sur vous ce soir pour centraliser les appels et nous les communiquer.

— Bien, monsieur.

— Allez chercher la voiture, de Gier, elle est dans la cour. Nous emmenons mon chauffeur avec nous. S'il s'endort au volant, Grijpstra ou vous prendrez sa place. Nous allons à Middelburg.

— Bien, monsieur », fit de Gier.

« Bonsoir, dit le commissaire au sergent de garde du petit commissariat de Middelburg. Nous appartenons à la police municipale d'Amsterdam. » Il montra sa plaque.

« Commissaire, fit le sergent intimidé. Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, je vous en prie. Puis-je vous offrir du café ? Il y en a du tout frais. J'en fais toujours à une heure du matin ; ça me permet de rester éveillé. Il en reste largement assez pour trois tasses.

— Merci, sergent. Est-ce que vous pourriez vous débrouiller pour qu'un gradé nous accompagne ? Voyez-vous, nous avons quelque chose à faire ici et nous aimerions nous y mettre tout de suite.

— Je vais téléphoner à l'inspecteur qui est du service d'urgence.

— Je vous en sais gré. »

Le commissaire utilisa l'autre ligne pour téléphoner à la poste. Il dicta le télégramme pour le père d'Ursula en épelant chaque mot et dit à la standardiste d'envoyer la facture à la police d'Amsterdam. Il appela ensuite son bureau.

« Vous avez des nouvelles, Cardozo ?

— Oui, monsieur ; où êtes-vous, monsieur ?

— Au commissariat de Middelburg.

— Parfait. Sharif ne devrait pas être très loin de vous. La Porsche l'a suivi jusqu'au pont de Zeeland mais l'a perdu immédiatement après. En ce moment les gens du service de filature sont à Goes, on peut les joindre par téléphone ; ils attendent de nouvelles instructions.

— Dites-leur de rentrer chez eux et remerciez-les. Est-ce que vous avez le numéro d'immatriculation de cette Jaguar ?

— Oui, monsieur. Je vais vous le donner, mais veuillez avoir l'obligeance de me communiquer le numéro de téléphone de l'endroit où vous êtes.

— Restez à côté du téléphone, Cardozo, recommanda le commissaire avant de raccrocher. Ça ne va pas être drôle, mais il se peut que nous ayons de nouveau besoin de vous, bien que ce soit peu probable. Faites ce que vous voulez, vous pouvez même dormir à condition que vous restiez à côté du téléphone.

— C'est entendu, monsieur. Vous pouvez compter sur moi.

— Pauvre Cardozo, déclara de Gier.

— La vie d'un policier est ainsi faite, dit Grijpstra. Il passe la moitié de son temps à surveiller et à attendre, comme s'il était perpétuellement à l'affût.

— Il passe l'autre moitié de son temps à se lancer sur de mauvaises pistes.

— C'est peut-être ce que nous sommes en train de faire à l'heure actuelle.

— Non, protesta le commissaire. Nous sommes sur la bonne piste. Mais où est Sharif ? Il est tellement près que je peux sentir ses vibrations. Bonsoir, inspecteur. »

L'homme que le commissaire accueillit était jeune, moins de trente ans, ses cheveux étaient blonds et courts, son épaisse moustache se mêlait à sa barbe ; bien que, malgré sa haute taille, il n'eût pas les épaules très larges, il émanait de lui beaucoup d'énergie et de sang-froid.

Le commissaire lui raconta les détails de l'affaire.

« Un vélivole, fit pensivement l'inspecteur. Ah oui, ça y est. Nous avons un petit aéroport avec des planeurs à côté d'ici. Que savez-vous d'autre à son sujet ?

— Rien, sauf que c'est un tireur d'élite.

— C'est déjà quelque chose. Il y a également un club de tir, ici. Cela dit, il n'y a que six mois que j'ai été affecté à Middelburg, avant j'étais à La Haye, mais mon collègue doit être au courant. Je vais lui téléphoner. »

La communication dura pas mal de temps mais, en raccrochant, l'inspecteur avait un air réjoui. « Je crois qu'il m'est possible d'identifier votre homme, commissaire ; de plus j'ai tout un tas de détails le concernant. Il s'appelle Heins, Jan Heins. Il est né à Middelburg, c'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie. Il doit avoir environ cinquante ans. Il n'a jamais été condamné et il s'est engagé comme volontaire pendant la guerre de Corée. C'est le champion de tir du club local.

— Comment gagne-t-il sa vie ?

— C'est un antiquaire spécialisé dans les armes. Je connais sa boutique. Moi-même je m'intéresse aux armes anciennes et je suis allé le voir, mais ses prix sont trop élevés pour moi. Il a de très belles choses, surtout les pistolets dont on se servait pour les duels.

— S'il est antiquaire, il doit sûrement voyager.

— Effectivement, monsieur ; il s'en va souvent. Quand il n'est pas là, il ferme sa boutique.

— Est-ce qu'il possède un planeur ?

— Oui, monsieur. Quand le temps le permet, il vole presque tous les jours.

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Il est calme, très posé, monsieur ; il ne parle jamais à tort et à travers.

— Il faut que nous l'arrêtons tout de suite, déclara le commissaire ; il doit dormir. De combien d'hommes disposez-vous pour nous donner un coup de main ?

— Je vais téléphoner pour les réquisitionner. En ce moment, il n'y a que très peu d'agents en service ; en fait, il n'y en a que deux, dans une voiture de patrouille. Les autres sont chez eux.

— Vous pouvez contacter ceux qui sont en service ?

— Oui, monsieur, par radio.

— Parfait. Arrangez-vous pour trouver quatre hommes pour nous aider lors de l'arrestation, et dites à ceux qui sont dans la voiture de patrouille de continuer leurs rondes et de prendre en chasse une Jaguar grise dès qu'ils la verront ; j'ai le numéro d'immatriculation sur moi. À l'intérieur de la voiture, il y a deux Arabes ; recommandez à vos hommes de ne pas intervenir, à moins qu'ils n'y soient forcés, et d'être prudents. Je ne serais pas surpris que nos lascars soient armés. »

Tandis que l'inspecteur passait ses coups de fil, le sergent de garde parla dans le micro de la radio qui était sur son bureau. Une demi-heure plus tard, quatre agents en uniforme se présentaient au commissariat.

« Bien, fit le commissaire. Connaissez-vous un peu la maison dans laquelle habite l'Aviateur ? Est-ce que vous savez où il dort ?

— Mon collègue m'en a parlé, dit l'inspecteur. Il y est allé une fois. Jan Heins dort juste au-dessus de sa boutique, au deuxième étage. La fenêtre donne sur la rue, avec une échelle nous pouvons facilement l'atteindre, mais on ne peut pas se balader avec une échelle, ça attirerait les soupçons. Je vais demander notre voiture de pompiers.

— Qu'est-ce que vous proposez, inspecteur ? »

L'inspecteur se gratta la tête, tira sur sa barbe, puis il écarta les bras en signe d'impuissance.

« Si c'est vraiment le tueur que vous recherchez, il doit avoir un pistolet à côté de son lit. Si nous sonnons à la porte, il s'en saisira immédiatement. Il laisse probablement la fenêtre de sa chambre ouverte, mais pas suffisamment pour permettre à un homme d'y pénétrer. Si nous pouvions attendre jusqu'à demain matin, monsieur, je me déguiserais en télégraphiste, je lui dirais que j'apporte un message urgent, comme ça il m'ouvrirait. A ce moment-là je sortirais une arme et il me suivrait bien gentiment. Ce serait beaucoup plus simple que d'essayer de l'appréhender maintenant ; parce que là, il faudrait que nous nous précipitions par l'une des fenêtres de sa chambre.

— Non, dit le commissaire d'un ton ferme, nous ne pouvons pas

nous permettre d'attendre. Sharif est dans le coin, et *lui aussi* il veut l'Aviateur. Je ne sais pas ce qu'a l'intention de faire Sharif. Je crois qu'il se doute que nous connaissons l'identité du meurtrier ou que nous sommes sur le point de la découvrir. Voilà pourquoi nous sommes venus ici le plus rapidement possible. Si nous mettons la main sur votre M. Heins, par la même occasion nous coinçons Sharif. Heins parlera. Sharif doit donc éliminer le meurtrier. Il pourrait lui offrir de l'argent en lui disant de disparaître, mais j'ai plutôt l'impression qu'il préfère le faire disparaître lui-même, définitivement. Et il n'est pas loin, inspecteur, je crois qu'il est ici, dans votre ville.

— Oui, oui, oui, d'accord, répliqua l'inspecteur en tirant furieusement sur sa barbe. Mais, de toute façon, pour le tuer, votre Arabe a les mêmes problèmes que nous pour l'arrêter. Il ne peut pas entrer par effraction dans la maison de Heins en plein milieu de la nuit. Il a peut-être l'intention de se rendre à sa boutique demain et de le poignarder. Je suis persuadé que Sharif ne s'attend pas que vous soyez déjà ici. Vous avez été très rapides.

— Je propose que nous sautions par la fenêtre, déclara de Gier. Vous avez bien dit que sa chambre était au second ?

— Effectivement, et il dort seul ; il ne s'est jamais marié.

— Nous n'avons qu'à prendre votre voiture de pompiers et l'amener dans sa rue ; je serai sur la grande échelle quand nous arriverons devant chez lui. Si vous me prêtez des gants, une veste bien rembourrée et quelque chose pour me protéger la tête, je sauterai à travers sa fenêtre. Avant même qu'il ne s'éveille, j'aurai pointé mon pistolet sur sa tête. Pendant ce temps-là, Grijpstra pourra enfoncer la porte du rez-de-chaussée et venir me rejoindre en passant par la boutique. Il faudra que vos agents soient dans la cour, ou le jardin qui est derrière la maison, et dans la rue également. Nous pourrions régler ça en une minute.

— Est-ce que ça vous va, inspecteur ? s'enquit le commissaire.

— Parfaitement, monsieur. La voiture de pompiers est sortie, on y va quand vous voulez. »

La voiture de pompiers était un nouveau modèle. À la place de l'échelle, il y avait une nacelle au bout d'un gigantesque bras articulé. De Gier et l'inspecteur prirent place dans la nacelle et on l'éleva à la hauteur qu'il fallait pour exécuter ce boulot de cascadeurs. La voiture se mit en route et l'inspecteur indiqua aux pompiers le chemin à suivre en leur faisant de grands gestes du haut de son perchoir. Grijpstra attendait à la porte de la boutique. La Citroën du commissaire était garée en face de la maison et deux agents étaient en faction dans la rue. Le commissaire et son chauffeur attendaient tout

près de la Citroën. Le chauffeur avait l'air très inquiet.

« C'est le moment », chuchota le commissaire, et de Gier se lança dans la fenêtre que lui avait indiquée l'inspecteur. Il avait baissé la tête en la rentrant dans ses épaules et la fenêtre vola en éclats lorsque le casque en fer que lui avait prêté le sergent de garde la frappa de plein fouet. Il avait eu l'intention de faire un roulé-boulé avant de retomber sur ses pieds à côté du lit de l'Aviateur, mais il avait négligé la petite table couverte de bouquins qui se trouvait en plein dans sa trajectoire et il se reçut sur une épaule. Il avait les pieds empêtrés dans les bouquins et le fil d'une grosse lampe qui étaient tombés avec la table. La personne dans le lit se dressa sur son séant avant même que de Gier ait pu se dégager. Pistolet au poing l'Aviateur ajustait son tir lorsque l'inspecteur fit brusquement irruption, lui aussi, par la voie des airs. Il fut plus heureux que de Gier en atterrissant sur ses pieds et, sous l'impact du choc, il fut propulsé à l'autre bout de la pièce. L'Aviateur se retrouva les quatre fers en l'air sur son lit, la balle qu'il destinait à de Gier se perdit dans le plafond. Le sergent-détective se libéra finalement de la table, des livres et du fil de la lampe, il attrapa le bras de l'Aviateur, le tordit de façon à lui faire lâcher son arme et lui tint les mains en avant pendant que l'inspecteur lui passait les menottes.

« Ça y est », déclara de Gier.

Le commissaire et Grijpstra avaient rejoint leurs collègues dans la chambre.

« Vous êtes en état d'arrestation, monsieur Heins », dit le commissaire.

L'homme qui était en pyjama acquiesça.

« Commissaire ! » De la rue montait la voix de l'agent qui avait toujours l'air à moitié endormi.

Le commissaire passa la tête à travers ce qui restait de la fenêtre.

« On vous demande à la radio, monsieur ; le sergent du commissariat de la ville a un message urgent. »

Le commissaire dévala l'escalier.

« Je vous écoute ? »

— Notre voiture a repéré la Jaguar grise, monsieur, à l'aéroport. On a aperçu deux hommes en train de bricoler le planeur de M. Heins, sur la piste. Mes agents ont essayé de les arrêter, mais ils ont réussi à s'échapper. En ce moment ils suivent la voiture des fuyards et ils demandent des renforts. J'ai alerté la police d'État. Mes hommes pensent que les suspects se dirigent vers le pont de Zeeland. Terminé.

— Merci, sergent ; nous allons nous rendre là-bas. Vos policiers n'ont qu'à embarquer M. Heins. Gardez-le sous clef jusqu'à notre retour, nous l'emmènerons à Amsterdam plus tard dans la journée. Tenez-nous au courant pour la Jaguar. Terminé. »

La Citroën noire démarra sur les chapeaux de roues.

L'inspecteur était monté devant, à côté du chauffeur et, à l'arrière, Grijpstra était au milieu, entre de Gier et le commissaire. L'agent indiquait au chauffeur le chemin à suivre dans les rues étroites de Middelburg. Les petits frontons rutilants des maisons défilaient sans cesse ; on eût cru que jamais on n'en verrait la fin. A une église succéda le magnifique ensemble que formait l'hôtel de ville, puis un marché en plein air. « Branchez la sirène », cria le commissaire. Aussitôt retentit le sinistre mugissement. De Gier plaqua le phare bleu de la police sur le toit. Ils ne tenaient pas à renverser le mitron ou le laitier qui devaient commencer leur tournée. Il était un peu plus de six heures du matin.

De Gier songeait toujours au visage exsangue de l'Aviateur. Il n'avait pas eu l'air tellement surpris. Un peu comme si, en plein milieu de la nuit, il s'était attendu que deux détectives casqués arrivent dans sa chambre en volant par la fenêtre.

De nouveau, la radio crachota. « Il est sur le pont, monsieur », c'était la voix du sergent. « J'ai alerté la police d'État et ils ont mis une voiture en travers, de l'autre côté du pont, mais Sharif l'ignore. Il ne peut pas voir la voiture ; le pont a plus de dix-sept kilomètres de long. Mes hommes établissent un barrage sur sa route, il ne peut pas s'échapper.

— À quelle distance du pont sommes-nous, inspecteur ? demanda le commissaire.

— À l'allure où nous roulons, nous y serons dans quelques minutes, monsieur. Bon Dieu, collègue, vous conduisez à cent quatre-vingt-dix kilomètres heure.

— Je sais, monsieur », répondit tranquillement l'agent.

Il avait le pied au plancher et le moteur de la Citroën hurlait. La voiture aurait encore pu aller un peu plus vite mais il dut freiner en abordant un virage dangereux. La Citroën tenait bien dans les virages, la traction avant la collait au bitume.

« Voilà le pont ! cria l'inspecteur, ralentissez. Nous devons être tout près de la voiture de police et de la Jaguar. » Une minute plus tard ils en découvrirent les restes. En voyant le phare bleu de la voiture de la police d'État devant lui, le chauffeur de Sharif avait freiné. Il allait peut-être trop vite, à moins qu'il ne fût trop nerveux pour contrôler la

voiture, toujours est-il qu'il avait percuté le rail droit de protection et qu'il avait été projeté contre celui de gauche. Selon la police d'État, la voiture avait plusieurs fois rebondi d'un rail à l'autre, comme une boule de flipper. Finalement, lorsqu'elle s'était arrêtée, le corps de Sharif était déjà tout écrabouillé.

Le commissaire se pencha sur l'Arabe agonisant. « Sharif », dit-il. Il n'y avait aucune expression dans les yeux que Sharif avait grands ouverts.

Le commissaire leva la tête. Le pont était désert. C'est à peine s'il apercevait les deux voitures de police qui avaient fait du pont un piège mortel en en bloquant les extrémités. Seuls les phares bleus brillaient d'un singulier éclat que filtrait l'épais brouillard, ils se réfléchissaient sur l'acier gris des rails qui semblaient se rejoindre à l'infini. Tout autour des policiers, la sombre étendue aqueuse scintillait dans la lumière spectrale.

Lorsqu'elle avait forcé la barrière de sécurité, la Jaguar s'était trouvée prise dans un étau ; en s'enroulant autour d'elle, le rail avait tronçonné l'avant de la voiture qui était désormais suspendu dans le vide.

Grijpstra, de Gier et l'agent étaient debout près de la Citroën. De Gier avait posé la main sur l'épaule du chauffeur de Sharif. Le jeune Arabe n'avait pas une égratignure ; les yeux fixés sur le corps de son patron, il marmonnait quelque chose, comme s'il priait.

« Au nom d'Allah, psalmodiait-il doucement, Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux. »

« Lecteurs : des petits matins glauques de Stockholm aux soirées noirâtres de Milan, en passant par les lieux de débauche de Canton, “Grands détectives” vous a promenés pour votre plus grand plaisir en compagnie des enquêteurs les plus subtils et les plus étranges de la littérature policière. L’inspecteur Beck, l’ex-médecin Lamberti, l’illustrissime Juge Ti sont devenus les compagnons préférés de vos nuits.

Voici que les rejoindront dans vos rêves un vieux commissaire hollandais perclus de rhumatismes et ses adjoints : un play-boy amoureux de son chat et amateur de flûte et un inspecteur passionné de batterie. Gageons que leurs enquêtes hétérodoxes sur la mafia japonaise (*Le cadavre japonais*), une sorcière aux charmes aussi généreux que dangereux (*Maria de Curaçao*), les dingues des digues (*Meurtre sur la digue*) et un papou en demi-solde (*Le papou d’Amsterdam*) enchanteront les amateurs les plus difficiles des polars de 10/18. »

1 L'ordre hiérarchique de la police municipale hollandaise est le suivant : agent, agent de première classe, sergent, adjudant, inspecteur, inspecteur-chef, commissaire et agent-chef.

2 On « met » le rouge à l'entrée des studios d'enregistrement ou des plateaux de cinéma pour éviter toute interruption intempestive. (N. d. T.)

3 Pour « provocateurs » ; gauchistes des années 65 en Hollande. (N.d.T.)

4 Nom vulgaire du gynéri argenté. (N. d. T.)

5 En anglais : *the gay boys aren't gay at ail* : « les tantes ne sont pas marrantes du tout ». Le français ne rend pas compte du jeu de mots ; voilà pourquoi nous nous sommes permis ce léger écart. (N. d. T.)

6 Un florin vaut un peu plus de deux francs français. (N. d. T.)

7 Ci. *Le Papou d'Amsterdam*, même auteur, même collection.

8 Mot arabe. Esprit bienfaisant ou malfaisant, inférieur aux anges dans les croyances musulmanes. (N. d. T.)

9 Amateur de vol à voile. (N. d. T.)